UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT URBANA-CHAMPAIGN
STACKS

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/laguerreenaction00gras

V, 50
K20-8

Commandant A. GRASSET

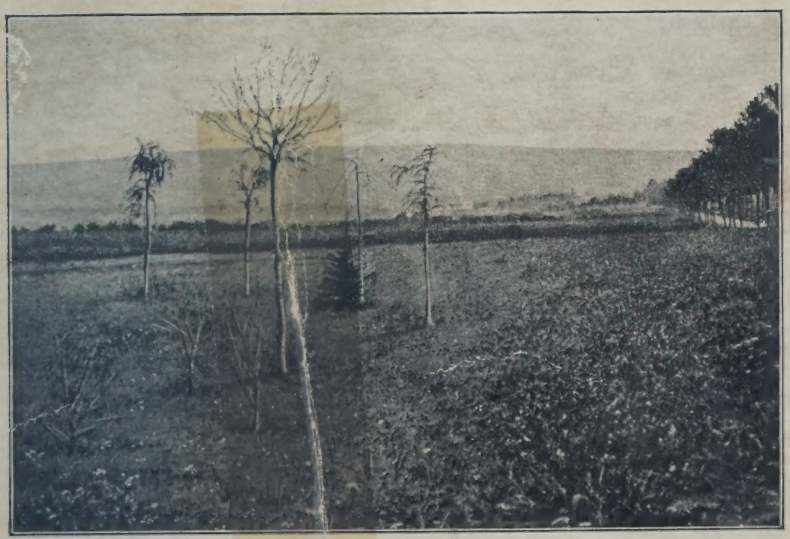
LA GUERRE EN ACTION

LE 22 AOUT 1914 AU 4e CORPS D'ARMÉE

★ ★

VIRTON

Avec 1 carte et 9 croquis hors texte



De Bellevue : vue vers Virton et vers 280

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
NANCY-PARIS-STRASBOURG

4e ÉDITION

VIRTON

DU MÊME AUTEUR

LA GUERRE EN ACTION

Un combat de rencontre : Neufchâteau (22 août 1914). *Préface du général* Buat. Un volume grand in-8, avec 5 croquis. Berger-Levrault. 4e édition, 1924. 5 fr.

Le 22 août 1914 au 4e corps d'armée. * Ethe. Un volume grand in-8, avec une carte et 15 croquis. Berger-Levrault. 3e édition, 1924. 7 fr. 50.

Le 22 août 1914 au 4e corps d'armée. ** Virton. Un volume grand in-8, avec une carte et 9 croquis. Berger-Levrault. 3e édition, 1926. 10 fr.

Verdun, le premier choc à la 72e division (Brabant, Haumont, le bois des Caures, 21-24 février 1916). Un volume grand in-8 avec 17 cartes ou croquis, dont 11 hors texte. Berger-Levrault. 1926. 15 fr.

La Doctrine allemande et les leçons de Moukden. Un volume in-8. Lavauzelle, 1906. *Ouvrage couronné par l'Académie française.* 3 fr. 75.

Malaga, province française (1810-1812). D'après la correspondance du général Maransin. Lavauzelle, 1907.

Vingt jours de guerre aux temps héroïques. *Carnet de route d'un commandant de compagnie (août 1914). Ouvrage couronné par l'Académie française.* Un volume in-8, avec une carte et un croquis. Berger-Levrault, 1919. 5 fr. 25.

Préceptes et jugements du maréchal Foch, extraits de ses œuvres et précédés d'une étude sur la vie militaire du Maréchal. Un volume in-12, avec un portrait. Berger-Levrault. 12e édition, 1920. 6 fr.

Le Maréchal Foch. *Sa doctrine, ses campagnes.* Un volume in-12, avec un portrait et 6 cartes. Berger-Levrault, 1920. 2 fr.

Franchet d'Esperey. Collection France-Amérique. Un vol. in-12. Crès, 1921.

La Guerre d'Espagne (1807-1813). *Publiée sous la Direction de la Section historique de l'État-major de l'Armée.*

— **Tome I** : *Invasion du Portugal et de l'Espagne (octobre 1807-mars 1808).* Un volume in-8 avec 4 planches, 7 états, 1 carte et 3 croquis hors texte. Berger-Levrault, 1914. 22 fr. 50.

— **Tome II** : *Le soulèvement de l'Espagne (avril-juin 1808).* Un volume in-8 avec 1 carte et 4 croquis hors texte. Berger-Levrault, 1925. 20 fr.

Sous presse :

La Guerre d'Espagne (1807-1813). Tome III : *Medina de Rio Seco, Saragosse et Bailen (juin-août 1808),* avec cartes. Berger-Levrault.

En préparation :

La Guerre en action : **Montdidier. Le 8 août 1918 à la 42e division.** Un volume grand in-8, avec cartes. Berger-Levrault.

La Guerre d'Espagne (1807-1813) Tome IV : *Cintra. Évacuation du Portugal et de l'Espagne jusqu'à l'Ebre (août-septembre 1808).*

Lieutenant-Colonel A. GRASSET

LA GUERRE EN ACTION

LE 22 AOUT 1914 AU 4e CORPS D'ARMÉE

★ ★

VIRTON

Avec 1 carte et 9 croquis hors texte

PARIS
BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
136, boulevard Saint-Germain (VIe)
1926

AVANT-PROPOS

Le récit de Virton complète celui d'Ethe, et bien que ces deux batailles, livrées le même jour par les deux divisions du 4e corps d'armée, soient tout à fait indépendantes l'une de l'autre, *Virton* éclaire certaines circonstances d'*Ethe,* parce que le général Boëlle, commandant le 4e corps d'armée, était à Virton et a essayé, dans la mesure de ses moyens, de faire sentir son action sur les deux champs de bataille.

Nous avons exposé dans *Ethe* (pp. 8 à 18) ce que fut la journée du 21 août pour le général commandant le corps d'armée, la manière dont les renseignements et les instructions parvinrent au quartier général ce jour-là, et comment les ordres y furent élaborés pour la journée du 22.

Le lecteur étant ainsi tout à fait orienté, nous ne comptions pas raconter les péripéties de la marche des deux divisions, le 21 août. Les réflexions suggérées par le récit d'Ethe nous ont prouvé la nécessité de le faire, car nous nous sommes rendu compte que les surprises du 22, celle d'Ethe comme celle de Virton, étaient susceptibles de faire accuser d'ignorance notre armée de 1914, en laissant croire qu'elle ne savait pas se couvrir.

Il y a là une opinion qui ne doit pas s'accréditer; nos camarades de 1914 ne méritent pas une pareille

accusation. Et justement, à voir la prudence avec laquelle nos colonnes marchèrent, le 21, on comprendra que la surprise du 22 fut un événement d'ordre plus psychologique que technique, dans lequel le manque de renseignements exacts sur l'ennemi, le souvenir du temps perdu, le 21, en mouvements inutiles et fatigants, le tempérament national et le brouillard ont eu la plus grande part de responsabilité.

Voilà pourquoi le premier chapitre de ce volume revient sur la journée du 21 août, dont l'exposé aurait dû trouver place aux premières pages d'*Ethe*. S'il s'agissait d'une œuvre littéraire, le procédé serait impardonnable et la composition de l'ouvrage irrémédiablement condamnable. Mais on nous excusera en songeant qu'en écrivant ces pages, nous n'avons pas d'autre prétention que de chercher à faire revivre, aussi exactement et aussi intensément que possible, quelques épisodes de guerre, pour que chacun puisse tirer des faits les enseignements qu'ils comportent.

A. G.

LA GUERRE EN ACTION

LE 22 AOUT 1914 AU 4e CORPS D'ARMÉE

★ ★

VIRTON

LES OPÉRATIONS DU 21 AOUT AU 4e CORPS

A) La 7e division marche vers Ethe

L'ordre général de la 3e armée, prescrivant l'offensive, en exécution de l'ordre expédié par le G. Q. G. à 20 h. 30, est arrivé le 21 août, à 3 heures du matin, au Q. G. du 4e corps, à Damvillers.

On va marcher vers le Nord. Corps de gauche de la 3e armée, le 4e corps devra, au cours de cette marche, assurer la liaison avec la 4e armée, dont le 2e corps est le corps de droite. Lui-même doit avoir, le 21 au soir, porté ses avant-gardes sur la Basse-Vire, à Virton et à Latour, et avoir entièrement franchi la Chiers.

Il s'agit en somme d'exécuter ce jour-là une marche d'une vingtaine de kilomètres destinée à assurer au corps d'armée la possession du massif tourmenté et boisé que

délimitent, comme à coups de hache, la Chiers, le Ton et la Basse-Vire.

Opération ardue et pleine de dangers si l'ennemi est en mesure de nous disputer ces bois et ces ravins. Est-il en mesure de le faire? En a-t-il l'intention? L'État-major de l'armée dit : « Non ».

Jusqu'ici, on n'a rencontré que des uhlans, et les avions n'ont rien vu, mais de renseignements négatifs peut-on conclure à coup sûr qu'une surprise ne se prépare pas dans les épaisses forêts et les innombrables couverts de cette région ardennaise? L'affaire de Mangiennes incite à la prudence.

Le général Boëlle, commandant le 4e corps, prescrit donc au 14e régiment de hussards d'éclairer le front de marche au nord de la Chiers, dans la région Ethe—Virton—Robelmont et de pousser des reconnaissances dans la direction de Bellefontaine et d'Étalle, au nord du masque dangereux du bois de Virton.

Le corps d'armée marchera en deux colonnes de division : la 7e division, par Grand-Failly, Petit-Xivry, Villette, Charency, Allondrelle, la Malmaison et Ruette, abordant de front le massif de la Malmaison, et coupant à angle droit le ravin escarpé de la Chiers; la 8e division, débordant cet obstacle par Marville, Vélosmes, Torgny, Lamorteau, Dampicourt, et prenant successivement à revers les lignes de la Chiers, de la Basse-Vire et du Ton. Une liaison étroite sera assurée, à droite, avec le 5e corps, à gauche, avec le 2e.

Le 21 au soir, les deux divisions stationneront dans leur zone de marche, la 7e ayant son avant-garde à Latour, la 8e à Virton. Gomery, où la 7e division doit se relier, vers Bleid, au 5e corps d'armée, Ethe, la vallée du Ton, Bellevue, la cote 295, au nord du Ton, Houdrigny, où la 8e division doit se relier au 2e corps d'armée, seront tenus par les avant-postes des deux divisions, dont la liaison s'opérera à la cote 210, sur le Ton, à 2 kilomètres au nord de Chenois.

Le 14e hussards se porte en avant. — Le 14e hussards (lieutenant-colonel de Hauteclocque) était cantonné depuis trois jours à Dombras et à Dimbley. Conformément à l'ordre qu'il a reçu, le régiment doit se porter isolément au nord de la Chiers, dans la région Ethe—Virton—Robelmont, pour éclairer les directions de Bellefontaine et d'Étalle.

Il quitte donc ses cantonnements à 4 heures, par une nuit noire et dans un brouillard épais. La marche s'effectue tout d'abord au pas, en colonne de route. Elle est couverte à courte distance par le 3e escadron (capitaine Chevalier du Fau) dont le lieutenant Courcelles commande la pointe.

Tâche difficile pour un régiment de cavalerie que de cheminer sans aucun appui d'infanterie et accompagné de sa seule section de mitrailleuses, par le brouillard et dans un pays aussi couvert et aussi tourmenté.

Le 14e hussards demeure d'ailleurs organe de corps d'armée. Il ne relève que du général Boëlle; il doit constituer une sorte d'avant-garde générale pour les deux divisions et, dans la limite de ses instructions, manœuvrer pour son propre compte, d'une façon tout à fait indépendante.

Par un brouillard désespérément opaque, il franchit la coupure de la Chiers et traverse Flabeuville, Villette et Charency. A Charency, quelques coups de fusil. Un escadron de uhlans a passé la nuit dans la localité; il vient de s'esquiver à l'annonce de l'approche des Français.

Rien d'anormal à cela, mais le lieutenant-colonel de Hauteclocque juge imprudent de s'engager dans la vallée encaissée et boisée du Dorlon où une surprise serait fatale au régiment. Il lance le lieutenant de La Ferté, du 4e escadron, en reconnaissance vers Virton, puis, abandonnant le fond de la vallée, tandis que le brouillard se lève, il longe la lisière sud des bois de Vezin et de Bure d'Orval et après Villancy, gravit tout droit les pentes du plateau de la Malmaison.

L'escadron d'avant-garde a déjà dépassé Villancy; il a

franchi, d'un temps de galop, le bois de Longuyon et prend des vues sur la Malmaison. Les patrouilles de uhlans sont de plus en plus nombreuses et presque hardies. Le lieutenant Courcelles tue un cavalier ennemi d'un coup de carabine.

De Villancy, le lieutenant-colonel de Hauteclocque lance une reconnaissance vers Tellancourt : le lieutenant de La Croix, du 3e escadron, avec un demi-peloton. Puis, tournant à gauche, le régiment s'engouffre, à la suite de son avant-garde, dans le bois de Longuyon. Il traverse rapidement le plateau de la Malmaison et pénètre dans le bois de Ruette. A la lisière nord de ce bois, on se heurte à la pointe qui est arrêtée, pied à terre. Courcelles a été accueilli par des coups de fusil et n'a pu déboucher; au dire d'un habitant, Ruette serait occupée par 1.500 fantassins et par des cavaliers à pied.

Il est 11 h. 30; sans soutien d'infanterie ni d'artillerie, nos hussards ne peuvent essayer de déboucher sous la mitraille ni charger contre des murs. Même une démonstration tentée par un escadron coûterait trop cher. Le régiment se masse donc au sud du bois de Ruette et attend l'infanterie.

Ses patrouilles de droite entrent en liaison avec les patrouilles du 8e chasseurs qui éclairent le 5e corps. Grandcourt est occupé aussi par de l'infanterie ennemie.

En attendant l'avant-garde de la 7e division, le lieutenant-colonel de Hauteclocque fait placer sur des gerbes de paille les chapskas des uhlans tués, et former des faisceaux avec les lances conquises dans les diverses escarmouches. Il veut que les fantassins voient ces trophées et qu'ils comprennent bien, avant d'aborder l'ennemi, que l'ascendant moral nous appartient.

A ce moment, les deux reconnaissances sont entrées, elles aussi, en contact avec l'ennemi.

Le lieutenant de La Ferté a pu se glisser jusque sur les crêtes à l'ouest de Saint-Mard et de Vieux-Virton, qu'il a atteintes à *midi 30*. Il a vu des groupes de fantassins *feldgrau* dans Virton. Un habitant lui a dit que, ce matin,

il y avait un millier d'hommes dans la petite ville. Aucun uhlan dans cette région, mais l'infanterie ennemie se montre vigilante sur le Ton. Quand notre détachement veut franchir ce fossé pour pousser sur Robelmont qu'il doit aller reconnaître, des coups de fusil l'en empêchent. Plusieurs tentatives de passage faites en divers points sont vaines. Le cheval du lieutenant de La Ferté est blessé. L'animal est confié à un cavalier qui portera un renseignement au lieutenant-colonel de Hauteclocque et l'officier se rabat sur Dampicourt où il trouve des troupes de la 8e division, arrivées depuis midi. Cette reconnaissance n'a donc pu franchir ni la Basse-Vire ni le Ton, dont les passages ont été tenus jusqu'au dernier moment par des fantassins allemands.

Le lieutenant de La Croix s'est heurté, lui aussi, à des postes d'infanterie ennemie tenant la Basse-Vire et la voie ferrée depuis Latour jusqu'à Signeulx. Sa mission est de reconnaître la région d'Étalle. A tout prix, il veut donc franchir l'obstacle qui s'oppose à l'accomplissement de son devoir. Admirablement secondé par le maréchal des logis Dupont et par le cavalier Patout, deux braves parmi les braves, il paie d'audace et, sous les balles, franchit la voie ferrée et la Basse-Vire, à hauteur de l'arrêt de Saint-Remy. Mais son héroïque intrépidité coûte cher. Cerné, il n'a que le temps de se replier en toute hâte sur Tellancourt. Deux de ses cavaliers sont blessés, un cheval est tué, six chevaux sont blessés. Il se rabat sur Tellancourt où il arrive à 14 heures, ramenant un prisonnier : c'est un uhlan du 1er régiment, parlant fort bien le français.

En somme, quand l'avant-garde de la 7e division va dépasser le 14e hussards sur le plateau de la Malmaison ce régiment n'est encore en possession d'aucun renseignement probant.

Il y a des uhlans dans la région : tout le monde les voit.

Il y a des postes d'infanterie sur la Basse-Vire. Cou-

vrent-ils un régiment ou un corps d'armée stationné dans les bois d'Ethe et de Virton? On n'en sait rien.

Le lieutenant-colonel de Hauteclocque sait bien qu'il y a des gros d'environ un bataillon à Virton et à Ruette, mais comme il a été chargé par le commandant de corps d'armée d'aller reconnaître Étalle et nullement d'assurer la sécurité immédiate des divisions, il ne se juge pas qualifié pour informer du voisinage de l'infanterie ennemie le général Felineau, commandant l'avant-garde de la division de Trentinian, devant laquelle il se trouve avec son régiment. La 7e division a un escadron divisionnaire; le lieutenant-colonel suppose que cet escadron possède déjà des renseignements au moins aussi concluants que ceux qu'il peut donner lui-même. Sa mission de découverte a échoué, voilà tout, il se borne à attendre une occasion meilleure.

L'infanterie va donc passer devant la cavalerie. Elle va pénétrer dans les bois du Luxembourg belge, avec un voile devant les yeux.

La mise en route de la 7e division. — Les unités de la 7e division sont cantonnées le long de la route à suivre; il n'y aura pas de temps perdu pour les mettre en marche.

Le 104e (colonel Drouot) a les bataillons Forcinal (1er) et Henry (2e), à Grand-Failly; le bataillon Levin (3e), à Rupt-sur-Othain.

Il devait rompre à 5 heures, formant l'avant-garde de la division : une simple avant-garde de routes à l'intérieur Le 104e était seul chargé du service de sûreté, sans artillerie, sans génie; l'escadron divisionnaire ne devait le rejoindre que plus tard. Mais le brouillard est épais. Le général de Trentinian surseoit au départ pour laisser le temps s'éclaircir. L'avant-garde ne se met en route que vers *8 heures.*

Très prudemment, le commandant Forcinal, commandant la tête d'avant-garde, a fait prendre de grandes distances aux échelons de son bataillon. Il a détaché la com-

pagnie Laugier à 1 kilomètre en avant de lui. La compagnie Laugier a elle-même poussé la section de Lantivy à 500 mètres d'elle. Les trois compagnies restantes du bataillon Forcinal (compagnies Martin, Giansily et Roffé) précèdent elles-mêmes de 1.500 mètres les deux autres bataillons du 104e, formant le gros de l'avant-garde. Ainsi éclairée à près de 4 kilomètres, la 7e division ne sera pas surprise; elle aura, en tout état de cause, le temps de se mettre en défense.

C'est le 103e (colonel Cally), venu de Merles, qui marche en tête du gros de la colonne. Les trois groupes de l'artillerie divisionnaire (26e régiment d'artillerie : colonel Bertrand) suivent le 103e. La 13e brigade, qui était cantonnée dans la région de Mangiennes, suit l'artillerie divisionnaire.

Les troupes ont quitté leurs cantonnements resserrés et fort peu confortables avec une joie non dissimulée. On leur a dit qu'elles allaient entrer en Belgique aujourd'hui. Depuis plusieurs jours, elles piétinaient sur place; ce matin, à 8 heures, au moment du départ, elles ont eu pour la première fois l'impression fugitive, mais nette, d'une réalité tragique, d'une marche vers un inconnu redoutable.

Dès la mise en route, cette impression va disparaître; le souvenir des grandes manœuvres annuelles efface tout; l'insouciance et la gaieté ne tardent pas à reprendre leurs droits.

La marche de l'avant-garde jusqu'à la Malmaison. — L'avant-garde franchit, en colonne de route, le plateau de Petit-Xivry tandis que le brouillard commençait à se dissiper. Le brouillard a complètement disparu et un soleil déjà très chaud fait son apparition quand elle descend par une route en corniche, à pente raide, le ravin encaissé et boisé de la Chiers. Chacun a le loisir d'observer qu'il y aurait ici de magnifiques positions de repli, si le sort des armes nous était défavorable. On franchit la Chiers à Colmey, puis on suit la rivière, très encaissée, par Flabeuville et Villette, vers Charency.

Il est *9 heures* et la pointe d'avant-garde approche de Charency quand un hussard, porteur d'un ordre, explique que cette localité a été occupée par des uhlans. Le 14e hussards avait déjà chassé ces uhlans, mais l'infanterie ignore cela et elle se prépare à combattre.

Perte d'un temps précieux qu'une liaison plus étroite entre le régiment de cavalerie et l'avant-garde d'infanterie, ou tout au moins l'adjonction à cette dernière de quelques cavaliers de l'escadron divisionnaire eussent facilement évitée.

La compagnie Laugier s'arrête et envoie en avant des patrouilles de combat. Les trois autres compagnies du bataillon Forcinal rejoignent la compagnie Laugier. La compagnie Martin gagne du terrain par la droite, en cheminant à flanc de coteau; la compagnie Giansily, à gauche, de la même manière.

Le général de Trentinian qui arrive, sur ces entrefaites, auprès du commandant de l'avant-garde, prescrit de hâter le mouvement. Mais, en attendant d'être certain que la voie est libre, il expédie au gros de la colonne, l'ordre de s'arrêter à l'abri des bois, avant de franchir la crête de Petit-Xivry. Il ne sait pas jusqu'à quel point les hauteurs de la Malmaison ont été reconnues, ni si de l'artillerie ennemie n'y est pas en surveillance.

Il ordonne aussi au colonel Bertrand, commandant le 26e régiment d'artillerie, de placer une batterie en surveillance vers la cote 312, de manière à prendre sous son feu Charency, Allondrelle et la Malmaison; au colonel Cally, commandant le 103e, d'envoyer à la ferme de Presle, le bataillon Vicq, dont une compagnie servira de soutien à l'artillerie, tandis que les trois autres compagnies seront prêtes à appuyer au besoin l'attaque de Charency.

Pendant ce temps, nos patrouilles sont entrées dans Charency qui est vide. L'avant-garde reprend donc sa marche; pour lui permettre de récupérer son avance, le gros de la colonne n'est remis en route qu'à 11 heures.

Depuis *10 heures*, un avion allemand survole la division; il ne la quittera pas de toute la journée.

Après Charency, à l'aspect de la zone boisée du Dorlon, le général de Trentinian a la même impression que tout à l'heure le colonel de Hauteclocque. Il donne l'ordre à l'avant-garde d'éviter ce dangereux passage et de gagner Allondrelle par le chemin de crêtes qui passe à la ferme d'Urbulle et au poste de douane.

La tête est rappelée, mais, comme le temps fait défaut pour un nouvel échelonnement, le général pousse en avant l'escadron divisionnaire qu'il avait gardé jusque-là auprès de lui.

Le capitaine Massiet met son escadron au grand trot sur le nouvel itinéraire, couvert par le peloton du lieutenant Pignard du Désert.

Nos cavaliers arrivent à Allondrelle sans incident.

Le capitaine Massiet laisse là en observation le peloton Pignard du Désert, avec mission de pousser, si possible, des pointes vers le nord, et lui-même poursuit, avec les trois autres pelotons, sa marche sur la Malmaison.

A peine isolé, le peloton d'Allondrelle est en butte à des coups de fusil partant des hauteurs du bois de Buré d'Orval. Mais l'attaque n'est pas sérieuse, heureusement. Il n'y a là que quelques uhlans pied à terre, auxquels une partie de la troupe répond, tandis que l'autre... toute à la joie de trouver auprès des habitants un chaleureux accueil, devise gaiement avec eux et se restaure sans arrière-pensée. Nos réservistes sont de bons enfants, ils ne conçoivent pas encore la guerre autrement que comme dans les opérettes. D'ailleurs menacés de tous côtés, les uhlans ne s'attardent pas.

Sans incident, le gros de l'avant-garde arrive à la Malmaison à 13 heures. Le général de Trentinian, qui depuis Charency ne l'a pas quitté, prescrit au colonel Drouot de détacher le premier bataillon de la colonne (bataillon Henry), par Grandcourt, vers le Bouémont, mamelon de 318 mètres qui se dresse entre Ruette et Saint-Rémy. Là,

ce bataillon sera en mesure de surveiller la vallée de la Basse-Vire et de se relier au 5e corps qui marche par Tellancourt sur Saint-Pancré.

Le bataillon Henry va vers son objectif en ligne de colonnes de compagnie. La compagnie Bertin, qui tient la droite, en arrivant près de Grandcourt, traverse une patrouille de hussards qui signale la présence d'éléments ennemis dans cette localité.

La compagnie Bertin pénètre donc prudemment dans Grandcourt, mais le trouve vide. Il y avait là, tout à l'heure, quelques uhlans; ils ont disparu. Le bataillon Henry atteint le Bouémont et, comme aucun ennemi n'est en vue, les compagnies sont mises au repos à contre-pente, dans le ravin nord de Grandcourt (1).

Pendant ce temps, le bois de Ruette, le long duquel court la frontière, marquée par de grandes perches au haut desquelles flotte un drapeau belge, a été fouillé par des patrouilles d'infanterie. Puis le bataillon Forcinal traverse ce bois en ligne de colonnes, étalé sur un front de 1.000 mètres, les compagnies en ligne de sections par quatre.

A la lisière nord, des hussards, pied à terre. Il y aurait de l'infanterie ennemie dans Ruette. Sur la route Signeulx —Latour, à 3 kilomètres, le commandant Forcinal aperçoit, à la jumelle, des éléments *feld-grau*, paraissant se déplacer de l'est vers l'ouest. Il les signale, demande l'intervention de l'artillerie.

Le colonel Drouot rejoint le commandant. Une obser-

---

(1) Ici se place un épisode qui doit être relaté, non avec un esprit de critique quelconque, mais parce qu'il montre mieux que tout autre l'état d'esprit des troupes à ce moment, et qu'il comporte une leçon pour l'avenir. On entendait un bruit de combat dans la direction du nord-est. Les officiers du bataillon gravirent le mamelon pour voir ce dont il s'agissait. Des soldats suivirent leurs officiers et peu à peu un nombre important de spectateurs se trouva réuni sur ce magnifique observatoire d'où l'on apercevait les colonnes du 5e corps se portant à l'attaque des positions allemandes. Ce qui devait arriver se produisit : quelques obus, heureusement mal dirigés, vinrent s'écraser dans les environs de Bouémont. Panique, bousculade, dégringolade désordonnée de cette foule plus amusée que terrifiée. La seule victime de cette affaire fut le capitaine Wibratte qui reçut, dans la bagarre, un coup de pied de cheval, dont il souffrit cruellement pendant plusieurs jours.

vation plus attentive montre qu'il s agit de deux compagnies battant en retraite vers le nord. On a perdu beaucoup de temps jusqu'ici, on piétine sur place; il faut marcher sur Ruette au plus vite, pour être à Latour avant la nuit. L'intervention du canon est jugée inutile.

Le bataillon Forcinal débouche donc du bois: les compagnies Martin et Laugier, déployées en première ligne, les compagnies Giansily et Roffé suivant en ligne de sections par quatre.

Le colonel Drouot attend avec son seul bataillon disponible que l'affaire de Ruette se dessine, avant de quitter l'abri des bois.

La marche du gros de la division jusqu'à la Malmaison. — A son tour, le gros de la division, après un arrêt de deux heures à Petit-Xivry, s'est engagé dans les gorges de la Chiers.

Malgré la présence d'un régiment de hussards et d'une avant-garde, le colonel Farret, commandant le 102e, a jugé prudent, en passant à Flabeuville, de détacher deux compagnies qui, par le mamelon 334, gagneront directement Allondrelle. Mesure fort sage! Dans une région aussi couverte et aussi tourmentée, une seule flanc-garde, passée depuis plus de deux heures, ne pouvait, en aucune manière, garantir le flanc de la division contre une escarmouche de uhlans.

Quant à la tête de la colonne, devant laquelle marche le colonel Cally, commandant le 103e, n'ayant pas été informée du changement d'itinéraire prescrit par le général de division, elle ne suit pas l'avant-garde sur le chemin de la ferme d'Urbulle. Elle s'engage dans la vallée du Dorlon que le 14e hussards d'abord, le 104e d'infanterie avaient évitée. Fait assez extraordinaire dans les annales d'une infanterie instruite, depuis Charency jusqu'à Allondrelle, le gros de la 7e division va donc marcher sans avant-garde. Cette performance, qui n'est à conseiller dans aucun cas, et surtout pas dans une région aussi couverte, n'aura aucun résultat fâcheux ici, car les côtés du ravin ont été

nettoyés à droite par le passage des hussards et à gauche par celui de l'avant-garde, dont la queue traverse justement à cette heure (*13 heures*) le village d'Allondrelle, l'origine de la dépression.

Sans incident, la colonne traverse Allondrelle où les habitants lui font fête, portant aux soldats des fruits et des rafraîchissements, dont l'effet est d'ailleurs excellent, car la chaleur est accablante.

Vers *15 heures*, les trois régiments d'infanterie et le régiment d'artillerie sont massés sur le plateau de la Malmaison où ils attendent que l'avant-garde ait chassé ce qu'il peut y avoir d'ennemis à Ruette et à Latour.

L'attaque de Latour. — Ruette paraît faiblement tenu. Quant à Latour, le général de Trentinian prend des dispositions pour que soit facilitée de ce côté, en cas de besoin, la tâche du 104e.

Le colonel Cally reçoit l'ordre d'occuper, avec les trois bataillons du 103e, la lisière nord de la zone boisée.

Le bataillon Vicq , qui a rejoint la colonne à Charency, se tiendra prêt à se porter en soutien des deux bataillons du 104e, si, après avoir occupé Ruette, ces deux bataillons ont besoin de son appui pour enlever Latour.

Le bataillon Rondenay, en position à la lisière du bois Lahaut, appuiera de ses feux l'attaque sur Latour et le bataillon Jouvin, abrité dans le Lez-Bois, sera prêt à intervenir.

Les trois sections de mitrailleuses du régiment sont dans des carrières situées derrière la crête qui descend du Lez-Bois vers Ruette. Elles pourront de là fournir des feux à 2.000 mètres sur la ligne de la Basse-Vire et au besoin faire pleuvoir des balles sur Latour. Si même leur intervention était nécessaire contre la lisière de ce village, elles pourraient se rapprocher et opéreraient avec le bataillon Rondenay.

Pendant que s'exécutaient ces dispositions, le gros de la division franchissait la frontière belge vers *16 heures*, et ce franchissement était marqué par une éclipse de soleil...

Les guerriers de l'antiquité auraient été troublés et auraient vu là un présage sur lequel les augures auraient discuté. Ceux des nôtres qui remarquèrent le phénomène jouirent grandement des cinq minutes de fraîcheur qu'il leur procura, car la chaleur était vraiment devenue excessive.

Poussé en avant, le bataillon Forcinal n'a eu besoin d'aucune aide pour occuper Ruette que l'ennemi n'a pas défendu. Ne sachant à qui il a affaire, le commandant de ce bataillon l'a largement déployé sur un front de 1.000 mètres, les quatre compagnies en ligne. Il a abordé la localité, puis conversant immédiatement vers le nord-ouest, dans la même formation large, il a marché sur Latour.

Mouvement difficile, surtout pour les compagnies Martin et Laugier, aile marchante de l'immense ligne, cheminant à travers des prairies irriguées que de hautes barrières de fils de fer séparent les unes des autres, et devant même franchir le fossé de la Basse-Vire.

Mais aucun ennemi ne se montre à Latour.

Les deux compagnies allemandes qui étaient à Ruette se sont repliées vers le nord. Elles ont fait une courte halte le long de la voie ferrée, puis le long de la route de Latour à Signeulx. Au cours de ces deux haltes, elles ont tiré quelques coups de fusil, mais visiblement, elles sont pressées de se replier et d'aller se mettre en sûreté.

Les uhlans qui faisaient si bonne garde dans la matinée sur la Basse-Vire ont disparu, eux aussi. Le vide paraît se faire devant la 7e division.

Le bataillon Forcinal aborde Latour comme il avait abordé Ruette. La compagnie Laugier a traversé le village : elle poursuit sa route et va prendre position à 1 kilomètre au delà, sur la route d'Ethe. A droite, la compagnie Martin progresse à travers champs et s'installe face à Gomery. A gauche, la compagnie Roffé gagne du terrain, de la même manière, face à Belmont—Virton. La compagnie Giansily demeure en réserve à la sortie sud de Latour, près du pont sur la Basse-Vire.

Pendant cette opération, le colonel Drouot, comman-

dant le 104e, a traversé Ruette, avec le bataillon Levin, le dernier qui lui reste de son régiment, et voyant que rien ne s'oppose à la progression de la tête d'avant-garde, il la laisse agir seule et s'arrête à la lisière nord du village.

Le groupe Savoureau, du 26e régiment d'artillerie, est là, lui aussi, prêt à intervenir; il s'est mis en position de surveillance dans le vallon, à 500 mètres à l'ouest de Ruette. Au premier signal, il écrasera d'obus Latour et Gomery.

Cet acte de force est inutile. Il est *18 heures;* tout bruit a cessé : le bataillon Forcinal a disparu derrière Latour et aucune troupe, ni amie ni ennemie, n'est plus visible dans la plaine très calme.

L'ordre de stationnement et la dislocation. — Le général de Trentinian est arrivé, lui aussi, avec son état-major, à la lisière du bois de Ruette. Évidemment, la journée est finie et aucune action n'est à prévoir pour le moment. Les objectifs de marche sont atteints, et comme le temps menace, le général se hâte de mettre pied à terre et il entre chez l'instituteur où il dicte son ordre de stationnement.

Le 103e, dont deux bataillons seront à Latour et un bataillon à Gomery, va couvrir les cantonnements de la division. Le général Félineau, commandant la 14e brigade, sera aussi à Latour avec la compagnie divisionnaire du génie.

Le 104e sera tout entier à Ruette, avec l'état-major de la division, les 1er et 3e groupes du 26e d'artillerie et l'escadron divisionnaire.

Le colonel Lacotte, commandant la 13e brigade, sera à la Malmaison avec tout le 102e et un bataillon du 101e; les deux autres bataillons du 101e, avec le colonel Farret, cantonneront à Grandcourt, où vient s'installer le 2e groupe du 26e d'artillerie.

Mais l'orage, qui menaçait depuis midi, éclate et une pluie diluvienne s'abat sur la région. Les troupes se hâtent

vers leurs cantonnements. Elles sont fatiguées, marchant ou manœuvrant depuis douze heures, par une chaleur lourde, sans café, sans autre repas que le morceau de viande froide mis hier au soir dans la musette.

Les bataillons Henry et Levin du 104e s'entassent un peu en désordre dans Ruette où le colonel Drouot appelle le bataillon Forcinal.

Les deux groupes du 26e d'artillerie peuvent difficilement s'installer et finissent par bivouaquer dans un pré où l'on ne peut avoir accès que par une seule entrée, de sorte que la formation du parc exige beaucoup de temps.

L'averse terminée, un brouillard épais et froid descend sur la région, rendant les objets invisibles à 50 mètres.

Les trois bataillons du 103e se sont rassemblés à l'ouest de Ruette, sur la route de Virton. De là, ils vont se diriger sur leurs cantonnements : les bataillons Rondenay et Vicq sur Latour, le bataillon Jouvin sur Gomery.

La physionomie de ce premier soir de campagne où l'on s'est trouvé en contact avec l'ennemi, est exactement la même que celle d'un soir de grandes manœuvres, une journée fatigante terminée. Les esprits se détendent; les officiers se réunissent; les hommes s'interpellent, forment des groupes sympathiques et, malgré les dires des civils belges mêlés à eux, qui leur signalent la présence de l'ennemi, ils plaisantent, mangent et boivent.

Les fourriers réunissent les campements, et certains capitaines de jour partent seuls, au grand trot de leur monture, pour avoir le temps de préparer le cantonnement de leur unité avant la tombée de la nuit (1).

---

(1) Le capitaine Grasset, commandant la 5e compagnie, chargé de préparer le cantonnement du bataillon Jouvin, se rendit à Gomery, accompagné du seul adjudant de bataillon, et précédant les fourriers. Au passage à niveau de Ruette, il reçut avis de la présence, dans les environs immédiats, d'un bataillon allemand qui venait de se retirer vers le nord. Il put néanmoins arriver jusqu'à Gomery, mais il trouva des habitants de ce village terrorisés par la présence immédiate de grandes forces d'infanterie qu'ils disaient cachées dans les bois (Commandant A. Grasset, *Vingt jours de guerre aux temps héroïques*).

Le 14e hussards est pied à terre, dans un pré, à la sortie nord de Ruette. Une automobile arrive du nord : de la direction de l'ennemi. C'est le général Boëlle, commandant le corps d'armée, revenu d'une randonnée qu'il a faite en automobile, sur la ligne des avant-postes, en compagnie du colonel Degoutte, son chef d'état-major, et de deux officiers de l'état-major du corps d'armée. Le lieutenant-colonel de Hauteclocque lui expose en détail ses opérations de la journée, et lui rend compte du résultat des reconnaissances (1).

Il était 20 heures quand, par une nuit noire et un brouillard épais, les bataillons du 103e atteignirent : les bataillons Rondenay et Vicq, Latour; le bataillon Jouvin, Gomery. Les campements, sachant l'ennemi à proximité immédiate, avaient, en fait de préparation des cantonnements, soigneusement barricadé les issues.

Dans les deux localités, nous l'avons dit (2), l'accueil des habitants a été enthousiaste. Ils ont choyé nos soldats reçus en libérateurs, leur ont donné des vivres, des friandises, et aussi des renseignements sur l'ennemi, renseignements si précis, qu'un moment on s'est pris à douter de l'exactitude de ceux de l'État-major. Mais cette idée déprimante s'est vite évanouie, et on a songé à autre chose.

La conséquence la plus grave du retard imposé à la 7e division par les détachements volants de l'ennemi, utilisant judicieusement les lignes d'eau, va être l'installation défectueuse de son service de sûreté.

Tout d'abord, la ligne des avant-postes fixée par l'ordre du corps d'armée ne pourra pas être réalisée. Il est impossible, par cette nuit noire et brumeuse, de lancer des unités d'infanterie à travers le Jeune Bois jusqu'à la ligne du Ton. En outre, même en se maintenant au sud de la zone boisée, les compagnies envoyées en grand'garde vont avoir beau-

(1) Voir dans *Ethe* (p. 12), le récit de cette promenade en automobile, du général commandant le 4e corps d'armée, dans une région non encore visitée par nos éclaireurs.

(2) Voir ces détails dans *Ethe* (p. 24).

coup de peine à trouver leurs emplacements dans l'obscurité et s'installeront d'une manière très précaire, sans connaître leur terrain et sans liaison suffisante les unes avec les autres.

Les avant-postes. — Vaille que vaille, vers *22 heures*, les avant-postes sont en place et la division est couverte.

Au nord de Latour, c'est un luxe exagéré de grand'-gardes comprenant la moitié de l'effectif des deux bataillons d'infanterie du 103e stationnés dans le village.

Du bataillon Rondenay, la compagnie de Finance (4e) est près de la ferme Piérard, avec des postes à la lisière du bois de Bampont, se reliant à gauche aux hussards de Chenois; la compagnie Daviet (3e) sur la pente ouest du mamelon de la cote 230, avec poste dans la clairière entre les bois de Bampont et des Loges.

Les deux compagnies restantes de ce bataillon (Brun et de Lavalade) sont en réserve dans le village.

Du bataillon Vicq, les compagnies Vincent (9e) et Moleux (12e) sont aussi dans Latour et les deux autres en grand'gardes : la compagnie Jongleux (11e), sur le chemin de Belmont, à hauteur de la même cote 230, avec poste à la lisière du bois des Loges; la compagnie Kelle (10e) sur le chemin d'Ethe, à hauteur de la cote 293, avec poste à la corne ouest du Jeune Bois.

A droite, le commandant Jouvin, arrivé trop tard à Comery, à 400 mètres des bois non reconnus, pour étudier son terrain, a jugé prudent, dans l'obscurité et dans le brouillard épais, de pelotonner son bataillon. Les issues du hameau sont soigneusement barricadées; à chaque issue est affectée une compagnie détachant en avant d'elle, à 1 kilomètre sur chaque route, une section qui s'installe derrière des murs, des tranchées ou de solides barricades.

La nuit fut particulièrement calme, pas un coup de fusil ne vint la troubler. Mais le service des avant-postes

fut pénible en raison du brouillard épais, de la brume et même de la pluie qui tomba vers minuit.

Le 22 août, à partir de 3 heures du matin, on était sur les armes à Latour comme à Gomery. A 6 heures on partait, et à 7 heures, à Ethe, c'était la bataille.

B) La 8e division marche vers Virton

La 8e division reçoit l'ordre de se porter sur Virton. — Couverte par le 117e, qui tient les passages de la Chiers à Vélosnes et à Vezin, la 8e division est cantonnée depuis deux jours à Villers-le-Rond, Marville, Delut, Peuvillers et Vittarville, où est l'état-major du général de Lartigue, commandant la division, avec l'artillerie et l'escadron divisionnaires.

Le message téléphoné du 4e corps prescrivant la mise en route pour Virton a été reçu à Vittarville à *5 heures.* La 16e brigade, qui doit prendre la tête du mouvement, est prête à partir à *5 h. 20 ;* à *5 h. 45*, toutes les troupes quittent les cantonnements.

La colonne est constituée à Marville à *6 h. 30*, et le colonel Desvaux, commandant la 16e brigade, prend le commandement de l'avant-garde qui doit comprendre l'escadron divisionnaire, les trois bataillons du 117e et la compagnie du génie de la 8e division.

Le brouillard est épais; une pluie fine tombe. Cette circonstance gêne les mouvements des troupes, qui sont lents. Il est *7 h. 30* quand l'avant-garde, concentrée dans la région de Villers-le-Rond, se met en route.

La marche de l'escadron divisionnaire jusqu'à 10 heures. — L'escadron a pris du champ; le peloton de Boisrouvray est en pointe. Le bataillon Treillard (1er) forme la tête d'avant-garde. Il a détaché en avant la compagnie Mourgeon (2e).

Jusqu'à la frontière, que marque ici la coupure profonde et escarpée de la Chiers, le terrain, du côté français,

sans être absolument plat, ne présente que des ondulations douces et de faible importance. La Chiers franchie entre Vélosnes et Torgny, la vallée tortueuse et tourmentée du Ton, dans laquelle on s'engage, est encastrée dans des mamelons touffus, aux pentes rudes, au milieu desquels la route de Virton serpente en de larges lacets. Dès la frontière, le mamelon du bois Géline domine Torgny de 150 mètres; un peu plus loin, celui de Devant-Guéville domine de même Harnoncourt et constitue l'éperon occidental d'un vaste plateau boisé formant le sud de la vallée de la Basse-Vire et se prolongeant à l'est, tout le long de la frontière, vers la Malmaison. Une ramification de ce plateau culmine au mamelon 280 entre Harnoncourt, Dampicourt et Saint-Mard.

Ainsi resserrés à l'est, le Ton et la route le sont à l'ouest par le massif de Montquintin, haut de plus de 300 mètres, qu'on longe en corniche entre Lamorteau et Dampicourt. Au total, région de chicanes où les plus rigoureuses mesures de prudence s'imposent d'autant que, très vite, l'escadron du capitaine de La Brosse a été informé de la présence de l'ennemi.

A *7 heures*, à son passage à Torgny, il a traversé le 18e bataillon de chasseurs. Ce bataillon, qui appartient au 2e corps, chargé jusque-là de la couverture sur la rive gauche de l'Othain, a été poussé sur le mamelon du bois Géline, en exécution d'un ordre de l'armée, pour assurer le passage de la Chiers au 4e corps.

Sage précaution, puisque ces chasseurs viennent d'être vigoureusement attaqués par de la cavalerie. Ils ont perdu un homme et on a trouvé sur le terrain trois cadavres de uhlans du 1er régiment.

Le brouillard s'est levé et le ciel est clair maintenant, mais on n'y voit guère mieux car, dans ce pays merveilleusement pittoresque pour les touristes, des mamelons abrupts couverts de forêts bornent la vue de toutes parts.

A Lamorteau, vers *8 heures*, le peloton de pointe ren-

contre des patrouilles du 8e chasseurs à cheval, toujours du 2e corps. Ces cavaliers viennent, eux aussi, d'avoir un engagement avec des uhlans; ils ont l'ordre de ne pas dépasser Lamorteau.

Carabine au poing, nos hussards continuent leur route, éclaireurs en tête, se portant rapidement d'un coude du chemin à un autre, explorant activement les mystérieuses lisières de bois qui dominent la route, ce qui ne va pas sans fatigue et sans perte de temps.

Entre Lamorteau et Harnoncourt, voici un habitant venant du nord à bicyclette, à toute allure. Il descend de sa machine, va au lieutenant de Boisrouvray et lui dit que Virton est occupé, ainsi que Saint-Mard, par les « Prussiens », qui ont un détachement à Dampicourt.

L'homme est essoufflé; il a fait diligence pour prévenir les Français; son émotion et son accent ne permettent aucun doute sur sa nationalité. C'est un ami et le renseignement est d'importance. Le lieutenant de Boisrouvray envoie une estafette au capitaine de La Brosse, et, franchissant le Ton entre Harnoncourt et Rouvroy, il pousse au trot sur Dampicourt.

Il y arrive trop tard. Le bourgmestre déclare que 10 fantassins allemands étaient là tout à l'heure, mais qu'ils viennent de se retirer sur Virton.

Virton est à 4 kilomètres; l'infanterie est encore très en arrière et il va être *10 heures*. L'estafette envoyée tout à l'heure au capitaine de La Brosse revient, portant l'ordre de ne pas aller plus avant et d'attendre l'infanterie.

Dispositions prises par le commandant de l'avant-garde à Torgny, à 10 heures. — Du renseignement du capitaine de La Brosse, qui lui parvient à son arrivée à Torgny vers *10 heures*, le colonel Desvaux commandant l'avant-garde ne peut encore tirer que des conclusions vagues. Il y a de l'infanterie et de la cavalerie ennemies à Virton et à Saint-Mard; l'effectif de ces troupes est inconnu, mais elles disposent de mitrailleuses.

Sans doute s'agit-il de quelque détachement volant, d'un soutien de cavalerie, peut-être, car les renseignements communiqués par l'armée sont formels : il n'y a aucun gros d'ennemis dans la région. Mais des détachements de ce genre ne laissent pas d'être fort dangereux et de faire beaucoup de mal; on l'a vu à Mangiennes.

L'ennemi semble barrer la route aux ponts de Dampicourt et de Saint-Mard, localités qui ne sont pas éloignées de Torgny de plus de 5 kilomètres, à vol d'oiseau : une portée moyenne d'artillerie de campagne. En outre, l'important massif du bois de Guéville constitue sur le flanc droit de la colonne une redoutable menace. Or si la liaison est parfaitement établie à gauche avec le 2e corps, elle l'est moins efficacement à droite, à travers une zone boisée impénétrable, avec la 7e division, qui marche à cette heure d'Allondrelle sur la Malmaison.

La vallée du Ton peut donc constituer une souricière où la 8e division ne doit pas se laisser enfermer.

Le commandant de l'avant-garde décide de ne progresser sur la route qu'avec prudence, et toujours en garde; d'occuper, par de fortes flancs-gardes fixes, successivement chacun des pitons qui dominent sa droite, et en outre, de pousser directement de Torgny sur Saint-Mard un fort détachement qui, cheminant par les crêtes parallèlement à la colonne, prendra à revers toutes les lisières et aussi les localités suspectes de Saint-Mard et de Virton.

Tout le régiment d'avant-garde, le 117e, va être disloqué pour remplir ces diverses missions.

Le piton 320, du bois Géline, que le 18e bataillon de chasseurs va évacuer, est à occuper tout d'abord. Le bataillon Mercadier (2e) du 117e, du gros de l'avant-garde, part pour s'y installer en flanc-garde fixe. Il y restera jusqu'à ce qu'un bataillon du gros de la colonne vienne l'y remplacer. Il est en place et relève les chasseurs à *10 h. 40.*

C'est le bataillon Treillard, tête d'avant-garde, qui, tout en restant chargé d'éclairer la marche, fournira la flanc-garde mobile marchant sur Saint-Mard par les crêtes : piton du bois Géline, piton de Devant-Guéville, piton 280. Tandis que les compagnies Mourgeon (2e), tête d'avant-garde, et Guillo Lohan (4e), première du gros de l'avant-garde, avec lesquelles marche le commandant Treillard, continuent leur mission d'avant-garde, le long de la route de Dampicourt, en formation de combat, le colonel Julien détache les compagnies de La Gasnerie (3e) et Collin (1re) en flanc-garde mobile, par le piton du bois Géline.

Le capitaine Collin, qui n'a pas de carte, a reçu des instructions sommaires du colonel :

« *Flanquez à droite avec deux compagnies. Devant nous, reconnaissances ennemies. Refoulez les isolés. Prenez contact.* »

Et le détachement s'est dirigé vers le nord-est, s'échelonnant d'abord en formation de route. En avant-garde, Collin, avec 2 sections de la 1re compagnie; à 500 mètres, 2 sections de la 1re et 3 sections de la 3e, avec le capitaine de La Gasnerie; comme arrière-garde, une section de la 3e. Chaque élément couvre son flanc droit et doit se relier au gros, à gauche, mais de ce côté, la liaison est tout de suite perdue. D'abord une pente raide : des chaumes avec des meules de blés coupés, puis le bois Géline où l'on s'engage sans trop savoir où l'on est et où la colonne s'allonge démesurément, de sorte qu'à la sortie, il faut se reformer. Pas d'ennemis, heureusement, mais on prend des précautions. Derrière les deux sections d'avant-garde disposées en ligne de section, les 6 sections du gros forment deux lignes : la première, de 3 unités déployées, pour répondre à des feux possibles, la seconde, de 3 colonnes par quatre. Les 2 sections d'avant-garde atteignent ainsi la crête 260. De là, on domine Saint-Mard dont la population paraît fort agitée.

Dans la vallée, les compagnies Mourgeon (2e) et Guillo

Lohan (4e) se sont étalées, car cette vallée est large et est couverte de boqueteaux, de jardins et de maisons qu'il faut surveiller. La compagnie Mourgeon (2e) continue seule, à cheval sur la route; la compagnie Guillo Lohan (4e) chemine le long du Ton, une patrouille suivant la voie ferrée. Marche pénible, en raison des haies touffues et des clôtures de fil de fer barbelé, à travers lesquels il faut s'ouvrir un passage à la hache ou à la cisaille, instrument assez rare dans les unités.

D'ennemi, point, mais des amis partout, et d'ardents. Un moment, nos braves fantassins se trouvent ainsi faire irruption dans le clos des Carmélites françaises, et loin de crier au sacrilège, les religieuses font fête aux soldats, leur donnant du lait, des œufs, des confitures. Le capitaine Guillo Lohan éprouve des difficultés à faire évacuer ce lieu de délices.

De Torgny, on peut gagner Virton, soit par le chemin qui longe la rive gauche du Ton à travers Lamorteau, Harnoncourt et Saint-Mard, soit en franchissant la rivière à Lamorteau et en empruntant la route de Montmédy qui se prolonge par Dampicourt à flanc de coteau le long de la rive droite. Le général de Lartigue se décide à emprunter l'itinéraire par Dampicourt.

Le commandant de l'avant-garde se dispose à 11 h. 15 à attaquer Virton. — Or à 11 h. 15, au moment où la tête d'avant-garde franchissait le Ton à Lamorteau, le colonel Desvaux recevait de l'escadron divisionnaire un nouveau compte rendu confirmant la présence d'un millier d'Allemands à Virton.

Ce sont donc des dispositions de combat qu'il faut prendre.

Le colonel demande l'appui de l'artillerie. Il voudrait voir une batterie sur la croupe de Montquintin, prête à préparer et à appuyer l'attaque de Saint-Mard et de Virton si cette attaque est nécessaire pour déloger l'ennemi.

Il demande cet appui au général de division et, pour

bien assurer son flanc gauche, il ne laisse en avant-garde, sur la route de Dampicourt, que la compagnie Mourgeon (2e), dirigeant la compagnie Guillo Lohan (4e) par Montquintin, le mamelon 290 et le bois de Dampicourt, vers le mamelon 255, au sud-est d'Houdrigny. Cette compagnie n'arrivera au terme de sa mission que fort tard dans l'après-midi, ayant soigneusement exploré ce terrain difficile, et sans avoir vu l'ennemi, mais non sans avoir atteint l'extrême limite de la fatigue.

Ordre est expédié au bataillon Mercadier (2e), demeuré sur le piton du bois Géline, d'aller au plus vite, dès qu'il aura été relevé de sa mission de flanc-garde, reprendre sa place à l'avant-garde. Le colonel précise que ce bataillon devra franchir le Ton à Harnoncourt, car il suppose que le passage de Lamorteau doit être encombré à cette heure par le gros de la division. En attendant, le bataillon Blanc (3e) reste la seule unité en situation d'appuyer immédiatement l'action des deux avant-gardes de deux compagnies agissant sur les deux rives du Ton.

Quant à la compagnie du génie, elle ira organiser à tout hasard une position de repli sur le mamelon 280, au sud-ouest de Saint-Mard.

Toutes ces dispositions s'exécutent lentement, parce que le terrain est difficile, que les hommes sont chargés et que le soleil est chaud.

Le colonel Wallut, commandant le 31e régiment d'artillerie, aurait bien voulu appuyer l'action de l'avant-garde par tout un groupe porté sur le massif de Montquintin; mais les pentes à gravir à travers les moissons sur pied sont tellement raides qu'il faut y renoncer. C'est à peine si, en doublant les attelages et en poussant aux roues, on réussit à hisser quatre pièces sur le sommet 282, d'où l'on aperçoit, à 4 kilomètres, l'agglomération de Virton. Il est déjà midi quand ces canons sont en position.

Reconnaissance du peloton de Boisrouvray sur Virton (midi). — A ce moment, le capitaine de La Brosse,

rejoint à Dampicourt par l'infanterie, reprend sa marche en avant et dirige sur Virton le peloton de Boisrouvray, avec l'ordre de reconnaître cette localité.

En colonne par quatre, derrière ses éclaireurs, ce peloton arrive au point où la route se bifurque vers Virton et vers Saint-Mard. Entre les deux branches de cette fourche, culmine la partie méridionale d'un plateau qui se prolonge vers le nord et dans lequel la route de Virton s'encastre entre deux remblais. Les premières maisons sont à une centaine de mètres et on n'a encore rien vu de suspect. Mais un habitant accourt au-devant de nos cavaliers :

— *N'entrez pas! Ils sont cinq cents, embusqués au milieu du village, et il y en a qui descendent ici sur la croupe!*

« Ici », c'est vers le sud, vers les bâtiments de la gare, commune à Virton et à Saint-Mard. D'ailleurs, les Allemands se glissent si adroitement dans les moindres replis du terrain que nos cavaliers ne voient rien. Le lieutenant abrite son peloton dans un petit ravin au nord de la Patte d'Oie, et, résolu à voir quelque chose à tout prix, mettant pied à terre, seul avec deux cavaliers, il grimpe sur le mamelon qui sépare les deux branches de la fourche.

Son excellente jumelle à l'œil, il scrute en vain les champs de blé qui étincellent sous le soleil, les buissons, l'ombre des bosquets, les maisons éblouissantes de blancheur; il ne voit rien. Un silence lourd, un calme profond règnent partout. Pourtant, un des cavaliers, connu pour sa vue particulièrement perçante, a cru voir « des boules jaunes » se glisser entre les bâtiments de la gare, à hauteur des observateurs et à leur droite.

Sans que l'attention la plus soutenue ait pu révéler d'autre indice, quelques minutes plus tard, une grêle de balles, venue justement de la direction de la gare, prenait à revers à moins de 100 mètres observateurs et peloton, obligeant tout le monde à sauter en selle et à se replier au galop. Nos braves réservistes sont dotés de chevaux de réquisition, mal préparés à une course d'obstacles. Il y

a donc quelques chutes, mais au total, aucune perte, en dépit du franchissement en fourrageurs d'un plateau dénudé, sous une grêle de projectiles. Pas d'autre renseignement non plus que celui donné par l'habitant, la certitude de la présence d'infanterie ennemie dans la région de la gare et la constatation que les fantassins allemands sont remarquablement dressés à utiliser le terrain. Mais voici notre infanterie. Elle a les moyens de faire mieux; le peloton de Boisrouvray est de retour à Dampicourt à *14 h. 30.*

Le général de Lartigue arrête le gros de la division à Torgny, à 10 h. 30. — Le gros de la division marchait à 2 kilomètres de l'avant-garde. Il s'est donc présenté au pont de Torgny, une demi-heure après elle, vers *10 h. 30.*

Le général de Lartigue le précède avec l'état-major de la 8e division. La colonne est entièrement déroulée. Le 115e (colonel Gazan) est en tête, suivi par les 3 groupes du 31e d'artillerie (colonel Wallut). Le 124e (colonel Fropo) et le 130e (colonel Laffargue), formant la 15e brigade (colonel Chabrol), marchent derrière, suivis eux-mêmes par les 4 groupes du 44e d'artillerie (colonel Sabattier), régiment de corps, à qui les bataillons du 317e régiment d'infanterie de réserve, intercalés entre les groupes, servent d'escorte.

Le général Cordonnier, commandant la 87e brigade, du 2e corps, était justement à Torgny, où il était venu visiter ses chasseurs, quand le général de Lartigue passa.

Il informa tout de suite le commandant de la 8e division de la présence de forces ennemies dans la région, et voilà pourquoi le général de Lartigue, mis au courant, d'autre part, par le colonel Desvaux des dispositions qu'avait dû prendre l'avant-garde, décida, à *10 h. 45*, de ne pas lancer sa division au delà de la Chiers et du Ton avant d'être éclairé d'une manière plus précise. Le général comptait bien que l'avant-garde ouvrirait la voie par ses propres moyens; si elle ne pouvait y réussir, on aviserait sur le parti à prendre.

Une grande halte est prescrite. Elle doit permettre aux hommes de se restaurer, en prévision de fatigues possibles. Le soleil s'est subitement voilé et une pluie fine, fort désagréable, s'est mise à tomber; mais toute la population de Torgny a couru au-devant de nos soldats; elle les comble de friandises et de rafraîchissements, de sorte que cet arrêt est des plus réconfortants pour le moral comme pour le physique. Après une heure et demie d'attente, à *midi*, les renseignements sont ceux que nous avons dits : imprécis ou négatifs, bien que les habitants demeurent, eux, très affirmatifs sur la présence de grandes forces allemandes dans les environs, et que, d'autre part, les avis du général Cordonnier incitent à la réflexion.

Le général de Lartigue décide d'appuyer l'avant-garde à midi. — D'un temps de trot, le général de Lartigue, accompagné de son état-major, rejoint le colonel Desvaux. Celui-ci est à Dampicourt. Il vient d'apprendre que 2.000 fantassins allemands tiennent Virton, et ne se juge pas assez fort, en l'absence du bataillon Mercadier (2e), toujours retenu au bois Géline, pour pousser en avant ses deux avant-gardes par les deux rives du Ton.

Le général de Lartigue est du même avis. Il va appuyer l'avant-garde.

Tout d'abord, un bataillon du gros va relever le bataillon Mercadier au bois Géline. C'est le bataillon Brunet (2e) du 124e qui est chargé d'assurer ce service de flanc-garde fixe. Moins d'une demi-heure plus tard, il était en position, son gros massé en colonne double, à hauteur du Calvaire, entre les bois de la Côte et du Charel, la compagnie Lemaire (8e) en avant-garde vers l'est, avec des éclaireurs au poste de douane.

Libre, le bataillon Mercadier, disposé en colonne double largement ouverte, dégringolait aussitôt les pentes nord du mamelon et par Harnoncourt où il franchissait le Ton, se hâtait vers Rouvroy.

Le groupe Joly (3e) du 31e d'artillerie est mis aussi à la disposition du colonel Desvaux et, en outre, tandis que

le gros de la division, franchissant le Ton à Lamorteau, va gagner Virton par la rive ouest, le bataillon Travers (1er) du 115e se dirigera de Lamorteau sur Saint-Mard, par la rive est de la rivière. Ainsi abordés par l'ouest et par le sud, placés dans une tenaille dont chacune des branches sera formée par six compagnies, battus au besoin par l'artillerie, les défenseurs de l'agglomération Virton—Saint-Mard seront bien obligés de se retirer, même si leur effectif est supérieur à un bataillon.

L'attaque de Virton. — C'est sur le bataillon Travers et sur les deux compagnies du bataillon Treillard opérant en terrain difficile sur la rive est du Ton, que va se concentrer tout l'intérêt de la journée.

Le bataillon et les deux compagnies appartiennent à deux régiments différents. Les deux compagnies du bataillon Treillard que nous avons vues partir de Torgny un peu après *10 heures* étaient déjà près de Saint-Mard et progressaient de leur mieux dans le ravin touffu séparant le piton 280 du massif du bois de la Côte, quand le bataillon Travers quitta Lamorteau, se dirigeant par Harnoncourt, droit vers le piton 280. La jonction des deux détachements ne va s'effectuer, et fort mal, que sur le champ de bataille; l'opération combinée sera de ce fait assez décousue. Du reste, si le commandant Travers connaît l'existence des deux compagnies du 117e qu'il doit rallier, ces dernières ignorent absolument l'arrivée du bataillon du 115e.

Les compagnies Collin (1re) et La Gasnerie (3e) du 117e sont donc arrivées seules après avoir traversé Saint-Mard et Vieux-Virton, au passage en dessous de la voie ferrée.

Leur avant-garde y est accueillie par une fusillade partant d'un boqueteau situé à la lisière sud de Virton. Deux hommes sont mortellement atteints.

Le commandant Treillard, informé par le colonel Julien de la mission qui leur a été donnée, est accouru auprès d'elles, au galop de son cheval, accompagné de son adjoint, le lieutenant de Cossé-Brissac.

Tout cela a été rapide. Il paraît que la colonne a du mal à progresser aussi vite que sa flanc-garde, et le commandement est inquiet, ne sachant pas au juste ce que cache Virton. Le lieutenant-colonel vient réfréner l'ardeur du commandant Treillard :

— *Vous faites cavalier seul!* lui dit-il.

— *Ce n'est pas ma faute*, répond le chef du 1er bataillon, *j'arrive, prévenu trop tard, et mes officiers sont impatients de combattre ; je ne puis les retenir.*

Le boqueteau qui semble abriter l'ennemi est à 600 mètres; il s'étend entre le Ton et la route de Vieux-Virton à Virton; devant, le terrain, un champ de pommes de terre, n'offre aucun cheminement. Une manœuvre est nécessaire pour enlever cette position.

Déployée le long du talus, près du passage en dessous, la compagnie de La Gasnerie (3e) va fixer l'ennemi en battant de ses feux la lisière suspecte; la compagnie Collin (1re), filant le long du couloir de la voie ferrée, fortement en remblai, tournera l'obstacle par l'est.

A ce moment intervient fort opportunément le bataillon Travers.

Dès la sortie de Harnoncourt, ce bataillon a abordé la hauteur 280 en colonne double largement ouverte, ne sachant pas si l'artillerie ennemie n'était pas à l'affût au nord de Virton.

Son chef l'a arrêté un peu en arrière de la crête et a lancé des patrouilles vers l'est pour rechercher les compagnies du 117e, et vers Saint-Mard pour avoir des renseignements sur l'ennemi.

Vers l'est, on ne trouve pas le 117e; à Saint-Mard, aucun Allemand. Les habitants ont vu passer des Français tout à l'heure et sont heureux d'en voir d'autres; ils leur font fête.

Deux cents Wurtembergeois sont venus dans la matinée chercher des provisions, mais, prévenus par des uhlans de l'approche d'une grosse colonne française, ils se sont enfuis précipitamment. Le propriétaire d'une briqueterie située à mi-chemin de Saint-Mard vient lui-

même porter ces renseignements au commandant Travers et se mettre à sa disposition pour le mieux éclairer.

Depuis un moment, on entendait des coups de fusil isolés du côté de Virton; on entend maintenant une fusillade très vive. Sans aucun doute, les deux compagnies du 117e sont aux prises avec l'ennemi, et il n'y a plus une minute à perdre pour les appuyer. En colonne de route, la compagnie Clayeux (3e) formant avant-garde, le bataillon Travers se hâte de gagner Saint-Mard par le chemin d'Harnoncourt. La section Claus, pointe d'avant-garde, trouve la section Civray, du 117e, au passage en dessous; elle la renforce.

Le chef de bataillon qui arrive derrière ses éclaireurs est informé de la manœuvre en cours vers l'est; il décide immédiatement de faire effort par l'ouest et il prescrit à la compagnie Clayeux de chercher un cheminement favorable.

Les trois sections disponibles de cette compagnie font demi-tour et, le capitaine en tête, suivent le talus de la voie ferrée vers le sud, jusqu'au passage en dessus de la route de Saint-Mard à Dampicourt, après lequel une crête permet de se former à l'abri du boqueteau.

En ligne de demi-section par deux, on gagne cette crête. Quelques coups de fusil y accueillent nos soldats, mais rares et comme timides. On dirait que l'ennemi n'a plus confiance en son étoile. La compagnie est déployée; elle se jette en avant par bonds de demi-sections.

Il est *15 heures*. La compagnie Clayeux est dans le boqueteau où elle trouve la compagnie de La Gasnerie (3e), du 117e qui y a pénétré, elle aussi, par l'est.

Pendant ce temps, la compagnie Collin (1re) a abordé vers l'est le mamelon 230, en échelons de sections, la gauche en avant, en cas de surprise du côté de Chenois.

Le capitaine Collin, toujours en avant avec ses hommes de liaison, a gagné la crête d'où il aperçoit la station et il arrête sa compagnie à l'abri, pour avoir le temps d'observer... Une salve éclate à 60 mètres; 2 hommes de liaison tombent, dont l'un mortellement atteint et une dizaine de

feldgrau détalent à toutes jambes, mais assez lourdement. Collin saisit un fusil et abat deux ennemis. L'un est mort, l'autre blessé au ventre; ils appartiennent au 3e bataillon du 123e régiment wurtembergeois.

Tout cela eût été fort bien si le lieutenant d'Aboville, mû par le désir de se renseigner, ne s'était porté de sa personne sur la crête, très en avant de sa section. Une balle vint l'y frapper, traversant les deux cuisses et immobilisant un excellent officier dont l'ascendant moral sur ses hommes était considérable.

L'ennemi avait disparu. La compagnie Collin franchit la crête qui l'abritait et se déploya dans le chemin creux reliant la station au calvaire de Chenois.

Le général Boëlle, commandant le 4e corps, donne l'ordre de stationnement (15 heures). — A ce moment, le général Boëlle, commandant le corps d'armée, avait rejoint, à Dampicourt, l'avant-garde de la 8e division. A l'intensité assez faible de la fusillade et à l'absence de coups de canon, il se rendit tout de suite compte que l'ennemi n'occupait pas Virton avec de grandes forces.

Il prescrivit donc au général de Lartigue de pousser de l'avant et lui fit parvenir l'ordre de stationnement qui venait d'être rédigé à Vélosnes. Les règles de la plus stricte prudence n'étaient d'ailleurs pas oubliées. Voici l'ordre :

Devant *Dampicourt*, 21 août, *15 heures.*

Le général commandant le 4e corps d'armée au général commandant la 8e division d'infanterie.

L'infanterie ayant atteint *Houdrigny* (1) et *Saint-Mard*, l'avant-garde devra être poussée le plus rapidement possible et renforcée s'il y a lieu par le 2e régiment de la 16e brigade sur la ligne de résistance fixée par l'ordre de stationnement no 16 ci-joint, que nous devons réaliser ce soir.

Ce mouvement sera appuyé par l'artillerie nécessaire portée, d'une

(1) Houdrigny seulement par des patrouilles.

part, vers la cote 280, d'autre part sur les croupes ouest de *Dampicourt.*

L'escadron divisionnaire devra établir la liaison avec le 2e corps d'armée, dont les avant-gardes doivent atteindre ce soir Sommethomme.

Le Général commandant le 4e corps d'armée,
Signé : Boëlle.

Et voici l'extrait de l'ordre nº 16 fixant le dispositif de stationnement pour la nuit :

4e CORPS D'ARMÉE

—

ÉTAT-MAJOR

— ORDRE GÉNÉRAL Nº 16

3e Bureau

— (*Stationnement du 21 août.*)

Le 4e corps va stationner au nord de la Chiers, dans sa zone de marche.

Q. G. : *Vélosnes.*

7e D. I. Avant-garde : *Latour.* Zone : *Ruette, la Malmaison, Allondrelle* (localités incluses). Q. G. : *Latour.*

8e D. I. Avant-garde : *Virton.* Zone : *Vieux-Virton, Saint-Mard, Harnoncourt, Rouvroy, Dampicourt.* Q. G. : *Saint-Mard.*

14e hussards : *Chenois,* où le régiment rentrera à 17 heures.

Artillerie de corps : 2 groupes à *Lamorteau ;* 2 groupes à *Torgny,* avec état-major.

Génie de corps : *Lamorteau.*

317e : 1 bataillon à *Torgny,* avec état-major, 1 bataillon à *Bazeilles* et *Othe.*

315e : 1 bataillon et état-major à *Épiez* et *Charency.*

Trains de combat : *Bazeilles, Othe.*

1er groupe des parcs : *Épiez, Charency* (état-major), *Vezin.*

2e groupe des parcs et C. V. : *Consenvoye* (section nº 2), *Damvillers* (section nº 1 et dépôt de remonte).

Avant-postes.

Par divisions accolées.

Ligne de résistance : 7e D. I. : *Gomery* (liaison vers *Bleid* avec le 5e corps d'armée), *Ethe, cote 210* (2 km nord de *Chenois*) liaison avec la 8e D. I.

8e D. I. : de la route *Ethe-Virton* incluse, par *Bellevue* et *295* à *Houdrigny* inclus (liaison avec le 2e corps d'armée).

Limite entre les deux divisions : ruisseau de *Rabay,* chemin de 210 à *Chenois* (à la 7e D. I.).

L'entrée dans Virton (15 h. 30). — Le général de Lartigue, qui est auprès du commandant de l'avant-garde, lui donne immédiatement l'ordre d'occuper Virton et le colonel Desvaux se hâte de pousser en avant le bataillon Blanc (3e) du 117e qu'il a encore à sa disposition. Le général prescrit aussi au groupe Joly (3e) du 31e d'artillerie, de chercher une position de batterie sur la croupe 280-220, à 1.500 mètres à l'ouest de Saint-Mard. Par acquit de conscience d'ailleurs, car il croit si peu à une résistance quelconque de l'ennemi qu'il envoie directement l'escadron de La Brosse cantonner à Vieux-Virton.

L'escadron arrive à Vieux-Virton juste à temps pour assister à la dernière phase du combat qui livrait aux compagnies Clayeux, Collin et de La Gasnerie le boqueteau situé au nord de cette localité. Il est *15 h. 30.* En même temps que le bataillon Travers (115e) et les compagnies Collin et de La Gasnerie du bataillon Treillard (1er), du 117e, entrent dans Virton par le sud, le bataillon Blanc (3e), du 117e, aborde la localité par la route de Dampicourt.

C'était la première unité française de quelque importance qui pénétrait dans la petite ville, livrée depuis plusieurs jours aux brutales exigences de l'ennemi. L'enthousiasme des habitants déborde. Comme à Torgny, plus encore, parce que la population est plus dense, nos hommes sont comblés. Les Français sont en nombre maintenant; on ne craint plus rien, on se croit sauvé et on renseigne.

Il n'y avait ici qu'un bataillon wurtembergeois, mais les bois environnants sont remplis d'Allemands qui creusent des tranchées, et ne paraissent pas disposés à céder la place sans bataille.

On accorde généralement peu de crédit à ces racontars. Les renseignements que possède l'état-major sont trop précis pour que l'on puisse admettre le voisinage immédiat d'aussi gros effectifs. Pourtant, l'accent de conviction de tous ces braves gens et les détails circonstanciés qu'ils donnent sur ce qu'ils ont vu ou entendu, ne laissent pas de faire naître dans les esprits une inquiétude vague. Inquiétude qu'éprouvent un instant très vivement sur-

tout les éclaireurs et les premiers éléments qui entrent en contact avec les populations, mais que rendent très imparfaitement des comptes rendus dont les auteurs ont le souci de ne pas paraître pessimistes. Impression d'ailleurs, qui, même pour les éléments de première ligne, va s'affaiblir bien vite et se perdre dans la joie d'avoir atteint un excellent gîte, après une marche longue et fatigante, sous un soleil brûlant.

Pourtant, le bataillon wurtembergeois délogé a fait mine de s'accrocher à la crête qui barre la route d'Ethe, immédiatement à l'est de Virton. La compagnie Collin suffit pour l'en débusquer et ce bataillon se hâte vers Ethe où il craint de voir sa retraite coupée par les troupes de la 7e division dont on lui a signalé l'arrivée à Latour.

Il sera rendu à minuit dans le bois de Saint-Léger où sa brigade (la 53e du XIIIe corps wurtembergeois, composée des 123e grenadiers et 124e de ligne) est au bivouac. Fatigué, il se présentera sans doute devant les avant-postes par une direction imprévue et sans avoir pris les précautions d'usage, car il y sera accueilli par des coups de fusil et occasionnera une alerte des deux régiments. Il faut même croire que l'on était plus nerveux que chez nous, dans cette région, puisque, moins d'une heure plus tard, une cuisine roulante française, échappée de Bleid au gré de ses chevaux emballés, y déclenchera sur toute la ligne une furieuse fusillade qui s'étendant, cette fois, de proche en proche dans les bois, se prolongera très longtemps et rendra tout à fait précaire le repos des troupes qui vont se battre dans quelques heures à Bleid.

La dislocation et les avant-postes (16 h. 30). — Il est *16 h. 30.* En attendant que la situation soit complètement éclaircie, le général de Lartigue conserve toute la 15e brigade rassemblée en formation articulée au sud du mamelon 280, où le groupe Joly est toujours en surveillance et où sont poussés le bataillon Graff (2e), du 115e, et la compagnie du génie.

A *17 heures*, il n'y a plus aucun doute sur la retraite de

l'ennemi, et tandis qu'un violent orage éclate, que faisait prévoir la chaleur particulièrement lourde de l'après-midi, le général dicte son ordre de stationnement.

Le 115e, cantonné à Virton, avec l'état-major de la 16e brigade, sera chargé de couvrir la division.

Le 117e aura un bataillon à Virton et deux bataillons à Saint-Mard.

L'état-major de la 15e brigade sera à Harnoncourt, avec le 124e, et tout le 130e couchera à Dampicourt.

Les trois groupes de l'artillerie divisionnaire (31e régiment) cantonneront à Harnoncourt, où sera le Q. G. de la 8e division.

Le colonel Desvaux règle les détails du service de sûreté. Le bataillon Graff (2e), du 115e, tiendra le secteur compris entre la route d'Ethe incluse et la route d'Étalle exclue. Le bataillon Coquerelle (3e), du même régiment, depuis cette dernière route incluse jusqu'à la route d'Houdrigny, incluse, où doit s'opérer la liaison avec le 2e corps.

Rien ne s'oppose, dans un brouillard épais qui a succédé à la pluie, à l'installation aux avant-postes des deux bataillons du 115e.

Le commandant Graff envoie la compagnie de Lantivy (6e) sur la route d'Ethe, où elle s'installe à la ferme Lempereur, poussant une section sur la crête à l'est, et la compagnie Menez (8e) vers le mamelon 265 où elle prend position, couverte par des postes poussés dans le ravin, jusqu'à la lisière des bois. Les compagnies Hartmann (5e) et Frère (7e) restent à la disposition du chef de bataillon, dans les dernières granges de Virton, sur la route d'Ethe.

Le commandant Coquerelle fait occuper la ferme de Bellevue, par la compagnie Cousin (12e) qui place une section sur la route, non loin du bois, derrière une tranchée. La compagnie Fernagu (11e) est installée à la naissance du grand ravin qui court du nord au sud, entre Virton et Houdrigny, avec des postes à 280 et à 295. La compagnie Lacombe (10e) sera à Houdrigny, à côté d'une fraction du 147e, assurant ainsi la liaison avec le 2e corps. Le chef de

bataillon garde à sa disposition la compagnie Roquencourt (9e) à la sortie de Virton.

L'installation au cantonnement est des plus rapides et en somme assez défectueuse. La pluie tombe; les convois n'ont pu rejoindre les corps ni à Saint-Mard ni à Virton. Heureusement, en Belgique, nos soldats sont chez des amis au cœur chaud et ils trouvent en abondance tout ce qui leur est nécessaire : des vivres et des douceurs, de grands feux pour sécher leurs vêtements mouillés, de la sympathie. Jusqu'ici, pour eux, c'est bien la guerre « fraîche et joyeuse ».

CROQUIS N° 1

SITUATION GÉNÉRALE DANS LA RÉGION DE LONGWY

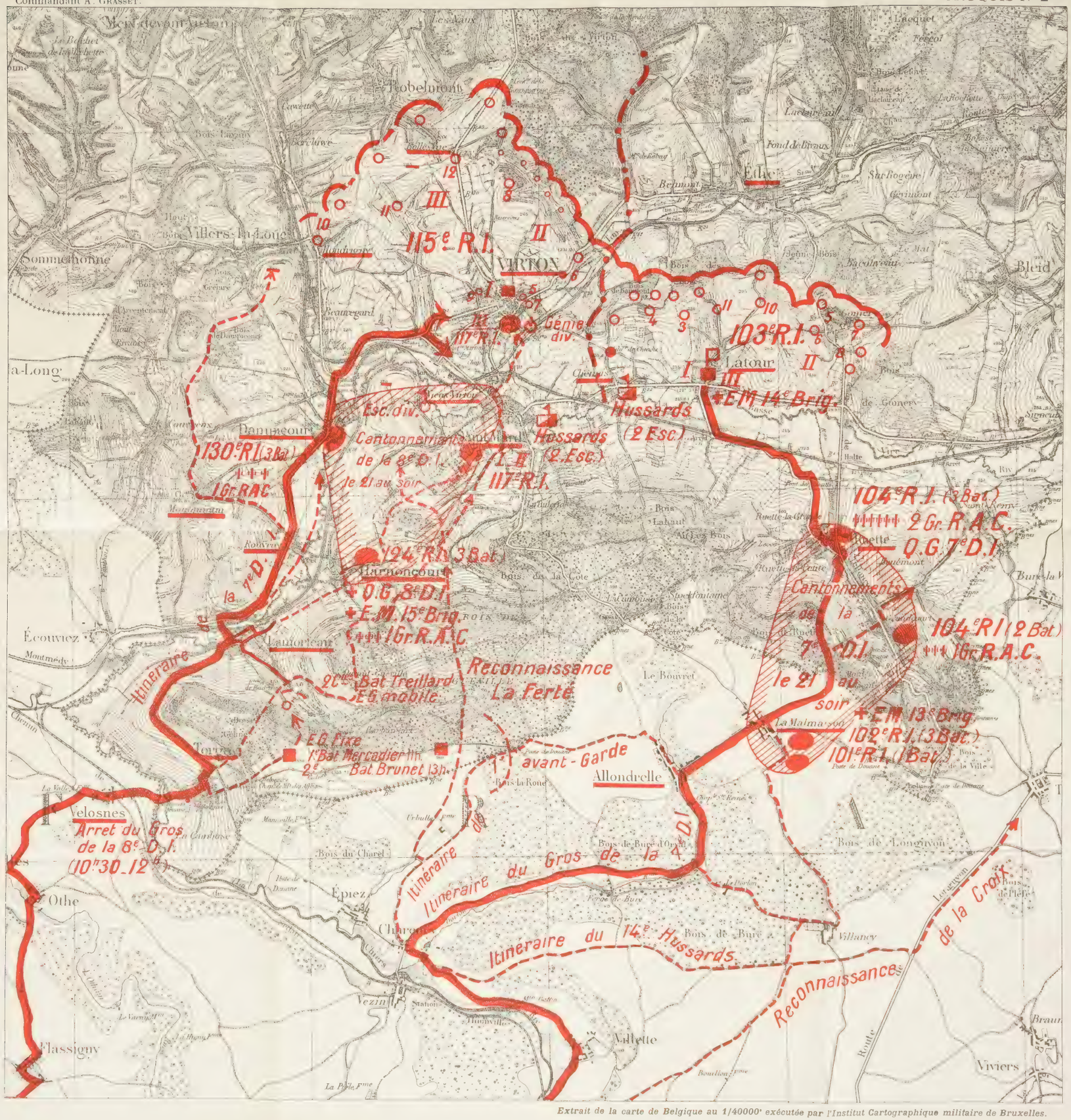
LE 21 AOUT 1914 AU SOIR

Institut Cartographique militaire de Bruxelles.

Commandant A. GRASSET.

ITINÉRAIRES ET CANTONNEMENTS DES 7e ET 8e D. I. LE 21 AOUT.

CROQUIS N° 2



Extrait de la carte de Belgique au 1/40000e exécutée par l'Institut Cartographique militaire de Bruxelles.

LE 22 AOUT

LA PRISE DE CONTACT A VIRTON

Situation générale le 21 août au soir dans la région de Longwy.

Celle exposée dans *La Guerre en action : Le 22 août au 4e corps d'armée ; Ethe,* Introduction pp. XII et XIII et pp. 9 et 10 (Voir croquis n° 1).

Situation particulière du 4e corps d'armée et du Ve corps prussien, à la même date.

Ibid.

Rappelons l'ordre général n° 18 du 4e corps, pour la journée du 22 août.

4e Corps d'Armée.

État-Major. Quartier général de Vélosnes, 21 août 1914.

3e bureau. 23 h. 50.

Ordre général n° 18 pour la journée du 22 août.

I. — La zone méridionale du *Luxembourg* et particulièrement la région Sud de *Luxembourg* est occupée, mais on n'y a vu que des mouvements sans importance. On n'a signalé également que quelques bivouacs et cantonnements d'infanterie et d'artillerie entre *Étalle* et *Arlon*. *Longwy* a été attaqué le 20 août de la direction de *Differdange*, où se trouve de la grosse artillerie.

II. — Le 4e corps a atteint la zone qui lui était fixée par l'ordre général n° 16. Il a pour mission de couvrir la droite de la 4e armée (2e corps) qui marche vers le Nord.

III. — Le 14e hussards se portera dans la région de *Vance*, avec mission de renseigner sur les mouvements de l'ennemi entre les

routes *Vance—Arlon* incluse et *Étalle—Habey-la-Neuve—Heinstert*, incluse. Départ de *Chenois :* 4 heures. Il disposera comme soutien d'un bataillon de la 7e division, qui sera à sa disposition à *Latour* à 4 heures. Les renseignements seront adressés aux généraux de division et au commandant de corps d'armée.

IV. — *Mouvement du corps d'armée.*

a) La 7e division se portera par *Ethe* dans la région de *Saint-Léger —Châtillon* avec mission de contre-attaquer par *Vance* tout mouvement de l'ennemi vers l'ouest, menaçant le 2e corps d'armée. Départ de *Ethe* à 5 heures.

b) La 8e division se portera par *Huombois* sur *Étalle*, avec mission de contre-attaquer toute troupe ennemie menaçant le flanc droit du 2e corps, dans la zone à l'ouest de la route incluse *Étalle—Habey-la-Neuve*. Départ de *Virton* à 4 h. 30.

La 7e division assurera la liaison vers *Meix-le-Tige* avec le 5e corps. La 8e division assurera la liaison avec le 2e corps et avec la 7e division sur la transversale *Tintigny—Étalle—Châtillon*.

L'artillerie de corps et le génie de corps, rendus à *Latour* à 7 heures, marcheront en queue de la colonne de la 7e division, avec un bataillon du 317e, réparti entre les groupes et en queue.

Le train de combat rompra à 5 heures de *Bazeilles* et se portera sur *Virton*.

Le général commandant le 4e corps marchera en tête du gros de la 8e division.

V. — Trains régimentaires groupés par divisions :

7e division, 14e hussards et groupe des parcs : *Vezin*.

8e division, artillerie et génie de corps, trains de combat : *Vélosnes*.

P. A. *Le Chef d'État-Major,* DEGOUTTE.

Le Général commt le C. A., BOELLE.

Pour la situation matérielle et morale du 4e corps, voir *Ethe*, pp. 1 à 7.

Situation particulière de la 8e division, à la même date.

Ibid. (Voir croquis no 2).

Le 21 août au soir, les cantonnements de la 8e division sont couverts par le 115e (colonel Gazan).

Bat. *Graff* (2e), secteur : route d'Ethe (incluse) à route d'Étalle (exclue).

6e compagnie, ferme Lempereur;

8e compagnie, cote 265;

5e et 7e compagnies, réserve sortie O. de Virton;

Bat. *Coquerelle* (3e). Secteur : route d'Étalle (incluse) *Houdrigny* (inclus).

12e compagnie, ferme Bellevue;

11e compagnie, naissance du ravin de la Patte d'Oie;

10e compagnie, *Houdrigny ;*

9e compagnie, en réserve sortie N.-O. de Virton.

Bat. *Travers* (1er), en réserve à la sortie E. de Virton.

La 8e division se met en route. — Il était plus de 3 heures quand le capitaine Lepetit remit l'ordre général no 18 du 4e corps d'armée au commandant Dubost, chef d'état-major de la 8e division.

Un quart d'heure plus tard, l'ordre de mouvement était rédigé, tandis que des estafettes partaient tout de suite pour alerter les troupes. Voici l'ordre de mouvement qui sera communiqué en cours de route.

4e C. A. Harnoncourt, le 22 août 1914. 3 h. 15.

—

8e D. I.

—

ÉTAT-MAJOR.

Ordre général no 21 pour la journée du 22 août 1914.

I. — De faibles cantonnements ennemis sont signalés dans la région *Étalle—Arlon*. Des groupements plus importants se trouveraient dans le *Luxembourg*.

II. — Le C. A .se portera aujourd'hui sur le front *Étalle—Châtillon* en deux colonnes :

A droite, la 7e D. I. et les éléments non endivisionnés, par *Ethe* et *Saint-Léger*;

A gauche, la 8e D. I. par *Virton, Huombois, Étalle.*

III. — Mission : attaquer vigoureusement tout ce que l'on rencontrera.

IV. — Cavalerie : ordre spécial.

V. — Exécution du mouvement : Point initial : bifurcation des chemins *Virton* et *Vieux-Virton*, à environ 1 kilomètre nord-est de *Dampicourt*.

Avant-garde sous les ordres du colonel commandant la 15e brigade :
- 3 pelotons de l'escadron divisionnaire;
- 1 régiment de la 15e brigade;
- Compagnie du génie.

Passage de la tête au point initial : 4 h. 15.

Gros sous les ordres du colonel commandant la 16e brigade :
- Demi-peloton de l'escadron divisionnaire;
- 1 régiment de la 15e brigade. Passage au P. I. : 4 h. 45;
- A. D. 8 (1 compagnie d'infanterie entre chaque groupe) : 5 h.
- 16e brigade (moins 2 compagnies). Se formera derrière les éléments précédents, au delà du P. I.
- Formation sanitaire : 6 h. 30.

Arrière-garde : 2 compagnies et 8 cavaliers (du 1/2 peloton du gros) : 6 h. 45.

VI. — Le commandant de l'avant-garde assurera les liaisons à droite et à gauche, principalement sur les transversales *Bellefontaine* (2e C. A.), *Bois d'Ardenne-Ethe* (7e D. I.) et *Tintigny, Étalle, Châtillon*.

VII. — Les trains régimentaires de la 8e D. I. seront groupés à Vélosnes.

VIII. — Le général de division se rendra directement à Virton, vers 4 h. 30. Il marchera ensuite avec le gros de l'avant-garde.

Le Général commandant la 8e D. I.,
DE LARTIGUE.

La surveillance des flancs par l'escadron divisionnaire devra être très active.

Le brouillard et sans doute une connaissance imparfaite des localités et des routes par les bicyclistes rend fort défectueuse la transmission de l'ordre d'alerte à certaines unités. L'escadron divisionnaire n'est alerté qu'à 4 heures et le capitaine de La Brosse est informé à ce moment qu'il doit se trouver à 4 h. 30 à la lisière des bois, à 3 kilomètres au nord de Virton. Ordre dont l'exécution serait déjà

impossible pour une troupe d'infanterie ; à plus forte raison pour des cavaliers. En grande hâte, dans le brouillard qui commence à se teinter de gris, on selle les chevaux. Ceux-ci partiront sans avoir mangé leur avoine ; les hussards, sans avoir pris leur café... et on ne sera tout de même pas à la lisière des bois à 4 h. 30.

Les régiments de la 15e brigade ont été alertés : le 124e à *3 h. 20* à Harnoncourt et le 130e à *3 h. 40* à Dampicourt.

C'est le 130e qui doit marcher en avant-garde aujourd'hui. A la condition de se hâter et de ne pas prendre de café avant le départ, il pourra se présenter à peu près à l'heure au point initial, qui est à 2 kilomètres de Dampicourt. Précipitation, protestations véhémentes de gens réveillés sans ménagement, agitation et désordre dans des cantonnements trop discrètement éclairés et dans des rues noires, embues d'un affreux brouillard.

Le bataillon de Busserolle (1er) désigné comme tête d'avant-garde est tout de même en route, vingt minutes après la réception de l'ordre, et le gros du régiment quittait Dampicourt à *4 heures*, les musettes garnies de vivres et tous adieux faits avec de multiples recommandations de prudence, par une population enthousiaste que l'ordre de départ avait alertée, elle aussi.

Aussitôt en route, la bonne humeur de chacun reprend ses droits. Le brouillard est maussade, mais l'étape ne sera pas longue et Étalle est une jolie ville où on sera fort bien. Le colonel Laffargue, passant à côté du capitaine Géhin, commandant de son 3e bataillon, lui dit : « *La journée d'hier a été fatigante et sans ravitaillement, mais ce soir, nous allons avoir un bon cantonnement, et les hommes vont pouvoir se refaire.* »

Enthousiasme et scènes d'adieux aussi à Harnoncourt, et même précipitation, car le 124e a 4 kilomètres à parcourir pour atteindre le point initial, où il doit passer à *4 h. 45*. Réveillé à *3 h. 20*, il est en route à *4 heures*.

Le cycliste qui cherchait le 117e s'égare et n'arrive à Saint-Mard qu'à *4 h. 55*. Le colonel Jullien n'a sous la main que les bataillons Treillard (1er) et Mercadier (2e).

Il fait immédiatement prévenir le bataillon Blanc (3e) qui, par erreur, est allé cantonner à Virton; ce bataillon attendra sur place le passage de la colonne. A 5 h. 20, les deux bataillons de Saint-Mard sont en route et se hâtent vers le point initial où ils se heurtent, à 5 h. 40, au régiment d'artillerie, non encore écoulé, et derrière lequel ils doivent marcher.

Le 115e est prêt. Deux de ses bataillons sont aux avant-postes et le seul bataillon disponible, le bataillon Travers (1er), alerté dès *3 heures*, attend l'arme au pied, toilettes faites et déjeuner pris, à la sortie nord de Virton.

Le général de Lartigue est en route, lui aussi. Accompagné de son chef d'état-major, le commandant Dubost, et du capitaine Jourdain, il a quitté Harnoncourt dès 4 heures, dans une petite automobile, mise à sa disposition par un volontaire; il veut être à la sortie nord de Virton pour voir défiler l'avant-garde de sa division.

Ce n'est pas qu'il croie à un combat sérieux pour aujourd'hui, en dépit des affirmations des habitants et de la présence, la veille, dans Virton, du bataillon wurtembergeois qu'on en a chassé; les renseignements de nos cavaliers et de nos avions sont trop affirmatifs pour qu'on puisse douter de leur exactitude, mais il est tout de même probable que des coups de fusil seront tirés aujourd'hui; on en a tiré, cette nuit, aux avant-postes; on en tirait encore tout à l'heure et il est bon que les hommes, en se mettant en route, voient leur général, levé comme eux de grand matin.

Le général est donc à Virton à *4 h. 30*. Les rues sont désertes. L'automobile s'engage sur la route d'Étalle qui est déserte aussi. On est dans une cloche de verre opaque, tant le brouillard est épais, et vers le nord, très près, des coups de fusil crépitent. On revient dans Virton, et cette fois, on rencontre le bataillon Blanc (3e) du 117e, qui vient de former les faisceaux à la sortie de son cantonnement. Des hommes s'ébrouent aux fontaines; les habitants leur distribuent du café et du lait. Le commandant Blanc n'a encore reçu aucun ordre. Le général lui remet l'ordre de

mouvement qu'il le charge de faire parvenir à son colonel. L'état-major, que les capitaines Martin et Otton Loyensky, venus à cheval par la route, ont rejoint, est au complet. On va attendre le passage de la colonne sur la route d'Étalle, à 200 mètres dès dernières maisons de Virton.

Elle ne tarde plus. Il est *5 heures*. Les éclaireurs du bataillon de Busserolle, du 130e, tête d'avant-garde de la division, débouchent, dans les fossés de la route, l'arme à la main; et sur leurs talons, la pointe de l'escadron divisionnaire, conduite par le lieutenant Gosselin, surgit du brouillard. Le général arrête les fantassins, pour permettre aux cavaliers de prendre une certaine avance.

L'escadron divisionnaire prend le contact de l'ennemi. — L'escadron divisionnaire s'était mis en route à *4 h. 45*. L'ordre spécial qu'il avait reçu était sommaire et le capitaine de La Brosse l'avait résumé ainsi à ses officiers : « *Reprise du mouvement. Cantonnement : Étalle.* » Le peloton des Cars assure le service de la colonne : demi-peloton à la disposition du commandant de l'avant-garde; demi-peloton fournissant l'escorte du général de division, la transmission des ordres et l'arrière-garde.

Le peloton Gosselin, pointe, a pris, au trot, une distance de 500 à 600 mètres, on ne sait pas au juste dans ce brouillard laiteux; les pelotons de Boisrouvray et de La Rochefoucauld suivent au pas, les officiers groupés en tête, devisant et fumant, enveloppés dans leurs manteaux.

Les habitants de Vieux-Virton ont accompagné les hussards jusqu'aux dernières maisons. Ils les voient partir avec regret. Ils multiplient les recommandations : « *Les bois sont traîtres!... Méfiez-vous!... Les Allemands y sont depuis plusieurs jours déjà!...* »

Impossible de détacher des patrouilles; les propriétés sont entourées de fils de fer barbelés; on n'aperçoit même pas les arbres de la route; chacun a l'impression d'être dans une cloche de verre dépoli; si un cavalier quittait le chemin, il ne le retrouverait pas... et c'est ainsi qu'après avoir dépassé l'infanterie, on gravit le plateau au nord de

Virton, au milieu d'un silence profond, trop profond pour être naturel.

A *5 h. 15,* le gros de l'escadron est à hauteur de la ferme de Bellevue. Quelques tirailleurs sont là, déployés. Le capitaine Cousin, commandant la 12e compagnie du 115e, attiré par le pas des chevaux, sort du brouillard et interpelle le capitaine de La Brosse : « *Inutile d'aller plus loin,* lui dit-il; *les Allemands sont tout près. Nous avons tiraillé toute la nuit. Ils viennent de me tuer un homme.* »

Le capitaine détache une patrouille vers Robelmont pour chercher la liaison avec le 2e corps et poursuit sa route sans en écouter davantage. La patrouille ne reviendra pas.

Juste à ce moment, le peloton Gosselin entrait dans le bois, au pas. Les éclaireurs de tête étaient passés, n'ayant rien vu dans le brouillard un peu plus sombre, rien entendu. Un coup de fusil éclate dans un fourré, à 2 mètres de la route et avec lui des vociférations, un bruit de bourrades : « *Nicht schiessen ohne Orden!... Kommandant... Bataillon!...* »

C'est clair. Gosselin rallie son peloton et, au galop, rejoint le gros de l'escadron : « *Je crois,* dit-il au capitaine, *que nous avons donné dans la trappe. Nous sommes au beau milieu des Allemands; il y en a plein le bois et ils sont retranchés.* »

Nos cavaliers sont d'ailleurs loin d'être désagréablement impressionnés. Ils imitent avec de grands éclats de rire cette langue étrangère, dont les consonnances rauques leur rappellent des aboiements de chiens hargneux.

Le capitaine de La Brosse prend l'affaire plus au sérieux. Il arrête son escadron qui, dans ce brouillard, ne risque pas grand'chose du feu de l'ennemi, et il va lui-même, au galop, rendre compte au commandant de l'avant-garde du danger qu'il y a à pousser plus avant en colonne de route.

La IXe division allemande marche sur Virton. — L'avis ainsi donné était bon, mais il était insuffisamment

précis pour pouvoir influer d'une manière décisive sur les dispositions du commandement, et certainement une conversation de quelques minutes avec le capitaine Cousin eût orienté le commandant de l'escadron divisionnaire plus nettement que le compte rendu sommaire de sa pointe. En réalité, quand les hussards débouchèrent sur ce plateau enveloppé de brume, un combat y était déjà engagé, que l'ennemi avait arrêté depuis environ une demi-heure, pour le reprendre avec des moyens plus puissants.

Nous savons que la IX^e^ division allemande avait l'ordre de marcher sur Virton (1). En exécution de cet ordre, le général von Below, commandant la division, avait alerté ses régiments à *minuit.*

Pour assurer la liaison avec le VI^e^ corps, il avait constitué sous le commandement du colonel Zwenger, commandant le 58^e^, un détachement composé de ce régiment, d'un escadron du 1^er^ uhlans et d'une batterie du 41^e^ régiment d'artillerie de campagne, qui reçut mission de se porter directement sur Robelmont.

L'avant-garde, constituée par le 7^e^ régiment de grenadiers, dont le colonel est le prince Oscar de Prusse, le 2^e^ groupe du 41^e^ régiment d'artillerie, 1 compagnie du 5^e^ bataillon de pionniers et 3 escadrons du 1^er^ uhlans, le tout sous le commandement du général Falkenheiner, commandant la 18^e^ brigade, se mit en route à 1 heure du matin, par Huombois, à travers la forêt, dans le brouillard et sous une pluie fine.

Les uhlans avaient pris les devants, sous le commandement du colonel von Koss, accompagnés par quelques détachements d'infanterie transportés sur des voitures de réquisition. A *1 heure du matin,* ils arrivaient à la borne 28, à la lisière sud du bois de Virton.

Là, avant de s'engager sur le plateau qui domine Virton, le colonel von Koss lance en avant quelques patrouilles. Accueillies par des coups de fusil à la ferme de Bellevue,

---

(1) Voir *Ethe,* pp. 19 et suiv.

et sur plusieurs autres points, ces patrouilles se replient, laissant des vedettes devant nos sentinelles.

Le colonel peut rendre compte qu'une force française occupe Virton, assez importante pour que tout le plateau au nord de la localité, depuis la route d'Ethe jusque vers Houdrigny, soit sérieusement tenu par des postes.

Cavaliers et fantassins se mettent immédiatement en devoir de préparer une ligne de résistance le long de la lisière, en prévision d'une attaque possible. Des embuscades sont même préparées dans le bois, près de la route, pour tâcher d'enlever quelque patrouille française, et obtenir par là des renseignements plus précis.

Les uhlans au contact des avant-postes français. — A *3 h. 40*, aucune patrouille ne s'étant présentée et les Français ne faisant aucun mouvement, un peloton d'infanterie est envoyé en reconnaissance sur la route de Virton.

La 12e compagnie du 115e occupait la ferme de Bellevue. Une demi-section était sur la route, en petit poste, l'œil au guet dans le brouillard noir. Arrêtés par le cri de : « *Halte-là ! Qui vive ?* » les Allemands, qui marchaient déployés, s'arrêtent. L'officier répond : « *France !* » et commande le feu : un feu au jugé, car on n'aperçoit rien, et qui attire, de la part des nôtres une riposte tout aussi peu efficace. Mais le sergent commandant le petit poste du 115e, inquiet et craignant d'être débordé, dans cette brume, ne cherche pas à en savoir plus long et se replie tout de suite sur la ferme où il annonce que l'ennemi est là, en forces.

Le capitaine Cousin se prépare à résister et prévient son chef de bataillon.

Le commandant Coquerelle, qui a trois de ses compagnies en grand'gardes, n'a plus à sa disposition, à la sortie nord-ouest de Virton que la 9e compagnie et la section de mitrailleuses de son bataillon. Il informe le capitaine Cousin qu'il va le soutenir, et laissant une section à la sortie nord de Virton, il conduit lui-même trois sections de la 9e et sa section de mitrailleuses à Bellevue, où il arrive à *5 heures.*

La situation est aussi peu claire que possible et le brouillard empêche toute reconnaissance du terrain. La petite carte au 200/000e dont dispose le commandant, indique seulement que la lisière du bois dessine un angle rentrant au point où la route y pénètre, et cette particularité peut favoriser un enveloppement du flanc droit de la 12e. Les trois sections de la 9e sont donc déployées de ce côté, en crochet défensif et la section de mitrailleuses est maintenue en arrière, en attendant que l'ennemi ait dévoilé ses intentions. Mais aucune patrouille n'est envoyée en avant, à cause du brouillard, et à *5 h. 30*, quand l'escadron divisionnaire se présente, on ne peut vraiment lui donner d'autre renseignement que celui-là : « *Les Allemands sont là, tout près...* »

L'avant-garde de la 8e division débouche de Virton. — Passé au point initial à *4 h. 15*, ainsi que le prescrivait l'ordre de mouvement, le bataillon de Busserolle (1er) du 130e, tête d'avant-garde, n'avait atteint qu'à *5 heures* la sortie de Virton, ayant mis trois quarts d'heure à parcourir moins de 2 kilomètres. De raisons à une pareille lenteur, on n'en saurait trouver d'autres que le brouillard épais, froid et désagréable qui rendait les mouvements pénibles et incertains dans une collectivité composée en grande majorité de réservistes, car ce bataillon avait été fort éprouvé le 10 août à Mangiennes.

Or, nous avons vu le général de Lartigue arrêtant les éclaireurs pour laisser les cavaliers prendre du champ. Il était *5 h. 30* quand la colonne se remettait en route, toutes les unités ayant serré sur l'avant-garde, de sorte qu'à *5 h. 40*, au moment où les éclaireurs dépassaient la lisière nord de Virton, le dernier groupe du 31e régiment d'artillerie, dernier élément de la division, était déjà au pont du chemin de fer, sur la route de Dampicourt. Le colonel Chabrol, commandant à la fois la 15e brigade et l'avant-garde, cheminait derrière la pointe, enveloppé dans un ample manteau, en compagnie de son officier d'état-major, le capitaine Paillot. Le capitaine de La Brosse le rencontre

là, lui rend compte de ce qu'ont vu les hussards et lui demande des ordres.

Vieux légionnaire qui a assisté à plus d'une échauffourée, le colonel Chabrol ne s'émeut pas. Pour lui, il s'agit d'un détachement isolé, en l'air, et fort embarrassé sans doute. Les renseignements sont concordants à ce sujet et l'ordre est de balayer tout ce que l'on rencontrera. Il hausse les épaules à l'idée de retranchements possibles : « *De tranchées,* dit-il au capitaine, *il n'y en a pas plus que dans le creux de ma main.* » Le capitaine de La Brosse revient vers ses hussards qui l'attendaient, alignés sur la route.

« *Par quatre,* commande-t-il simplement. *Cantonnement : Étalle.* »

Les officiers étaient groupés en tête de l'escadron, mis au courant par Gosselin :

« *C'est bon,* dit ce dernier, un brave garçon d'un naturel bourru, *on veut nous faire tuer, allons-y.* »

Et sans même, cette fois, détacher un éclaireur de pointe, au trot, suivi de son peloton, il s'enfonce de nouveau dans la brume épaisse que le jour naissant commençait à blanchir.

Les deux autres pelotons partirent au pas. Deux minutes plus tard, sur un vaste arc de cercle dessinant la lisière présumée du bois, une violente fusillade crépitait et du peloton de pointe, quelques cavaliers revenaient au galop, avec, au milieu d'eux, le cheval du lieutenant, couvert de sang.

Les lieutenants de Boisrouvray et de La Rochefoucauld déploient leurs pelotons en fourrageurs, à l'ouest de la route et le capitaine de La Brosse les entraîne en avant. Mais les balles giclent par milliers et, en dépit du brouillard, font des victimes. On se heurte à des clôtures de fils de fer. Il faut s'arrêter et se replier; ce mouvement dégénère en un galop désordonné qui sème une panique momentanée dans la section de droite de la compagnie Roquencourt (9e), du 130e, traversée en trombe.

Les Allemands prennent l'offensive. — L'ennemi

attaquait. A *5 h. 30*, le général Falkenheiner, dont l'avant-garde était arrêtée à la lisière du bois, venait de recevoir du général von Below, l'ordre de pousser vigoureusement sur Virton et de refouler toutes les troupes qui pouvaient se trouver dans la région de Bellevue.

Les I^er^ et III^e^ bataillons du 7^e^ régiment de grenadiers, précédés à très courte distance par une ligne de tirailleurs, se portaient donc à l'attaque justement à 6 heures, en ligne de colonnes de compagnie : le I^er^ bataillon à cheval sur la route de Virton, le III^e^ à sa gauche.

Les 9^e^ et 12^e^ compagnies du 115^e^ résistent bravement à cette avalanche. Un combat terrible s'engage à portée de pistolet, les assaillants ayant dû arriver jusque-là pour apercevoir les nôtres dans la brume. Nos pertes sont graves, et très vite, sous le tir à toute vitesse des mitrailleuses, la 12^e^ compagnie perd la moitié de son effectif. A droite, la 9^e^, à peine arrivée, est à peu près détruite. Le commandant Coquerelle est tué, ainsi que le capitaine de Roquencourt, commandant la 9^e^ compagnie; le lieutenant Chanderîs et le sous-lieutenant Martin sont, l'un très grièvement, l'autre mortellement atteint. Presque sans officiers dès les premières minutes, ces deux compagnies qu'est venue appuyer, sur la route même, la section de mitrailleuses du lieutenant Lachaize, tiennent ferme, pourtant, devant un ennemi dix fois supérieur, troupes d'élite dont la présence du fils de l'Empereur excite le courage.

Mais l'attaque allemande se développe. Étonné de voir son beau régiment de grenadiers arrêté depuis près d'une demi-heure devant un ennemi qu'il supposait très faible, le général von Below a mis, dès *6 heures*, les trois bataillons du 154^e^ régiment d'infanterie à la disposition du général Falkenheiner et placé deux groupes de batteries à la lisière du bois, pour que les canons soient prêts à entrer en action dès que le brouillard aura disparu.

Le général Falkenheiner, gardant en réserve le II^e^ bataillon du 7^e^ grenadiers, lance à l'attaque sur le plateau tout le 154^e^ : en première ligne le III^e^ bataillon, prolon-

geant la gauche des grenadiers, et le Ier bataillon; le IIe bataillon suivant en renfort.

C'est la compagnie Menez (8e), du bataillon Graff (2e) du 115e, en grand'garde sur le mamelon 265, entre les routes de Virton à Étalle et à Ethe, qui soutient ce choc. Surprises et enveloppées dans le brouillard, les sections des sous-lieutenants Lucas et Linteau, décimées, sont enlevées après une résistance héroïque qui donne le temps au capitaine Menez de se mettre en défense. Débordées, les deux sections restantes doivent reculer. Elles le font pied à pied, tenant bravement l'ennemi en respect par des retours offensifs à la baïonnette.

Cette lutte de quatre compagnies mal soudées et incapables de se flanquer de leurs feux dans le brouillard, contre cinq bataillons ennemis se prolonge au delà du vraisemblable. Elle est acharnée surtout à Bellevue où le 7e grenadiers, encouragé par la présence du prince Oscar de Prusse, presse les 9e et 12e compagnies. Pour se donner du cœur, les Allemands avancent coude à coude, au pas, marquant un pas sur quatre, et hurlant le *Deutschland über Alles*. A plusieurs reprises, ils arrivent jusqu'au corps à corps et sont rejetés à coups de baïonnette.

Enfin vers 7 heures, la 9e, réduite à quelques hommes, sans officiers, débordée sur ses deux flancs, prise même à revers par des patrouilles, lâche pied, découvrant la droite de la 12e que le capitaine Cousin maintient cramponnée à la ferme de Bellevue transformée en ambulance, et qui commence à brûler.

Le capitaine s'attendait à tout instant à voir la pointe d'avant-garde de la division surgir du brouillard. Ce sont des isolés de la 9e qui le rejoignent, lui rendant compte de la destruction de leur compagnie; puis, l'agent de liaison envoyé à la recherche du commandant Coquerelle, vient annoncer que le commandant est mort, que l'ennemi gagne du terrain à l'est et que la retraite sur Virton est coupée. Il a déjà appelé à lui tout ce qui restait de sa compagnie, même la fraction de sa 4e section qui surveillait la route de Robelmont, et tout bien compté, en y

comprenant les isolés de la 9e et la section de mitrailleuses Lachaize, il n'a pas 100 hommes valides, presque tous à court de cartouches. D'autre part, l'avant-garde de la division, qui devait être là depuis deux heures, ne paraît pas... A la faveur d'une accalmie, et grâce au brouillard, allié précieux cette fois, le capitaine replie ses débris vers Houdrigny, seule direction encore libre.

Le bataillon de Busserolle (1er) du 130e, tête d'avant-garde de la 8e division, se heurte à l'ennemi. — Pendant ce temps, le bataillon de Busserolle (1er) du 130e, tête d'avant-garde de la 8e division, marchant à tâtons dans le brouillard épais, était arrivé à *5 h. 50* à 800 mètres au nord de Virton.

Dans la division, personne, certes, ne croyait aller à la bataille aujourd'hui. L'excellente nuit de repos passée à Dampicourt avait mis tout le monde de très belle humeur. On escomptait un non moins bon cantonnement à Étalle, et pour ne pas perdre de temps à l'arrivée, les campements du régiment avaient été poussés en tête, immédiatement derrière le gros de l'avant-garde.

Le colonel Chabrol, commandant la brigade et le colonel Laffargue, commandant le 130e, marchaient en devisant, derrière les éclaireurs. Le brouillard était si épais qu'on n'apercevait pas, par instants, les arbres bordant la route. Personne n'avait d'autre carte que le petit 200/000e, tout à fait inutilisable; seul, le colonel Laffargue possédait un fragment de feuille de la carte belge au 40/000e, dérobé à un officier d'état-major.

La traversée de Virton n'avait fait que renforcer la bonne impression du départ. Tout y était à la joie. Au passage, les habitants versaient du chocolat ou du café au lait dans les quarts qu'on leur tendait. Des camarades du 115e et du 117e, qui avaient couché là, plaisantaient avec eux, tout en déjeunant, en manches de chemise. On entendait bien des coups de fusil, mais on parlait de patrouilles boches tenaces qui avaient rôdé toute la nuit autour des

avant-postes et qui feraient bien de ne plus trop s'attarder maintenant.

L'arrêt de quelques minutes, imposé sur la route par le général de Lartigue, rappela les esprits à l'existence d'un danger et dix minutes plus tard, quand on repartit, tandis qu'un bruit très net de combat venait du nord, l'échelonnement réglementaire était pris par le bataillon de Busserolle, tête d'avant-garde.

Pourtant, de la ruée sous laquelle étaient submergées à cette minute les 9e et 12e compagnies du 115e, ce bataillon était fort loin de se douter, quand, à environ 1 kilomètre au nord de Virton, il se trouva subitement enveloppé dans une gerbe de mitraille, ricochets ou balles de plein fouet, qui faisaient des victimes ou passaient par centaines en miaulant, au-dessus des têtes. Le réveil fut rude. Immédiatement déployées, les compagnies se terrèrent.

Que s'est-il passé ensuite? Nul ne le saura sans doute jamais autrement que par quelques tragiques épisodes sur quoi les imaginations pourront édifier des légendes. Le brouillard, comme la nuit, comme les bois, enveloppent du même voile les défaillances et les héroïsmes. Ce qui est certain, c'est que ce bataillon, immobilisé par la brume dans la zone où les Ier et IIIe bataillons du 7e grenadiers prussiens se ruaient à l'assaut, a disparu tout entier. Quelques isolés, une cinquantaine peut-être, se retrouvèrent à Houdrigny et purent se battre de nouveau dans la journée, mais il n'y avait aucun officier parmi eux. Le commandant de Busserolle était mort. Morts les capitaines Besson (1re), Le Borgne (3e), Capiat (4e), seuls présents sur le champ de bataille, puisque le capitaine Isnard (2e) était tombé à Mangiennes. Mort le sous-lieutenant Batel (1re); disparu le lieutenant François et mort le sous-lieutenant Guichard (2e); blessé le lieutenant de Chaumontel et mort le sous-lieutenant Hyon (3e); disparus le lieutenant Gambiez et le sous-lieutenant Théry (4e).

Le colonel Chabrol appuie par une compagnie du bataillon Fadat (2e) la droite du bataillon de Bus-

serolle. — Demeuré sur la route, à 800 mètres de Virton, le colonel Chabrol pense que le bataillon de Busserolle a renforcé les deux bataillons du 115e et il ne doute pas que l'effort de ces trois bataillons rejettera l'ennemi. En attendant, comme la lutte paraît s'intensifier et que le brouillard ne cède pas, il a prudemment arrêté le bataillon Fadat (2e) du 130e, tête du gros de l'avant-garde, et il a adressé le compte rendu suivant au général de division :

Expédié le 22 août, 6 h. 5.

Colonel commt 15e brigade à Général commt 8e D. I.

La tête d'avant-garde (un bataillon du 130e) est arrêtée à la lisière sud du bois de Virton. Quatre compagnies sont engagées. Il est difficile, en raison du brouillard, de se rendre compte de l'effectif de l'ennemi.

Chabrol.

Les minutes s'écoulent lentement; aucun renseignement n'arrive du bataillon de Busserolle, si bien que le colonel Laffargue, commandant le 130e, est parti en chercher, avec son adjoint, le capitaine de La Chesnelière; les balles pleuvent sur la route et blessent des hommes du 2e bataillon, couchés tout le long du fossé.

Au commandant Fadat, commandant ce bataillon, qui est auprès de lui, le colonel Chabrol finit par prescrire de pousser une compagnie vers le nord-est, pour appuyer la droite du bataillon engagé.

La 8e compagnie est en tête; c'est elle qui est chargée de cette mission. Elle a été fort éprouvée à Mangiennes, où elle a perdu, outre le tiers de son effectif qui a été complété par des réservistes, son chef, le capitaine Sandaucourt et son lieutenant, le lieutenant Jabray; elle est commandée provisoirement par le lieutenant Visbecq, le lieutenant en second de la 9e compagnie. Le brouillard est épais et les instructions sont vagues. Où est la droite du bataillon engagé? Heureusement, le colonel Chabrol a précisé que la compagnie devra se déployer tout de suite vers l'est, perpendiculairement à la route, et s'emparer

d'un bois qui se trouve à quelques centaines de mètres et est occupé par l'ennemi.

L'histoire de cette compagnie vaut d'être racontée. Elle donne une idée de ce que furent les combats de la matinée du 22 août sur le plateau de Bellevue.

La compagnie Visbecq. — « *Allez-y, et bonne chance!* » a dit le vieux soldat au jeune officier, en lui serrant la main. L'une après l'autre, les quatre sections se sont déployées, un peu lourdement, car les réservistes ont perdu l'habitude des évolutions. La section du sous-lieutenant, un officier de l'armée territoriale venu à la compagnie le 12 août, assure la direction, en appuyant sa gauche à la route; à droite marche le sergent-major, un vieux sous-officier expérimenté; le lieutenant Visbecq dirige lui-même les deux sections du centre, que commandent deux jeunes sous-officiers, et pour cela, il court d'un homme à l'autre, le brouillard ne lui permettant d'apercevoir que les 8 ou 10 tirailleurs les plus rapprochés de lui. On va coude à coude, pour ne pas s'égarer, mais il faut composer avec les clôtures en fil de fer que, sans cisailles, on ne peut couper, et qui font se dissocier cette longue ligne de 250 hommes. La section du sergent major se perd. On ne la retrouvera pas. Les trois sections restantes serrent vers la route et progressent derrière quelques éclaireurs dont on perd souvent de vue les silhouettes.

Il est *6 h. 45*. Pour quelques minutes encore, le capitaine Cousin, avec les 9e et 12e compagnies du 115e et la section de mitrailleuses Lachaize tient la ferme de Bellevue. Il la tient si bien qu'une rafale de balles venue de la gauche cloue sur place la section du sous-lieutenant, obligeant la compagnie Visbecq à s'arrêter devant un violent barrage de mitrailleuses. Prévenu, le lieutenant refuse absolument de cesser son tir pour laisser passer la 8e. Il déclare que son champ de tir est excellent et que, pour l'instant, il massacre des Allemands par centaines...

Visbecq rend compte de cet épisode à son colonel, par un homme de communication qui n'arrivera pas, et les

trois sections se couchent. La situation devient tout de suite effroyable pour cette compagnie perdue dans le brouillard entre deux lignes de combattants. Des balles arrivaient du nord, on le savait, on avait compté sur elles... on venait d'en éviter d'autres venant de l'ouest, mais voici maintenant que des feux violents partent de l'arrière... Les hommes sont aplatis dans les sillons quand soudain, très près, des chants allemands accompagnés de *hochs* retentissent. Ces gens marchaient à l'assaut de Bellevue que le capitaine Cousin venait d'évacuer.

Le lieutenant était à l'extrémité droite de sa ligne, à qui il venait de faire dessiner un crochet défensif face à des bruits suspects et exécuter quelques feux. En avant des tirailleurs avec son cycliste, il essayait de percer le mystère du brouillard, de sorte que, le premier, il vit la silhouette indécise d'un officier allemand qui cherchait à s'orienter. Saisissant le mousqueton de son cycliste il abat cet ennemi à bout portant. Les chants redoublent. Chez nous, on tire aussi vite que possible, bien que nos réservistes se servent mal, pour la plupart, du mécanisme de répétition. Une ligne *feldgrau* sort du brouillard devant la droite de la 8e compagnie, qu'elle submerge, sans que la gauche s'en aperçoive. Ces Allemands, c'est le IIIe bataillon du 7e grenadiers, une troupe superbe, portant le casque orné de l'aigle d'or de Prusse. Ils marchent au pas, marquant un pas sur quatre ; ils chantent à tue-tête des cantiques et tirent sans arrêt, le fusil sous le bras, couvrant le sol devant eux d'une nappe de fer.

Visbecq est tombé, atteint d'une balle à la hanche. Au passage, un soldat allemand a tiré un coup de fusil à bout portant à cet officier blessé, et la charge est passée, s'estompant tout de suite dans le brouillard, laissant à leur poste de combat les deux sections françaises de gauche déployées, lesquelles de leur côté, occupées à tirer, n'avaient rien vu, ni rien entendu. Les débris de la 8e compagnie vont donc rester là, enveloppées d'ennemis, sous le commandement du sous-lieutenant ; on n'entendra plus parler de cette unité.

Le colonel Chabrol, commandant la 15e brigade, pousse en avant tout le 130e. — Après le départ de la compagnie Visbecq (8e), les balles n'avaient pas tardé à pleuvoir dru sur la route, où les trois autres compagnies du bataillon Fadat (2e) du 130e, attendaient, couchées dans les fossés. Le colonel Chabrol, commandant la 15e brigade était parti en avant, vers le nord-est, voir ce que devenait le bataillon de Busserolle. De son côté, le colonel Laffargue, commandant le 130e, revenait avec le capitaine de La Chesnelière, n'ayant rien vu, mais en ayant assez entendu pour être persuadé que l'ennemi avait de grandes forces à proximité.

La compagnie Thannberger (7e), qui est en tête, est déployée, pour parer à une surprise et le capitaine de La Chesnelière est envoyé vers le colonel Chabrol pour lui dire que l'ennemi est là et lui demander des instructions.

Le colonel Chabrol est impatient de ne rien savoir et d'être ainsi immobilisé à la sortie de Virton : « *Dites donc au colonel Laffargue,* répond-il, *que l'ennemi ne peut pas être en forces. Qu'il pousse ferme sur Étalle.* » Puis il revient sur la route, où il trouve la compagnie Thannberger déployée, les hommes tirant déjà dans le brouillard où l'on entendait les Allemands s'interpeller.

A cette minute, arrivait vers lui le capitaine Jourdain, de l'état-major de la 8e division. De la part du général de Lartigue, demeuré aux dernières maisons de Virton et inquiet de n'avoir rien reçu depuis le billet de 6 h. 5, il venait demander au colonel Chabrol s'il avait besoin d'être appuyé et dans quelles conditions. Il lui rappelait aussi qu'il était urgent de marcher et de prendre pied sur le plateau, la division n'était pas du tout en mesure, embouteillée dans la vallée du Ton, de remplir la mission qui était la sienne, de couvrir le flanc droit de la 4e armée.

Des centaines de balles passaient dans le brouillard avec des frôlements de soie. Le capitaine, en quittant le commandant de la 15e brigade ne put s'empêcher de lui faire remarquer qu'il s'exposait peut-être trop, sur la ligne des tirailleurs.

« *Oh! ce n'est rien,* répond le colonel. *Quand les balles sifflent comme cela, c'est qu'elles passent trop haut. Les Allemands ne sont sans doute pas très nombreux, mais ils sont durs ; ils tiennent bien. Je fais faire un mouvement à droite par une compagnie ; je pense que cela suffira pour faire tomber la résistance, et je ne crois pas avoir besoin de renfort.* »

6 h. 45. Venant de l'ouest, quelques blessés légers arrivent sur la route, puis quelques hommes valides, sans gradés. Ils appartiennent au 115e. Ils étaient à Bellevue. Ils ont été attaqués à courte distance et l'un d'eux a reçu un coup de baïonnette dans le ventre. On a repoussé l'ennemi, puis on est parti, parce qu'on n'avait plus de cartouches... Ces hommes se sont égarés dans le brouillard ; ils ne savent pas où est leur compagnie, mais les Allemands avancent de ce côté, très nombreux...

Le commandant de la 15e brigade envoie directement au commandant Fadat l'ordre de porter son bataillon en direction de Robelmont, pour étayer la gauche du bataillon de Busserolle, puis, hélant son ordonnance, il monte à cheval, et au pas, sous une pluie de balles, il va vers l'ouest, à travers champs.

Le commandant Fadat était justement allé de ce côté, lui aussi, avec le capitaine Thannberger, commandant la 5e compagnie et ses agents de liaison. Il envoie tout de suite le capitaine Thannberger chercher les trois compagnies disponibles, et étalant sur le sol sa carte au 200/000e, il se met en devoir de déterminer à la boussole la direction de Robelmont.

Il n'a pas le temps d'achever cette opération; une balle l'atteint si grièvement qu'il tombe et ne tarde pas à perdre connaissance. Il avait pu cependant faire prévenir le capitaine Thannberger d'avoir à prendre le commandement du bataillon, et de marcher sur Robelmont en colonne double ouverte.

En même temps que le colonel Laffargue, commandant le 130e, était averti par le capitaine Thannberger que le colonel commandant la brigade venait d'engager le

bataillon Fadat, il était rejoint par le capitaine de La Chesnelière qui lui portait l'ordre du même colonel Chabrol de ne pas se laisser arrêter et de « *pousser sur Etalle* ».

— « *Oh! mais,* répond l'ardent officier, *dans ces conditions, nous ne demandons qu'à y aller, tête baissée. Dites que je marche à fond, sans m'arrêter!...* »

Le bataillon Boureaux (3e) était là, en colonne double, à cheval sur la route, achevant tranquillement la distribution des cartouches. Ordre lui est donné de se porter en avant et de pousser ferme.

La compagnie de Goer (9e) à l'ouest de la route, la compagnie Larère (10e) à l'est, déploient chacune deux sections; les deux autres sections suivront à distance de vue, c'est-à-dire à une quinzaine de mètres... La fusillade est intense et en grêle serrée, les balles font voler les pierres des murs. Du brouillard sort une voiture de munitions sur laquelle est le sous-lieutenant Visbecq, sanglant. Il est pâle, mais il a le sourire. Il a laissé des affections à la 9e compagnie; on l'entoure; il serre des mains : « *Prenez garde,* dit-il au capitaine de Goer, *les Allemands sont nombreux et ils avancent... Ils ne sont pas loin* ».

On va le voir, puisqu'on marche. Le capitaine de Goer s'est précipité vers sa compagnie : « *Voyez comme ces c...-là ont arrangé votre lieutenant!* s'écrie-t-il. *Vengeons-le! En avant! A la baïonnette!...* »

Mais bientôt une nappe de balles clouait sur place les 9e et 10e compagnies et les décimait. Le capitaine de Goer (9e) est tombé, mortellement frappé d'une balle à la tête. Le sous-lieutenant Girard (9e) est tombé à côté de lui, mort aussi. Le sous-lieutenant Relie (10e) est grièvement blessé. Les compagnies de deuxième ligne sont éprouvées et se déploient; le capitaine Wurtz (12e) a la poitrine traversée.

Les sections de mitrailleuses du régiment se sont portées en avant et ont pris position : la section de Pontbriand (1re) à l'ouest de la route, la section de Sagazan (2e) à

l'est, la section Dufour (3e) sur la route. C'est sur la ligne même des tirailleurs qu'elles prennent part à la lutte.

Mort des colonels Laffargue et Chabrol. — Le 130e refoulé sur Virton. — A ce moment, le 130e avait perdu son colonel. A peine le colonel Laffargue avait-il donné au bataillon Boureaux (3e) l'ordre de s'engager qu'il était tombé, mortellement frappé d'une balle à la tête. Et pour que le sacrifice soit complet, à la même minute, la malheureuse 15e brigade perdait aussi son chef.

Le colonel Chabrol s'était arrêté à 300 mètres de la route, dans un plant de choux, et la jumelle à la main, il essayait de percer le mystère du brouillard qui ondulait maintenant comme une mer floconneuse, ouvrant de temps en temps des éclaircies qui laissaient voir à 80 mètres. Sur ce fond laiteux, la robe de son cheval faisait une tache blanche. Une balle vint frapper l'animal qui s'abattit, tué raide.

Les trois compagnies du bataillon Fadat (2e) du 130e arrivaient, conduites par le capitaine Thannberger. Sous une pluie de projectiles, le soldat Favier, de la 6e compagnie, aide le colonel à se dégager, et lui, aussitôt debout, enlève son sabre de la selle de son cheval, puis continue d'avancer, à pied, poussant en avant le bataillon Fadat. Quelques pas plus loin, il tombait, la face contre terre : une balle l'avait atteint en plein cœur.

Il était environ *7 h. 30.* L'offensive allemande se développait. Le général von Below, pour briser au plus vite une résistance qui l'étonnait, avait fait avancer, au grand trot, toute sa brigade d'artillerie, que le général-major Müller avait déployée sur le plateau, devant la lisière sud du bois de Virton, à cheval sur la route d'Étalle. A l'ouest de cette route étaient 2 groupes du 5e régiment d'artillerie ; 36 canons de 77mm, répartis face à Robelmont, à Houdrigny et à la région ouest de Virton; à l'est de la route, le groupe d'obusiers de 105mm et les 2 batteries restantes de 77mm du 41e régiment d'artillerie, dont une batterie

avait été détachée avec le 58e : 18 obusiers et 12 canons de 77mm prêts à agir face à Virton.

De la hauteur, on distinguait par instants la profonde dépression de terrain où était tapie la petite ville qui disparaissait tout entière dans la vallée. On voyait surtout des groupes épars de tirailleurs couchés dans les sillons et des unités s'engageant sur le plateau en formations denses.

Tandis que les deux bataillons du 7e grenadiers, appuyés à gauche par un bataillon du 154e, avançaient soutenus par de nombreuses mitrailleuses, obusiers et canons ouvrirent un feu violent sur nos compagnies qui, surprises et décimées, se disloquèrent sous la rafale et, chacune pour leur compte, s'abritèrent comme elles purent.

Le bataillon Fadat (2e), du 130e, a subi, en très peu de temps, des pertes sensibles. Le capitaine Thannberger, qui commandait ce bataillon, est tombé mortellement atteint, et à côté de lui, le capitaine Le Faon, commandant la 5e compagnie; le lieutenant Pacoule, qui avait pris le commandement de la 7e, est grièvement blessé. Il ne reste que trois officiers valides. Les compagnies, qui se sont déployées un peu en désordre, sont désunies et tourbillonnent. Quelques escouades se terrent; l'ensemble lâche pied et reflue vers Virton.

Les sections de mitrailleuses sont décimées; les lieutenants de Pontbriand et de Sagazan sont tués; trois machines sur six sont détruites. Le lieutenant Dufour les groupe et continue de tirer à toute vitesse, tenant l'ennemi en respect. Les débris des bataillons de Busserolle et Fadat se sont accrochés à un bois de sapins, à gauche de la route, à 500 mètres des premières maisons de Virton. Le lieutenant Dufour avait pris position sur la route, à leur hauteur, quand les capitaines Jourdain et Paillot lui donnent l'ordre de se porter plus à droite pour protéger le poste de commandement du général de division qui est toujours là, au milieu des balles.

Effectivement, l'ennemi avance de ce côté et les projectiles pleuvent. Les mitrailleurs ne peuvent tirer qu'abrités

dans le fossé de la route, heureusement très profond, et ils le font à toute vitesse, sans montrer leur tête.

Le bataillon Boureaux (3e) est décimé. Ses deux compagnies de première ligne, qui ont perdu en un instant la moitié de leur effectif et presque tous leurs cadres, ont dû s'arrêter, clouées sur place par les mitrailleuses. Les compagnies Géhin (11e) et Würtz (12e) se sont portées d'un bond à hauteur de ces débris et, sous une effroyable rafale de balles et d'obus, une ligne de feu s'est constituée, dont les gradés survivants se sont partagé le commandement.

L'enthousiasme est magnifique chez ces braves gens dont la plupart sont des réservistes d'âge mûr, des pères de famille. Blessé aux deux cuisses et incapable de se tenir debout, le sergent Hamon se fait asseoir face à l'ennemi, derrière le centre de sa demi-section et, en bourrant sa pipe, il fait exécuter des feux par salve comme sur le terrain d'exercice. Le sergent-major Lamard, un tireur de concours, ajuste soigneusement les silhouettes casquées qui se lèvent et, comme au tir à la cible, annonce à haute voix le point où a frappé sa balle. Le sous-lieutenant Chabrun (11e) a le genou fracassé. Le capitaine Géhin (11e), atteint grièvement à la hanche par un gros éclat d'obus, tombe; le soldat Rézé se précipite et, sans écouter ses protestations, l'emporte sous la rafale. Le sous-lieutenant Dubourg commandera la 11e, jusqu'à ce qu'il soit grièvement blessé, lui aussi. Le commandant Boureaux est tombé, frappé d'une balle à l'épaule.

Après une heure de cette lutte acharnée, il n'y a plus d'officiers et les rangs sont très éclaircis; des groupes perdus des bataillons de Busserolle (1er) et Fadat (2e), du 130e, et aussi du 115e, sont venus s'y intercaler; les munitions se font rares.

Les explosions d'obus de gros calibre occasionnent un moment une panique que l'attitude énergique de quelques braves suffit pour enrayer. Le soldat Boutry, cycliste du colonel Fropo, commandant le 124e, s'est mis en travers

de la route, tenant sa carabine par le canon et menaçant ceux qui vont vers l'arrière.

L'ennemi n'avançait pas, tenu en respect par les mitrailleuses du lieutenant Dufour qui tiraient en fauchant à la vitesse de 600 coups à la minute et avaient le canon rouge.

Et devant le général de Lartigue toujours là, avec son état-major, tant bien que mal, une ligne de feu se constitue avec des éléments disparates, entre la crête militaire du plateau et la lisière nord de Virton.

Le gros de la 8e division s'arrête dans Virton. — Tandis que le 115e et le 130e se faisaient ainsi hacher en détail sur le plateau de Bellevue, dans un brouillard qui les empêchait de voir l'ennemi, le gros de la 8e division s'était enfourné dans Virton et ne pouvait en déboucher.

Le 124e était en tête, et à *6 h. 30* le bataillon Favier (3e) tête de colonne, avait ses premiers éléments non loin des dernières maisons de Virton, sur la route d'Étalle. Le bataillon Lambert (1er) était dans les rues de la ville, et le bataillon Brunet (2e), encore sur la route de Dampicourt.

Le général de division avait arrêté le bataillon Favier, et on attendait, on piétinait sur place, le sac au dos et l'arme au pied. Les hommes, réveillés par alerte à *3 heures*, étaient fatigués et énervés. Les habitants leur portaient du café, des friandises, du tabac, mais leur disaient que cet arrêt ne les étonnait pas, l'ennemi étant depuis longtemps dans le bois, là, tout près...

L'arrêt se prolongeant, le groupe Gadois (1er), groupe de tête du 31e régiment d'artillerie, a poussé de l'avant, insensiblement, pénétrant dans la localité, ses attelages doublant les voitures de l'infanterie, refoulant les fantassins contre les murs et embouteillant la rue.

Le bataillon Travers (1er), du 115e, le seul non engagé du régiment, est à la sortie nord de Virton, lui aussi, groupé près de la route, attendant des ordres et faisant nombre. L'encombrement est invraisemblable.

Cependant, vers le nord, on entend maintenant des

coups de fusil de plus en plus nombreux. Des blessés passent, entre autres un lieutenant du 130e, allongé sur un brancard. Il a reçu une balle dans l'aine ; le sang coule à travers la toile. La vue de cet officier grièvement blessé impressionne les hommes. Les conversations s'arrêtent. On l'interroge : « *L'ennemi?* répond-t-il. *Je ne l'ai pas vu. A peine sortis de Virton, nous avons été accueillis par une violente fusillade. Sur ma gauche, une compagnie a chargé à la baïonnette dans le brouillard et l'ennemi a disparu, mais des mitrailleuses ont arrêté l'assaut des nôtres. Voilà maintenant une demi-heure qu'on tiraille dans le brouillard sans rien voir, et les munitions se font rares. Dépêchez-vous d'aller appuyer les camarades...* »

Et les habitants de renchérir : « *C'est plein d'Allemands dans cette forêt...; ça grouille dedans!...* »

D'autres blessés sont moins ardents. Ils se plaignent parce que c'est toujours le pauvre 130e qui *trinque*. Les Boches étaient derrière des retranchements... On ne les voyait pas dans ce brouillard... On s'est tiré les uns sur les autres... On n'a plus de cartouches... Tous les officiers sont morts...

Un retour un peu précipité d'une partie de l'escadron de Boisrouvray, dont plusieurs chevaux, sont blessés, jette dans le cimetière la queue du bataillon Favier (3e) et la tête du bataillon Lambert (1er), du 124e. L'ennemi est là... Il faut l'empêcher d'entrer dans Virton. Un moment, sur ce point, il y a un désordre affreux, mais cela ne dure pas. Le colonel Desvaux, commandant la 16e brigade, qui, à cheval, fend de son mieux cette foule entassée, a vite fait de rétablir le calme : « *Il n'y a devant nous que quatre pouilleux!* déclare-t-il. *L'avant-garde va ouvrir facilement le chemin.* »

Pourtant, loin de cesser, la fusillade s'intensifie, semble se rapprocher et se déchire dans les rafales pressées des mitrailleuses. On écoute le colonel ; on se reforme, mais on ne comprend pas.

Les Allemands ne poussent pas sur Virton. — Au

total, vers *8 heures,* la situation était fort critique pour la 8e division et, dans le brouillard épais, les Allemands étaient virtuellement maîtres du plateau de Bellevue, qui surplombe Virton.

Au nord-est, devant la compagnie Menez (8e) du bataillon Graff (2e) du 115e, qui recule pas à pas, le Ier bataillon du 154e régiment prussien progresse et le IIe bataillon de ce même régiment marche derrière lui, en colonne double, prêt à prolonger son front vers la gauche.

La compagnie de Lantivy (6e), du même bataillon Graff, est toujours à la ferme Lempereur, sur ses positions de la nuit. Jusque-là, elle n'a eu devant elle que des patrouilles, et, ne sachant rien de la situation dans le brouillard, orientée seulement par le bruit de la fusillade qu'elle entend sur sa gauche et en arrière, elle se tient prête à résister.

Avec les compagnies Hartmann (5e) et Frère (7e) et la section de mitrailleuses du lieutenant de La Casinière, dans l'encombrement de l'artillerie qui embouteille la route, des fractions du 115e et du 130e qui refluent, de celles du 124e qui se portent en avant, le commandant Graff attend des ordres ou un appel de ses compagnies de grand'garde, qu'il est prêt à secourir ou à recueillir.

Au nord et à l'ouest de Virton, le bataillon Coquerelle (3e), du 115e, n'existe plus; ses débris ont été rejetés par moitié sur Houdrigny et sur Virton, où est resté en réserve le bataillon Travers (1er), de ce même régiment.

Les trois bataillons du 130e ont fondu dans la fournaise. Disloqués, décimés, sans officiers, leurs débris ont reflué sur Virton, suivis de près par les tirailleurs des Ier et IIIe bataillons du 7e grenadiers et par le IIIe bataillon du 154e.

Pendant ce temps, notre 124e est tout entier en colonne pressée dans Virton, sa tête ne dépassant pas les dernières maisons vers le nord, ses dernières unités encore sur la route de Dampicourt.

Le 117e attend aussi, en colonne de route, les faisceaux formés : le bataillon Blanc (3e) à la sortie nord de Virton, où il a passé la nuit; le bataillon Mercadier (2e) sur la

route de Dampicourt, la tête à la gendarmerie de Virton, la queue à la Patte d'Oie de la route de Saint-Mard ; le bataillon Treillard (1er), la tête à la Patte d'Oie, le centre à hauteur de la gare. Tout ce régiment, dans un chemin encaissé dans un fond de vallée, est entièrement à l'abri et n'entend de la bataille que des balles passant très haut. La tranquillité y est donc complète, et les fatigues de la veille réparées par une bonne nuit passée à Saint-Mard, la plupart des soldats, assis sur leur sac, écrivent des lettres. Le colonel Jullien, le capitaine Détrie, son adjoint, le capitaine Collin, commandant la 1re compagnie, sont même allés à Virton, prendre des nouvelles du lieutenant d'Aboville, blessé la veille et soigné à l'hôpital.

La colonne des canons et des caissons de notre 31e régiment d'artillerie double toute cette infanterie depuis la sortie nord de Virton, où est arrivé le groupe Gadois (1er) de l'avant-garde, jusqu'au pont du chemin de fer de la route de Dampicourt, occasionnant, surtout dans les rues de Virton où les blessés affluent, cherchant du secours, un encombrement et un désordre affreux.

Les six bataillons du 7e grenadiers et du 154e régiment prussiens, qu'une formidable artillerie était prête à appuyer, n'avaient donc qu'à pousser de l'avant, sans arrêt, pour bousculer, dans le brouillard, les unités disloquées et décimées des 115e et 130e, puis entrer pêle-mêle avec elles dans Virton. Ils y auraient surpris et mis en déroute une masse d'hommes, de chevaux, de voitures et de canons, incapable d'esquisser un mouvement de défense.

Pourtant, le redoutable manœuvrier, le chef énergique, à la décision prompte, qu'était le général von Below, arrêta l'élan de la brigade Falkenheiner, lancée à l'attaque. C'est que dès 7 heures, une situation se dessinait, qui pouvait rapidement devenir critique pour la 9e division prussienne et allait peut-être rendre nécessaire dans quelques minutes un repli rapide de cette division dans la forêt de Virton.

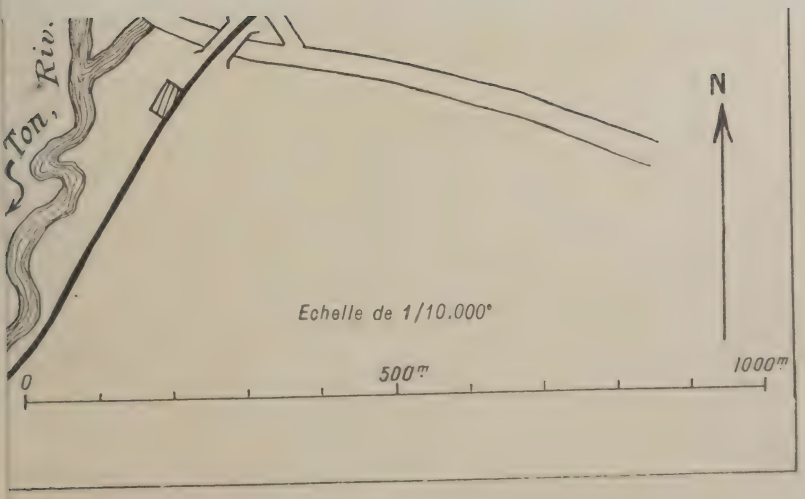
L'INTERVENTION

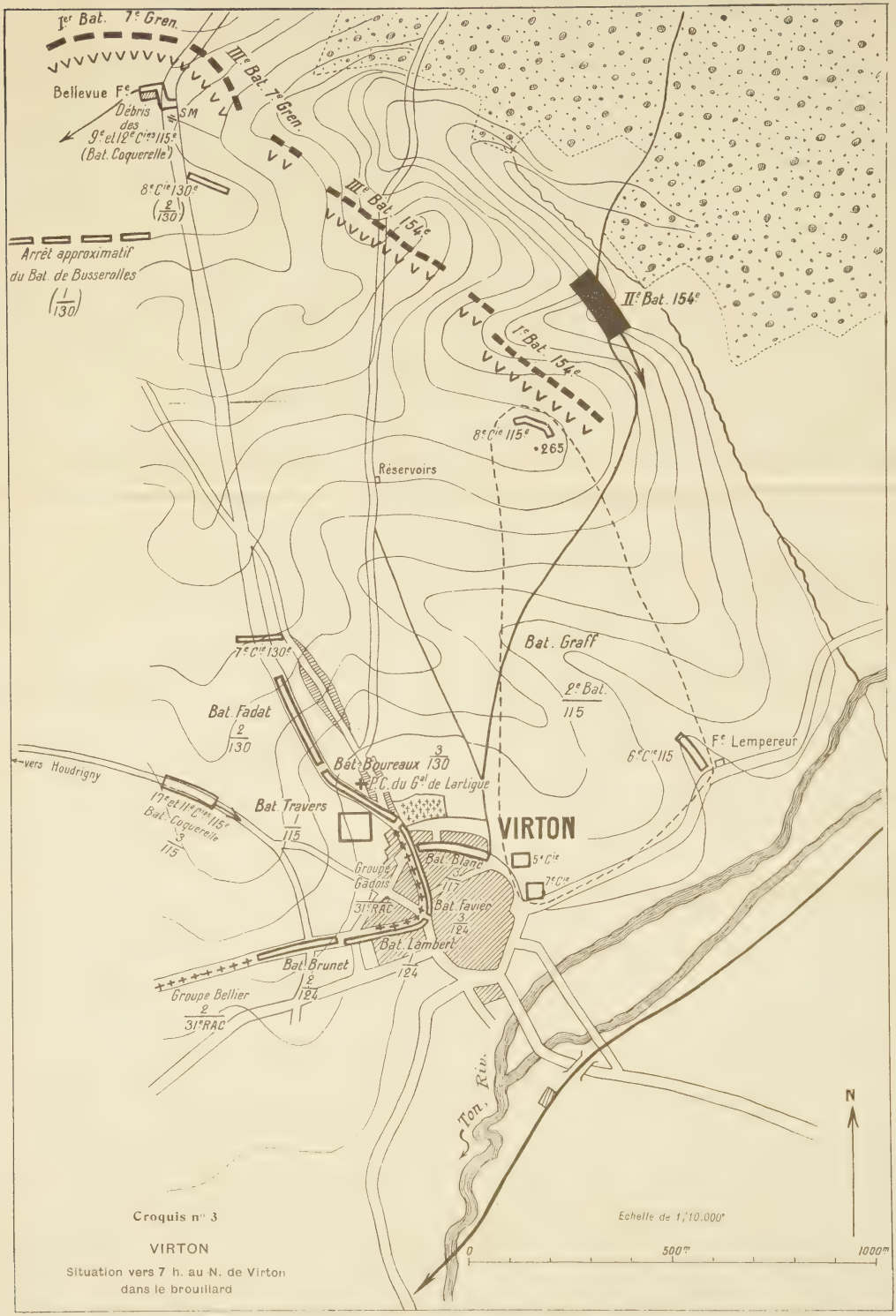
DU 2e CORPS D'ARMÉE

Ce n'était ni par l'effet du hasard, ni à cause de l'épuisement des assaillants que l'offensive de la IXe division allemande s'était arrêtée sur le plateau, à 800 mètres des premières maisons de Virton. C'est que, dès 8 heures, en plein brouillard, on venait de signaler au général von Below la présence de forces françaises considérables échelonnées depuis Villers-la-Loue jusqu'au delà de Meix-devant-Virton, avec de forts éléments à Robelmont, à la ferme de Verly et dans le bois de Meix. Il était fort douteux que le 58e régiment, envoyé dans la direction de Robelmont avec une seule batterie, pût tenir en échec de pareilles masses et alors le flanc droit de la division, déjà gravement menacé, allait se trouver compromis si l'offensive vers le sud était poussée à fond.

Ces forces, c'était toute la 3e division du 2e corps d'armée. Étant donné le rôle considérable qu'elles ont joué dans la bataille, nous quitterons un instant le 4e corps d'armée pour éclairer la région où elles évoluent, et sinon rapporter dans tous leurs détails, du moins définir aussi exactement que possible le caractère de leur action.

Le 2e corps était le corps de droite de la 4e armée. L'ordre général pour la journée du 22 août l'avait poussé en avant, lui prescrivant de marcher en une seule colonne sur *Léglise*, par *Tintigny* et *Mellier*. Le général Gérard, qui commandait ce corps d'armée, était averti que des troupes du 4e corps, marchant par *Virton* sur *Étalle*, feraient face à toutes les attaques qui pourraient menacer son flanc droit. Sa mission était donc de marcher droit au nord, et il était fondé à ne prendre sur son flanc droit que les seules précautions indispensables pour éviter une


Ton, Riv.
N
Echelle de 1/10.000e
0
500m
1000m



Croquis n° 3

VIRTON

Situation vers 7 h. au N. de Virton dans le brouillard

surprise tactique. Son avant-garde devait déboucher de Bellefontaine, le 22 août à 6 heures.

Situation du 2e corps d'armée le 21 août au soir (1). — C'est pourquoi, le 21 août au soir, le 2e corps était cantonné sur la route qu'il devait suivre, couvrant une profondeur de 18 kilomètres depuis *Bellefontaine* jusqu'à *Montmédy*.

Le 19e chasseurs à cheval était à *Bellefontaine*. La 4e division (général Rabier), qui était en tête, avait :

de la 87e brigade (général Cordonnier), le 120e régiment d'infanterie à *Meix-devant-Virton*, mais par suite d'incidents divers, les deux bataillons de chasseurs très en arrière : le 18e à *Sommethonne* et le 9e à *Thonne-la-Long*, coupés du 120e par toute la brigade Lejaille ;

de la 7e brigade (général Lejaille), un bataillon du 147e à *Villers-la-Loue*, avec les trois groupes du 42e régiment d'artillerie divisionnaire ; un bataillon du 147e à *Robelmont* et un autre à *Houdrigny ;* les trois bataillons du 91e au bivouac dans le *Haut-Bois*, entre *Sommethonne* et *Villers-la-Loue*.

La 3e division (général Regnault) a :

de la 5e brigade (général Deffontaines), deux bataillons du 128e à *Han-les-Juvigny*, un bataillon de ce régiment avec les quatre groupes du 29e régiment d'artillerie de corps, à *Vigneul ;*

la 6e brigade (général Caré), comprenant les 87e et 51e régiments d'infanterie, tout entière à *Montmédy*.

A 2 heures, pour les plus éloignées, entre 3 et 4 heures pour les plus rapprochées, toutes ces troupes dont la tête doit se présenter à 6 heures à *Bellefontaine*, se sont mises en marche, par un brouillard épais et froid. La route est encombrée de voitures d'artillerie ou de ravitaillement ; on avance lentement ; les à-coups sont nombreux ; les temps d'arrêt interminables. En définitive, sauf le 128e qui se

(1) Voir croquis n° 1.

trouvait en situation de passer au point initial de *Meix-devant-Virton*, à 5 heures, et les deux bataillons de chasseurs qui avaient emprunté des chemins de traverse pour rejoindre le 128e, les régiments étaient tous fortement en retard sur l'horaire ordonné. Les hommes n'avaient rien pris avant leur départ et étaient fatigués d'une nuit tronquée et d'une marche énervante.

Le 2e bataillon du 147e, quittant Robelmont à 6 h. 30, est attaqué par l'ennemi. — Dès le lever du jour, dans le brouillard laiteux, le 2e bataillon du 147e, qui avait passé la nuit à Robelmont, était déjà au contact de l'ennemi.

En arrivant dans le hameau, la veille au soir à 22 heures, par une nuit noire, les nôtres ont trouvé les habitants peu communicatifs. Ces braves gens étaient terrorisés, et avaient de bonnes raisons pour l'être. Ils se bornaient à dire que les Allemands étaient là, tout près, dans les bois; à leur attitude, on comprenait qu'ils étaient sous la menace de terribles représailles, et que l'ennemi avait de grandes forces à proximité immédiate.

Par suite, point n'a été question de s'installer confortablement pour la nuit, de manger chaud ni de dormir. Dans l'impossibilité où il est de faire aucune reconnaissance, le commandant Saget a chargé la compagnie de Lannurien (7e) d'occuper la lisière nord et les issues du hameau et le gros du bataillon est demeuré groupé, les hommes assis sur leurs sacs, l'arme à la main, prêt à manœuvrer ou à se replier. On a ouvert des boîtes de conserve, et ce repas, prolongé indéfiniment, a permis d'attendre le matin dans la brume glacée.

Dès le soir, le capitaine de Lannurien a poussé des patrouilles en avant, dans le bois. De toute la nuit, ces patrouilles n'ont rien vu, n'ont même entendu aucun bruit suspect : seulement des coups de fusil dans la direction de Bellevue. Mais à partir de 5 h. 30, c'est une fusillade sérieuse qui éclate de ce côté, avec crécelle de mitrailleuses. Même des ricochets de plus en plus nombreux de balles françaises,

provenant des défenseurs de Virton sérieusement attaqués, viennent tomber autour de Robelmont.

Les patrouilles reçoivent l'ordre de s'enfoncer plus avant dans le bois. A 6 heures, elles en reviennent, talonnées par l'ennemi. Dans le brouillard impénétrable qui empêche de distinguer les objets à vingt pas, elles n'ont pu se rendre compte de l'importance des forces qu'elles avaient devant elles, mais de toute évidence, les Allemands sont nombreux et garnissent déjà la lisière.

Les patrouilles qui poursuivaient les nôtres, accueillies à coups de fusil aux premières maisons de Robelmont, ne cherchent pas à en savoir davantage et disparaissent, mais moins d'un quart d'heure plus tard, les assaillants reviennent en forces. C'est plus d'une compagnie déployée qui attaque la localité, à cheval sur le chemin conduisant au bois. Elle est à moins de 50 mètres; on ne la voit pas, dans l'ouate où elle évolue, mais on entend des ordres en allemand, on sent qu'un double mouvement enveloppant se dessine autour de l'obstacle.

Il est *6 h. 30*. De Lannurien fait ouvrir le feu, au jugé, les armes horizontales, et prévient son chef de bataillon du danger qui menace ses ailes. Le reste du bataillon est à 200 ou 300 mètres en arrière; les communications par la vue sont impossibles; la compagnie peut être enlevée, d'autant plus que le chef de bataillon qui avait décidé de placer une section en échelon refusé sur chacun de ses flancs n'a pas encore eu le temps de prendre cette disposition.

Or, à cette minute même, arrive l'ordre de rejoindre la colonne à son passage à Meix-devant-Virton. Cet ordre, c'est le capitaine adjoint au colonel Rémond, commandant le 147e, qui le porte; il aurait dû parvenir à Robelmont une demi-heure plus tôt, mais le chemin de Berchiwé, qu'avait emprunté l'officier de liaison, était impraticable, les balles y arrivant de Virton par milliers.

Ordre est donc donné au capitaine de Lannurien de rompre le combat et de se replier. Deux sections de la compagnie Sénéchal (8e) sont placées à droite et à gauche

de la route, à hauteur de la sortie sud de Robelmont, pour protéger le repli de la compagnie de Lannurien.

L'ennemi se montra prudent, en dépit des renforts qu'il ne cessait de recevoir. Il constitua un rideau de tirailleurs devant l'obstacle; il étendit son front, à droite et à gauche, mais il ne progressa pas, intimidé par nos feux de rafale. La compagnie de Lannurien se dégagea donc sans difficulté et par échelons de section, rejoignit le bataillon qui avait commencé son mouvement de retraite.

Un guide a été requis; il ne s'est nullement fait prier, d'ailleurs, et il conduit le bataillon, à la file indienne, par un sentier encaissé, à travers bois, jusqu'à Meix-devant-Virton. Le brouillard toujours aussi épais, favorisa ici le bataillon Saget qui put défiler à moins de 100 mètres des Allemands, dont on entendait distinctement les conversations. C'est à peine si la compagnie Sénéchal, restée en arrière-garde, fut obligée d'écarter à coups de fusil quelques patrouilles trop audacieuses.

Mais arrivé à Meix-devant-Virton, à 8 heures, le commandant Saget n'y trouve pas son régiment. Il n'y a plus ici que les voitures médicales de la 4e division et aussi un officier de l'état-major de cette division par qui il apprend que les deux autres bataillons du 147e sont déjà passés depuis longtemps, en route pour Bellefontaine, et qu'un bataillon serait imprudent en s'aventurant seul dans l'immense zone boisée, où l'on est bien certain maintenant que l'ennemi se trouve en forces. Le commandant décide donc d'attendre à Meix-devant-Virton le passage de deux bataillons du 91e qui, au dire de l'officier d'état-major, sont encore en arrière et ne vont pas tarder à arriver.

Les faisceaux sont formés dans le village. Une section est détachée sur la crête qui domine Meix-devant-Virton à l'est; une autre au point où le chemin de Bellefontaine, après le pont de la voie ferrée, pénètre dans le bois, cependant que la fusillade se fait entendre de plus en plus violente du côté de Virton, scandée par des coups de canon dont on distingue mal la provenance.

Engagement du 91e régiment d'infanterie, à 7 h. 45. — En effet, la bataille faisait rage à ce moment au nord de Virton, et même le 91e régiment d'infanterie, dernier de la colonne de la 4e division, qui aurait dû, à ce moment, avoir dépassé Meix-devant-Virton, avait été happé par le combat, à son passage à Houdrigny et avait dû, au lieu de continuer sa marche vers le nord, mettre successivement tous ses bataillons en garde, face à l'est.

Ce régiment cheminait en colonne de route, le bataillon Barrard (3e) en tête, et ce bataillon venait de dépasser Houdrigny, à *7 h. 45*, tandis que la fusillade crépitait vers l'est, quand soudain des fantassins du 4e corps français, surgissant du brouillard, arrivèrent au pas de course sur la route. C'étaient les débris des 9e et 12e compagnies du 115e, auxquels s'étaient joints des isolés du 130e, et même des soldats du 147e, venus de Robelmont et égarés; il y avait de nombreux blessés parmi ces hommes qui n'avaient plus de munitions et paraissaient poursuivis de très près par l'ennemi. Le capitaine Cousin, du 115e, qui était avec eux, rend compte au colonel Blondin, commandant le 91e, qui marchait en tête du bataillon Barrard, que d'importantes forces allemandes venaient d'enlever la ferme de Bellevue, bousculant les avant-postes de la 8e division; que leur direction d'attaque paraissait devoir les conduire droit sur Houdrigny, et que rien ne semblait devoir s'opposer à leur progression rapide. De fait le glacis descendant du mamelon 280 sur Houdrigny et sur la route de Meix-devant-Virton était déjà balayé par des rafales de mousqueterie.

Le 91e est le dernier élément d'une colonne de division, qui a l'ordre de marcher sur Bellefontaine; il est déjà fortement en retard sur l'horaire prescrit. Le colonel Blondin ne croit donc pas avoir le droit de suspendre un mouvement qui doit lui faire rejoindre les trois autres régiments de sa division, et de prendre à sa charge une mission de flanc-garde qui incombe au 4e corps. Pourtant, devant l'afflux des isolés du 130e qui ne cessent de se rabattre en plus ou moins mauvais arroi sur Houdrigny,

il juge nécessaire de prendre quelques dispositions pour parer à tout événement et dégager au moins les fractions compromises de la 8e division, en attendant la division Regnault (3e) dont la tête est à ce moment près de Villers-la-Loue.

Tandis que le capitaine Cousin rallie dans Houdrigny les éléments désemparés des 115e et 130e, le colonel donne donc l'ordre au commandant Barrard de porter son bataillon en flanc-garde mobile sur la crête à l'est d'Houdrigny, et de rejoindre le gros du régiment à Meix-devant-Virton dès qu'il aura été relevé par des éléments de la 3e division. Il informe immédiatement son chef, le général Lejaille, commandant la 7e brigade, de l'obligation où il est de s'arrêter, par le billet suivant :

« 8 h. 15. *Des fractions du 147e venant de Robelmont, me disent qu'elles sont poursuivies par de l'infanterie ennemie. Je porte un bataillon vers 295. Dès que je serai dégagé, je continuerai la marche sur Meix.* »

Pendant ce temps, sans arrêt, les bataillons Malmasson (1er) et Beslay (2e) ont continué leur marche vers le nord.

Le brouillard commençait à céder dans le fonds de la vallée du ruisseau « Les Forges » quand le bataillon Barrard, en colonne double très ouverte, gravit les pentes du mamelon 280. La compagnie Pétin (9e) a pour objectif la cote 280; à sa gauche, la compagnie Coulaux (11e), la crête au nord de ce mamelon; la compagnie Gardey (12e) marche dans les traces de la compagnie Coulaux et la compagnie Bergery (10e) reste disponible à la sortie nord d'Houdrigny. Les compagnies ont pris une formation en échiquier, les sections en colonne par deux.

La compagnie Pétin (9e), défilée aux vues et aux coups de l'ennemi, n'est retardée par aucun obstacle; ses sections se glissent à travers les chaumes et gagnent très vite l'objectif désigné. Au contraire, les compagnies Gardey (12e) et Coulaux (11e) doivent franchir un ravin battu par des mitrailleuses qui le prennent d'enfilade, et aussi par d'innombrables balles parvenues en fin de course et

rasant sur toute sa longueur la pente occidentale de 280; elles doivent en outre couper à la cisaille de nombreuses clôtures de fils de fer barbelés et leur marche est sensiblement retardée.

Les compagnies de première ligne ont déployé chacune trois sections et ouvert le feu, mais en dépit des efforts des officiers, qui fouillent le terrain de leur jumelle, on ne voit rien. On tire dans le bleu. Le commandant Barrard prescrit à ses compagnies de première ligne de s'installer solidement sur le mamelon 280, sans chercher à dépasser la crête et il rapproche la compagnie Bergery (10e) à mi-pente du mamelon, pour qu'elle soit prête à appuyer la compagnie Pétin.

De la cote 280, on croit enfin apercevoir une ligne *feld-grau*, à peine plus sombre que les avoines au milieu desquelles elle est : une ligne d'ombre légère qui disparaît d'ailleurs tout de suite, mais manifeste sa présence par le déclenchement d'une fusillade très violente.

Une artillerie qui semble être à l'est de Robelmont, à la lisière des bois, entre aussi en action et des obus de 77mm éclatent, heureusement trop haut, au-dessus de la compagnie Pétin qui se terre.

Il est environ *8 h. 30*. Dans le brouillard qui semble maintenant aller se masser à la lisière des bois, on perçoit des mouvements de troupes du côté de Robelmont. Le commandant Barrard rend compte que son flanc gauche est menacé.

Quand ce compte rendu lui parvint, vers 9 heures, le colonel Blondin, marchant en tête de ses 1er et 2e bataillons, était sur le point d'atteindre le passage à niveau de la voie ferrée, à 1 kilomètre au nord d'Houdrigny. Il allait vers Bellefontaine, son objectif ne prêtant à aucune équivoque. Depuis plus d'une heure, il entendait la bataille qui se livrait vers Virton, mais cette bataille était dans l'ordre des possibilités, puisque le 4e corps avait mission de couvrir le flanc gauche du 2e. Le 4e corps était engagé; la mission du 2e corps n'en demeurait pas moins.

Obligé cependant de couvrir le flanc gauche du bataillon

Barrard, le colonel donne l'ordre au commandant Malmasson de détacher une compagnie sur la croupe de Berchiwé.

Cinq minutes plus tard, cette mesure apparaissait comme insuffisante, car le feu d'infanterie et d'artillerie redoublait d'intensité dans la direction de Robelmont, et, par surcroît, des obus de plus en plus nombreux venaient éclater sur la route, à tel point que, de toute évidence, la marche vers le nord allait devenir très coûteuse, sinon impossible. Le colonel se décide donc à prendre part à l'action vers l'est. Aussi bien, si l'ennemi restait maître de la région de Robelmont, la colonne du 2e corps serait coupée, et la division Regnault devrait livrer bataille pour rejoindre la division Rabier vers Bellefontaine.

Le commandant Malmasson, autorisé à engager les forces nécessaires pour enrayer les progrès de l'ennemi, porte en avant tout son bataillon, face à Robelmont : deux compagnies en première ligne et deux compagnies en échiquier, débordant à gauche.

La compagnie Viot (2e), compagnie de gauche de la deuxième ligne, chemine en ligne de sections par deux dans le ravin qui monte de Berchiwé vers Robelmont. Elle est flanquée à gauche par les sections de mitrailleuses des 1er et 2e bataillons.

Les feux ennemis semblent partir de la lisière de Robelmont, ainsi que des bois à l'est et à l'ouest de ce village, et, pour atteindre Robelmont, il faut franchir un glacis dénudé d'environ 800 mètres. Très vite, les deux compagnies de première ligne subissent des pertes et doivent se terrer. Ainsi que les deux sections de mitrailleuses, elles prennent pour objectif de leur tir la lisière de Robelmont, plus facile à repérer que la ligne indécise de tirailleurs, visible seulement par instants et qui paraît s'étendre indéfiniment vers Virton.

Le commandant Malmasson garde en renfort ses compagnies de deuxième ligne. Isolé comme il l'est, il ne sait pas s'il n'en aura pas besoin tout à l'heure, pour couvrir

son flanc gauche ou pour se relier au bataillon Barrard.

Le colonel Blondin a rendu compte au général Lejaille, commandant la 7e brigade, de la nécessité où il était de s'arrêter et il lui a demandé l'appui de quelques canons. Après quoi, il s'est constitué, à l'abri, à contre-pente, près d'un passage à niveau, une réserve : le bataillon Beslay (2e) de son régiment et les éléments disloqués du 115e et du 130e, au total environ 200 hommes, que le capitaine Cousin, du 115e, avait mis à sa disposition. Il était plus de *9 heures*. Le soleil maintenant était haut sur l'horizon, et combattant lui aussi pour l'ennemi, il dardait ses rayons dans la figure des tirailleurs du 91e.

L'arrêt de la 3e division. — La division Regnault avait quitté Montmédy à 2 h. 30. Elle avait marché très lentement, à cause du brouillard et de l'encombrement, par l'artillerie et par les trains de la division Rabier, d'une route étroite, en remblai et bordée de fils de fer qui empêchaient les attelages de se garer. De sorte que sa tête débouchait à peine du Haut-Bois à 8 h. 30, où quelques voitures attardées de la 4e division, qui suivaient le 91e, obstruaient encore le passage.

Le général Regnault est là, piétinant sur place depuis près de deux heures, n'ayant réussi à obtenir aucun renseignement, impatient, ne comprenant rien à une pareille irrégularité dans la marche. Avant même de rien savoir, il a profité du répit interminable que lui laissaient les circonstances pour donner quelques instructions au capitaine de Saint-Hilaire, commandant le groupe des escadrons divisionnaires. Avec l'escadron Baillot (5e) que le capitaine a à sa disposition, il faudra, tout à l'heure, quand on aura dépassé le Haut-Bois, aller reconnaître le plateau à l'est d'Houdrigny. Entre Houdrigny et Meix-devant-Virton, la colonne va prêter le flanc pendant plus d'une heure à cette région que le 4e corps d'armée est bien chargé de garder, mais où il ne sera pas

mauvais d'avoir tout de même un œil, en cas de surprise. Il faudra aussi, au cours de cette reconnaissance, prendre contact avec les unités du 4e corps qui auront dépassé Virton.

L'arrêt s'éternise. Les hommes sont fatigués de ces longues stations successives sac au dos, arc-boutés sur leurs fusils; quelques-uns dorment dans les fossés et on les réveille pour aller s'arrêter dix mètres plus loin; les artilleurs dorment sur leurs chevaux qui ont serré sur l'infanterie; on n'a rien mangé; la nuit a été courte, terminée à 1 heure du matin, heure à laquelle on a été alerté... le brouillard épais et froid glace les os... on grinche; les commentaires vont leur train, manquant de bienveillance à l'égard du commandement.

Des trompes d'automobile sonnent furieusement. Trois voitures fendent péniblement la foule. C'est le général Gérard, commandant le 2e corps, accompagné de son état-major. Le général pensait trouver la tête de la 3e division au delà de Meix-devant-Virton, en plein bois et depuis Thonne-le-Long, il longe des compagnies et des batteries arrêtées. Il demande des explications au général Regnault qui ne peut lui en donner aucune.

Mais en voici : une vive fusillade éclate soudain, très rapprochée, vers Houdrigny. On distingue même bientôt le crépitement précipité de mitrailleuses, et quelques minutes plus tard, le canon gronde vers le nord-est; enfin un compte rendu sommaire provenant du colonel Blondin, commandant le 91e, annonce la présence de l'ennemi sur le plateau de Bellevue et l'obligation où est le colonel de détacher un bataillon en flanc-garde sur les crêtes à l'est d'Houdrigny.

Le déploiement du 87e. — Que l'ennemi soit en forces au nord de Virton, cette éventualité paraît peu probable au général commandant le 2e corps, étant donnés les renseignements que possède l'armée. Quelque détachement des trois armes a dû se glisser dans les bois : une division de cavalerie peut-être. Le 4e corps dont c'est le rôle,

ouvrira le passage ; quant au 2e corps, sa mission l'appelle vers le nord. Le général Gérard décide donc de suspendre la marche de la 3e division, tant que l'ennemi n'aura pas été refoulé, tout en se couvrant de ce côté par un minimum de forces : c'est d'abord un bataillon, puis un second, que l'on pourra placer sur les deux pitons qui surplombent Villers-la-Loue, au nord-est et au sud-est, sur la rive droite du ruisseau « Les Forges ».

Le 87e est en tête. Il est réduit aux bataillon Imard (2e) et Chardoillet (3e), le bataillon Cussac (1er) ayant été détaché auprès de la 9e division de cavalerie. Le bataillon Chardoillet (3e) a sa tête à la sortie est de Villers-la-Loue.

Il est *9 heures* quand le général Carré, commandant la 6e brigade, transmet au colonel Rauscher, commandant ce régiment, l'ordre du commandant de corps d'armée.

Le bataillon Imard va aller tout entier sur le mamelon 225, au sud-est de Villers-la-Loue ; le commandant Chardoillet conduira deux de ses compagnies sur le mamelon nord-est, laissant deux compagnies dans le village, à la disposition du colonel. Les deux bataillons, partis en colonnes doubles largement ouvertes, les compagnies en lignes de sections par deux, étaient installés à *9 h. 30* sur les positions qu'on leur avait assignées.

L'escadron et l'artillerie divisionnaires. — Le capitaine de Saint-Hilaire estime que le moment est venu d'exécuter la reconnaissance prescrite par le général Regnault. Il scinde donc l'escadron Baillot. Laissant au capitaine, à Villers-la-Loue, les pelotons de Boiville et de la Porte, il se met à la tête des pelotons de Lamberterie et de Castres, descend avec eux au grand trot dans le ruisseau « Les Forges » et leur fait gravir en fourrageurs l'autre versant, sous les obus qui commençaient à tomber dru. Apercevant la ligne du 91e couchée, qui faisait le coup de feu, il renvoie les chevaux dans le ravin, déploie 3 escouades à pied à la droite de l'infanterie et rend compte

au général Regnault que la lutte est déjà chaude à l'est d'Houdrigny.

Le général s'en doutait à la persistance de la fusillade et aux projectiles d'artillerie lourde qui écrasent maintenant les maisons de Villers-la-Loue ou creusent dans les champs des entonnoirs invraisemblables d'où s'échappe une abondante fumée noire. Il déploie donc immédiatement son artillerie.

Les trois groupes du 17e régiment divisionnaire sont là, sur la route, le groupe Defrance (1o) en tête, dans Villers-la-Loue. Ce groupe tourne à gauche dans le chemin du bois Lavaux et va se mettre en batterie derrière la crête où est le bataillon Chardoillet, près du Calvaire.

Le groupe Deslions (2o) suivait, à hauteur du Haut-Bois. Il oblique à gauche, lui aussi, et se met en batterie le long de la lisière du bois.

Quant au groupe de Montlebert (3o), dont la tête était à l'entrée du Haut-Bois, il se porte en avant, prend le chemin du Bois Grehire et trouve là une excellente position avec un observatoire qui lui procure des vues très étendues dans la direction de Virton.

Le général Gérard, jugeant ces dispositions suffisantes pour couvrir l'arrêt prolongé de la 3e division, attend des renseignements plus décisifs pour faire davantage. Seulement, il est inquiet sur le sort de sa 4e division, avec qui les communications peuvent être dangereusement gênées si la route de Meix-devant-Virton est rendue inutilisable pendant quelque temps. Pour que cette division ne lui échappe pas, même si l'ennemi est en force dans le bois, le général commandant le 2e corps transporte son poste de commandement à Sommethone d'où les communications avec Bellefontaine sont assurées par Gérouville.

Le bataillon Saget (2e), du 147e, quitte Meix-devant-Virton, appelé à Bellefontaine.

De fait, les communications par la route de Meix vont être coupées entre les 3e et 4e divisions. A *9 heures*,

un seul élément les maintenait encore, par un effet du hasard : le bataillon Saget du 147e que nous avons vu venir de Robelmont à Meix-devant-Virton.

Ce bataillon est là, sans directives, sans nouvelles de son régiment, ni de la 4e division, ni même de la 3e; aucun des agents de liaison envoyés vers Bellefontaine ou vers Villers-la-Loue, n'est revenu; il est entièrement isolé. Sentant la nécessité de ne pas laisser l'ennemi arriver jusqu'à la route, le commandant a poussé la compagnie de Lannurien (7e) sur la crête est de Meix, puis, l'ennemi devenant menaçant, il a fini par déployer toutes ses compagnies face à Robelmont.

Quand le brouillard s'est levé, on a pu voir des troupes françaises gravir les pentes de Cawette et s'y figer dans les flocons blancs des obus. Puis de la cavalerie et de l'infanterie allemandes se sont installées à gauche dans la ferme de Verly, ont ouvert le feu sur le bataillon et cherchent à le déborder par les bois; une artillerie et des mitrailleuses allemandes, installées dans la région est de Robelmont qui brûle, le couvrent de projectiles.

Le commandant Saget va cependant rester dans cette situation, subissant des pertes, mais gênant incontestablement l'ennemi du côté de Robelmont, où il a réduit ses mitrailleuses au silence, et du côté de la ferme de Verly, où il l'empêche de déboucher des bois de Fréchy.

A *9 h. 45,* voici enfin un ordre du colonel Rémond, commandant le 147e. Il faut rejoindre en toute hâte le régiment vers la ferme de la Hage; la 4e division se bat à Bellefontaine.

Sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, l'ordre du repli est donné. La compagnie de Lannurien (7e) restera en position pour protéger le mouvement. Mais l'agent de liaison qui portait cet ordre au capitaine de Lannurien est tué. Le bataillon se retire et la 7e compagnie ne s'en aperçoit pas.

Le capitaine de Lannurien, blessé par une balle qui lui a traversé la cuisse, se rend compte pourtant dès *10 h. 30*

de son isolement. Il ne sait à quoi l'attribuer : à un oubli de son chef, peut être — quand on est blessé, on manque de bienveillance — mais sentant pleinement l'utilité de son action, il reste encore là environ une demi-heure, avant de se replier, par échelons, sur Meix. Quand il arrivera dans cette localité, vers *11 h. 30*, le gros de son bataillon l'a déjà quittée, se hâtant vers Bellefontaine.

L'ennemi. — Connaissant la nature exacte du danger qui menaçait la IX^e^ division allemande sur son flanc gauche, nous comprenons pourquoi ses colonnes d'assaut n'ont pas progressé sur Virton vers *8 h. 30*, quand le brouillard s'est dissipé.

A ce moment, la situation de cette division apparaît ainsi :

Cinq de ses bataillons sont déployés sur le plateau de Bellevue, et son artillerie divisionnaire est en batterie à la lisière des bois;

Les trois bataillons du 58^e^ avec une batterie et un escadron, observent les régions de Robelmont et de Meix-devant-Virton, où les uhlans ont signalé l'ennemi;

Le II^e^ bataillon du 7^e^ grenadiers est massé en renfort à la lisière du bois, près de la route; les I^er^ et II^e^ bataillons du 19^e^ sont en colonne, leur tête au coude de la route entre les bois de Naux et de Virton;

Le III^e^ bataillon de ce dernier régiment, envoyé, la veille, en soutien de la III^e^ division de cavalerie, n'a pas encore rejoint.

L'occupation de la ferme de Bellevue (8 heures). — Sur le plateau de Bellevue, le combat mené par les cinq bataillons des 7^e^ grenadiers et 154^e^ de ligne s'est développé favorablement, surtout à la droite de la ligne allemande, où le I^er^ bataillon du 7^e^ grenadiers a dépassé la ferme de Bellevue.

L'historien officiel allemand de la « bataille de Longwy » (1), témoin des événements, a voulu faire de l'enlève-

(1) Haupt von Mutius : *Der Grosse Krieg in Einzeldarstellungen. Die Schlacht bei Longwy.*

ment de vive force de cette ferme, un brillant épisode, une page de gloire pour le beau régiment commandé par le prince Oscar de Prusse. Trop de témoignages irrécusables s'inscrivent en faux contre sa version pour qu'il soit possible de l'accepter comme vraie.

La réalité apparaît modeste. Nous avons vu la compagnie Cousin (12e) du 115e, renforcée par les débris de la compagnie Rocquencourt (9e), tenir pendant près de deux heures devant cette ferme, jusqu'à l'épuisement complet de ses munitions; et nous avons montré ces deux unités, réduites ensemble à une centaine d'hommes, se repliant sur Houdrigny, un peu après 7 heures, sans être particulièrement pressées par l'ennemi.

Il n'y avait donc plus à 8 heures que des morts et des blessés dans l'intérieur de la ferme de Bellevue et à l'extérieur, contre ses murs ou dans les fossés de la route, quand l'assaut allemand se produisit.

Le feu est tout de suite mis à la paille et aux matelas qui avaient été préparés pour les Français, et la ferme est bientôt la proie des flammes, ainsi que les blessés qu'elle abritait. Ces malheureux pouvaient être une cinquantaine.

Les blessés qui sont sur la route, on les achève d'une balle dans la tête. Le propriétaire, M. Servais, coupable d'avoir accueilli les Français, est dépouillé de ses chaussures, fouillé et entraîné par des soldats que dirige un officier. Conduit dans le bois avec sa femme, ses enfants et son domestique, il allait être fusillé quand il réussit à s'enfuir.

Tel est le fait de guerre qui motiva ce télégramme enthousiaste de Guillaume II à son fils :

« *Au prince Oscar de Prusse, Grenadiers du Roi. Bravo, mon garçon!* »

Après dix ans, toute lumière faite, il ne nous est possible d'approuver, ni l'exploit du fils, ni les félicitations du père.

Bellevue dépassée, le 7e grenadiers poussa en avant dans le brouillard, bataillons accolés : le Ier à droite, le IIIe à gauche, ce dernier à cheval sur la route.

Vers *8 h. 30*, le 130e, surpris en flagrant délit de déploiement, est décimé et bousculé, mais les deux bataillons du 7e grenadiers et le IIIe bataillon du 154e qui se lie à leur gauche, formé en colonne double, ont subi, eux aussi, de grosses pertes et ne poussent pas plus loin leur succès. Ils ne semblent pas avoir dépassé la crête de la borne B_{30}, à 500 mètres de Bellevue.

Tandis qu'au centre, le Ier bataillon du 154e pousse de l'avant, à gauche, le IIIe bataillon de ce régiment va être arrêté par la résistance de la 8e compagnie du bataillon Graff (2e du 115e), accrochée au mamelon 265. Le IIe bataillon du 154e se porte en ligne à leur gauche, et va chercher à s'étendre jusqu'à la route d'Ethe pour déborder les positions françaises.

Le 58e allemand s'arrête devant Robelmont (6 h.). — Le 58e avait l'ordre de s'emparer de Robelmont, avec l'appui d'une batterie de 77mm. Un escadron de uhlans devait éclairer ses mouvements.

Vers *6 heures*, le bataillon d'avant-garde de ce détachement, refoulant des patrouilles d'infanterie du 147e régiment français, a atteint la lisière du bois de Robelmont, face à ce village, et lancé une compagnie en reconnaissance. Cette compagnie a été accueillie dans le brouillard par une fusillade nourrie : Robelmont paraît solidement occupé par l'ennemi. En même temps, une patrouille de cavalerie lancée vers Meix rend compte que cette dernière localité est occupée aussi et qu'une importante colonne française de toutes armes se déroule sur la route de Bellefontaine.

Le colonel Zwenger rend immédiatement compte de cette situation et prend une position d'attente : son bataillon d'avant-garde déployé le long de la lisière sud du bois de Robelmont; sa batterie en position dans la clairière entre les bois de Robelmont et de Naux, face à Robelmont qu'il doit attaquer; une forte flanc-garde d'infanterie et de cavalerie à la lisière du bois « Le Fréchy », face à Meix-devant-Virton; son gros dans le bois, près de la ferme Herpigny.

La IX^e^ division allemande se met sur la défensive. — Vers *8 h. 30*, quand le brouillard commence à se lever, le général von Below, dont l'attention a été ainsi appelée vers sa droite qu'il savait découverte, sent qu'il est dans une tenaille et que chaque pas fait vers Virton l'y engage plus dangereusement. Il a devant lui des forces françaises considérables, à n'en pas douter, puisque des prisonniers ont été faits des 115^e^ et 130^e^ régiments d'infanterie; et sur sa droite, on lui signale maintenant une colonne de toutes armes tenant toute la longueur de la route depuis Houdrigny jusqu'au delà de La Hage. Il y a certainement là au moins une division dont une offensive par les bois de Meix-devant-Virton pourrait être fatale à la IX^e^ division engagée tout entière vers le sud.

Le commandant de la IX^e^ division prescrit immédiatement au général von Falkenheiner de s'arrêter sur le plateau de Bellevue à l'endroit où il se trouve et d'y faire tout de suite creuser des tranchées;

à son artillerie d'écraser d'obus Virton, Houdrigny, Villers-la-Loue;

au colonel Zwenger, d'observer Robelmont par un bataillon, sans dépasser la lisière sud des bois et de porter le gros de son détachement à la lisière ouest, pour servir de flanc-garde face à Meix-devant-Virton.

Lui-même conserve en réserve le II^e^ bataillon du 7^e^ grenadiers et les deux bataillons du 19^e^ régiment dont il dispose, et en rendant compte de sa situation au général von Strantz, commandant le V^e^ corps, il lui demande l'appui de l'artillerie lourde du corps d'armée.

D'offensive, la bataille devient donc défensive pour la IX^e^ division, en garde face au sud et face à l'ouest. Même, un moment, vers *9 heures*, la situation va sembler critique pour elle, car tandis qu'aucun renfort n'est encore arrivé, les éclaireurs du 7^e^ grenadiers, aventurés jusque sur le mamelon 280, à l'est d'Houdrigny, en sont refoulés par l'offensive d'un régiment français.

Devant cette offensive (c'est le mouvement en avant du 91^e^), tout le I^er^ bataillon du 7^e^ grenadiers, abandonnant

l'objectif de Virton, s'installe en crochet défensif sur le mamelon 293, aligné sur Robelmont où doit se trouver le 58e et sur la borne B_{10} de la route d'Étalle, à hauteur de laquelle s'est cristallisée l'offensive du IIe bataillon de grenadiers et du IIIe bataillon du 154e.

Ce ne sera là qu'une alerte.

Le général Gérard, commandant le 2e corps d'armée, que sa mission appelle vers Bellefontaine, où la 4e division doit être déjà arrivée, n'a nullement l'intention d'engager toute sa 3e division dans la région Virton-Bellevue. Il ne songe encore qu'à continuer sa marche vers le nord, et à se couvrir seulement vers l'est par des flancs-gardes, le plus faibles possible, en attendant que le 4e corps, dont c'est la mission, ait dégagé son franc droit.

D'autre part, la 8e division, très affaiblie par la dislocation de toute une brigade (115e et 130e), au cours de la sanglante surprise du matin, ne peut plus que difficilement déboucher de Virton et pousser une offensive vers le nord.

Enfin, le général von Below dispose de magnifiques positions de défense face au sud et face à l'ouest : pour sa première ligne, le plateau de Bellevue, le mamelon 305 de Robelmont et la lisière du bois « Le Fréchy »; pour sa deuxième ligne, les lisières de la zone boisée de Virton.

Son artillerie est formidable. A ses trois groupes de 77mm (54 canons) et à son groupe d'obusiers (18 obusiers de 105mm) vont venir se joindre la majeure partie des obusiers de 150mm du Ve régiment d'artillerie à pied (10 ou 12 pièces) que le général von Strantz se hâte de mettre à sa disposition. Bien abritée le long de la lisière des bois de Virton et des Naux, cette artillerie dont le tir est dirigé par un avion, rendra très coûteux jusqu'au soir tout déplacement d'infanterie sur le champ de bataille.

Ainsi la IXe division, que le IIIe bataillon du 19e régiment d'infanterie va rejoindre dans la matinée, sera en mesure, sinon d'enlever Virton, du moins de se maintenir victorieusement pendant toute la journée sur le plateau de Bellevue, sans crainte de voir coupée sa ligne de communication qui s'enfonce dans la forêt vers Huombois.

ON LE 22 AOUT A 8 H

Extrait de la carte d'État-major belge au 40 000e

CROQUIS N° 4 — *SITUATION GÉNÉRALE DANS LA RÉGION ETHE-VIRTON LE 22 AOUT A 8 H.*

LA BATAILLE AU NORD DE VIRTON

JUSQU'A 10 HEURES

Le général Boëlle arrive à Virton. — A cheval dès *5 heures,* le général commandant le 4e corps d'armée était arrivé à Virton vers *6 h. 30,* accompagné du colonel Degoutte et du capitaine Monflier, son officier d'ordonnance. Il comptait bien ne plus trouver ici que les dernières unités de la 8e division puisque la tête de colonne aurait dû quitter la ville à *4 h. 30.* Or, il y tombait en plein encombrement, en plein désordre, les rues engorgées de voitures, canons, fantassins du 117e et du 124e, de blessés du 115e et du 130e.

Il venait de donner l'ordre au colonel Desvaux de faire dégager la route, quand un bruit de fusillade, perçu avec netteté et l'arrivée de nombreux blessés du 130e lui furent une première explication de l'arrêt de la marche. Le compte rendu rédigé à *6 h. 5* par le colonel Chabrol, commandant l'avant-garde, et que le général de Lartigue lui transmettait à ce moment, l'éclaira encore mieux.

La tête d'avant-garde était arrêtée à la lisière sud des bois dont la 8e division devait être maîtresse pour pouvoir déboucher de la vallée du Ton et assurer sa mission de flanc-garde du 2e corps.

L'ordre suivant est immédiatement adressé au général de Lartigue :

P. C. Virton, 22 août, 6 h. 45.

A général commandant 8e D. I.

Reçu votre communication de 6 h. 05. Il est extrêmement important de gagner les débouchés nord des bois, pour protéger le flanc

droit du 2e corps. Prenez toutes les dispositions nécessaires pour progresser le plus rapidement possible et assurer la mission qui nous incombe.

Le Général commandant le 4e C. A.,
Boëlle.

Une automobile arrivait, fendant la foule à grand peine : c'était le commandant Passerieux, accompagné des capitaines de La Chavignerie, Lepetit et Collet-Maygret, de l'état-major du corps d'armée. Tandis que l'état-major s'installe dans la grande salle du Conseil municipal, à l'Hôtel de Ville, le bourgmestre, M. Lambinet Jeanty, conduit le général sur une terrasse qui couronne l'édifice et d'où l'on a des vues très étendues vers le nord.

Le brouillard est épais; le général ne peut rien voir. Il entend seulement distinctement le bruit d'une violente bataille d'infanterie se déroulant sur un front de plusieurs kilomètres au nord-ouest, au nord et même au nord-est. Descendu de son observatoire inutilisable, il se préoccupe tout de suite des liaisons : le capitaine Collet-Maygret ira auprès du général de Lartigue; le capitaine de La Chavignerie, vers Ethe, auprès du général de Trentinian.

Le capitaine Collet-Maygret n'est pas là. Le commandant Passerieux l'a déjà envoyé aux renseignements sur la route d'Étalle par où affluent des blessés du 130e. Il ne tarde pas à revenir, fort mal impressionné. On s'est heurté dans le brouillard à des retranchements; le 130e décimé lâcherait pied : « *Mon général, ça ne va pas,* conclut le capitaine. *Je crois que votre présence serait utile là-bas.* »

Le général saute à cheval et accompagné du colonel Degoutte et du capitaine Monflier il s'engage au grand trot sur la route d'Étalle, le long de laquelle le 117e attend des ordres. Dans le brouillard épais la fusillade paraît s'intensifier; des balles giclent.

Avec le général de Lartigue. — Les ordres. — Non loin des dernières maisons, le général de Lartigue

attendait. Il ne peut renseigner le général Boëlle car il n'a reçu aucun compte rendu. Il vient d'envoyer le capitaine Jourdain aux renseignements et d'expédier quelques ordres : au dernier bataillon disponible du 115e, d'appuyer le 130e; au 31e régiment d'artillerie, de se tenir prêt à intervenir dès que l'état de l'atmosphère le permettrait.

Le commandant du 4e corps approuve ces mesures, et estimant que la situation est très sérieuse, puisque cinq bataillons sont déjà engagés ici sans résultat appréciable il prescrit au général de Lartigue d'engager le 124e. A ce moment, un cavalier, sur un cheval blanc, le manteau flottant au vent, passait au grand trot sur la route. Le général Boëlle reconnaît le colonel Chabrol : « *Descendez de cheval, colonel Chabrol*, lui crie-t-il, *vous allez vous faire tuer!* » Le bruit des détonations et le claquement des balles couvrit la voix ; la vision s'évanouit dans le brouillard...

Puis on attend, tandis que passent blessés et isolés du 115e et du 130e; que les mitrailleuses crépitent dans la brume toujours épaisse.

A *8 heures*, le capitaine Jourdain revient de sa mission. Il a vu le colonel Chabrol, mais ne peut donner aucune précision. Le commandant de la 15e brigade est un chef expérimenté, calme et d'un très grand sang-froid. Il faut lui faire crédit. La situation n'en est pas moins fort loin d'être claire et toutes les surprises sont possibles.

De sérieuses mesures de précaution s'imposent. Le général Boëlle complète les ordres déjà donnés.

a) Le 124e organisera et tiendra la lisière nord de Virton, ainsi que la crête militaire à 200 mètres au nord de la localité, précisément celle où se trouve en ce moment le général de Lartigue;

b) Le 117e exécutera un mouvement débordant, sur l'axe Houdrigny—Robelmont;

c) Tout ce qui reste disponible des 115e et 130e se ralliera dans la région ouest de Virton, pour s'y reconstituer et y servir de réserve.

d) Le groupe Gadois, du 31e d'artillerie, qui vient de tirer

son premier coup de canon, restera où il est, mais les deux autres groupes de ce régiment, iront chercher des positions de batterie sur les hauteurs au Sud de Virton.

Ces nouveaux ordres étaient expédiés dès *8 h. 15*, après quoi le général Boëlle quittait le général de Lartigue et, à pied cette fois, rejoignait avec le colonel Degoutte son poste de commandement de Virton.

L'artillerie de la 8e division. — Le colonel Wallut, commandant le 31e régiment d'artillerie divisionnaire, a reçu à *8 heures* l'ordre du général de Lartigue, lui prescrivant de s'engager. A ce moment, ses trois groupes, mélangés aux fantassins du 117e et du 124e sont ainsi disposés : le groupe Gadois (1er), sa tête à la sortie nord de Virton et ses dernières voitures sur la place centrale. La compagnie Roussel (12e), du bataillon Favier (2e) du 124e, était intercalée entre ce groupe et le groupe Bellier (2e), stationné sur la route, jusqu'au delà du couvent des sœurs. La compagnie Lemaire (8e), du bataillon Brunet (2e) du 124e, séparait ce deuxième groupe du groupe Joly (3e), dont la queue avait franchi le pont du chemin de fer. On attendait là depuis plus d'une heure, sans rien savoir, tandis qu'un bruit de bataille venait du nord et que des balles éraflaient la chaussée. Grimpés sur le talus, quelques officiers avaient vainement cherché à voir ce qui se passait dans le brouillard épais. Pour éviter une surprise, des postes d'infanterie avaient été jetés au nord du chemin, tout le long de la colonne.

Dans ces conditions, l'ordre de s'engager ne pouvait être qu'un soulagement pour tout le monde. Le colonel Wallut appelle à lui les commandants de groupes et de batteries, et en attendant l'arrivée de ceux des 2e et 3e groupes, il prescrit au commandant Gadois, qui est près de lui, de chercher une position de tir à la sortie de Virton, vers Houdrigny.

Reconnaissance vite faite et sommaire, car on ne distingue rien. Au sud du chemin de Dampicourt, les pépinières du couvent de Saint-Joseph paraissent offrir un

emplacement, sinon excellent, du moins défilé. Le groupe Gadois se dégage en avant sans difficultés et, dès *8 h. 30*, il est en position dans son nid de verdure. Des groupes d'isolés du 130e qui refluent le traversent, et pour donner confiance aux fantassins, le commandant Gadois fait tout de suite ouvrir le feu dans le brouillard, prenant pour objectifs Robelmont et les bois au nord de Bellevue, car il ne sait pas où est la ligne française.

Pendant ce temps, le groupe Joly (3e) a reçu l'ordre de s'installer aussi à l'ouest de Virton; le groupe Bellier (2e), à l'est de la localité. Sous l'avalanche des projectiles, les commandants de ces groupes ne peuvent trouver aucun emplacement convenable. De sorte qu'après une demi-heure de tâtonnements et de recherches, tandis que le brouillard devient moins dense et que des obus commencent à éclater au-dessus de Virton, très au-dessus, heureusement, le colonel Wallut obtient l'assentiment du général Parreau à l'installation des 2e et 3e groupes sur la rive gauche du Ton, vers la cote 280. Justement, l'ordre arrivait du général Boëlle, d'avoir à s'y rendre. Les officiers de ces deux groupes partent tout de suite en reconnaissance dans la nouvelle direction, mais aucun pont n'existe sur le Ton jusqu'à Harnoncourt et la route est tellement encombrée que les voitures ne peuvent faire demi-tour. Il faut dégager en avant. Le groupe Bellier pénètre dans Virton encombré, emprunte le chemin de la fontaine Martin et par celui de Saint-Mard, rejoint la route de Dampicourt où il stationnait tout à l'heure. Tous ces mouvements demandent beaucoup de temps et, au total, il sera près de *11 heures* quand les premières voitures commenceront à franchir le pont de Harnoncourt.

L'engagement du 124e. — Un peu après *8 heures*, le capitaine Jourdain, de l'état-major de la division, a informé directement le colonel Fropo, commandant le 124e, du rôle assigné à son régiment par le général commandant le corps d'armée.

Le bataillon Favier. — Le bataillon Favier (3e) était

en tête. Voyant l'afflux des blessés du 130e, la compagnie de Clercq (10e), la première de la colonne, avait déployé un peloton, pour éviter une surprise. Même les lieutenants Fourtier et de La Bassetière, commandant les 1re et 3e sections de mitrailleuses, se dégageant de Virton encombré, s'étaient engagés sur le chemin d'Houdrigny, pour chercher une position de tir, qu'ils ne trouveront pas, du reste, dans le brouillard.

Ce bataillon va se porter en avant, à cheval sur la route, aiguillé par le capitaine Jourdain; le bataillon Lambert (1er) s'installera à droite de la route; le bataillon Brunet (2e), à gauche. A la crête militaire qui, par 260 et les Réservoirs, forme une circonférence autour de Virton, on s'arrêtera et on s'organisera.

Le commandant Favier ne compte mettre que deux compagnies en première ligne : les compagnies de Clercq (10e) et de Bertier (11e). La compagnie Moriceau (9e) attendra des ordres à la lisière de Virton, près du cimetière. La compagnie Roussel (12e), encore dans la ville, restera disponible pour plus tard; on la cherchera si on a besoin d'elle.

Le commandant Favier, un colosse, marche à pied, devant ses unités, avec, à la main, une belle canne à pommeau d'argent. Le général Boëlle, qui quittait à ce moment le général de Lartigue, pour rejoindre son poste de commandement de la mairie de Virton, lui serre la main — une dernière fois — au passage.

Souples et manœuvrières, les compagnies se déploient dès que, dégagées des maisons, elles abordent un terrain de chaumes, légèrement montant, parsemé de petites meules. La compagnie de Clercq (10e) est à cheval sur la route, deux sections déployées et deux sections en renfort en colonnes par deux. La compagnie de Bertier (11e) se hâte vers la droite, en ligne de sections par quatre à intervalle de vue, ce qui n'est pas beaucoup dans ce brouillard d'ouate.

Il y a des troupes amies en avant. Ordre est donné, en

conséquence, de recevoir stoïquement les balles qui arrivent par centaines, et de ne pas tirer. Si une troupe ennemie s'infiltre à travers notre première ligne, on la recevra à la baïonnette. On doit quelquefois savoir attendre sur le champ de bataille..... attendre longtemps sous la rafale, et cela est plus difficile que de bondir à l'assaut. Question de solidité des nerfs.

Mais en progressant vers le nord, ce bataillon croise des groupes du 130e, blessés ou non blessés, sans officiers et sans gradés, sans munitions. Tous disent que l'ennemi avance, et qu'il est très près. La compagnie de Bertier (11e) déploie deux sections, comme la compagnie de Clercq, et des patrouilles sont lancées en avant. Devant la section du lieutenant Bugnet (11e) elles ne tardent pas à rendre compte que les Allemands, à 150 ou 200 mètres, occupent une maison, à droite de la route. Encore quelques pas, et la section Bugnet aperçoit l'objectif, très estompé par la brume. C'est une bicoque, à côté des Réservoirs, à contre-pente, en avant d'une crête au-dessus de laquelle, indécis, on distingue des mouvements. Des balles sifflent.

D'un bond, la baïonnette haute, la section Bugnet est à la maisonnette, devant laquelle le lieutenant se présente, revolver au poing. L'ennemi l'a évacuée en toute hâte. Il y a laissé une dizaine de blessés, avec un vice-feldwebel.

Ces hommes se rendent. On les désarme. Ils ont le casque à pointe, recouvert d'une étoffe *feldgrau*, sur laquelle le nº 154 se détache en rouge.

A droite, la section du sous-lieutenant Marchand est parvenue jusqu'à la crête. A gauche, de l'autre côté de la route, la section du lieutenant Guilbert (10e) y est arrivée aussi et la ligne de feu des 10e et 11e s'y forme.

L'ennemi paraît s'être replié sur une position préparée en arrière, à contre-pente, où il attend.

Le commandant Favier appelle à lui la compagnie Moriceau (9e) et lui envoie l'ordre de prolonger la gauche de la compagnie de Clercq (10e).

Le bataillon Lambert. — Le bataillon Lambert (1er) devait se porter à la droite du bataillon Favier. Ce mouvement ne s'exécutera pas.

Au débouché de Virton, le bataillon est accueilli par une telle trombe de projectiles que le commandant juge nécessaire, avant de lancer ses compagnies en terrain nu, d'organiser un point d'appui d'où elles puissent être soutenues par des feux. Ordre est donc donné à la compagnie Moureaux (2e), qui était en tête, d'occuper le cimetière.

Le mur du cimetière est en briques, peu épais et d'une hauteur d'environ 2 mètres. On n'y percera pas des meurtrières pour ne pas l'affaiblir; on tirera par-dessus, au moyen de banquettes. Toute la section du lieutenant Hassler envahit les maisons voisines où elle trouve des bancs, des tréteaux, des planches, des tonneaux, grâce auxquels, en moins d'un quart d'heure, le cimetière est transformé en une forteresse où une puissante ligne de feu s'établit face au nord.

Mais tandis que cette organisation se poursuivait, le colonel Fropo, à qui la situation ne paraît pas claire, a décidé de garder le bataillon Lambert à sa disposition. Les trois compagnies restantes de ce bataillon se massent donc derrière le cimetière et à l'abri des dernières maisons.

Le bataillon Brunet. — Le bataillon Brunet (2e) s'est déployé à la gauche du bataillon Favier. Le commandant a appelé à lui la compagnie Lemaire (8e) restée en soutien de l'artillerie sur la route de Dampicourt, par ce simple billet, peu explicite, que porte un soldat :

« Je suis engagé dans la direction de *Vieux-Virton.* Faites tout votre possible pour me rejoindre. »

Puis, il a orienté les trois compagnies présentes vers le mamelon 260, en éventail, entre le chemin d'Houdrigny et la route d'Étalle : à gauche, la compagnie Morel (5e), dont la section de gauche, conduite par le lieutenant Dufrasne, s'appuie au chemin d'Houdrigny; au centre,

la compagnie Rozet (6e); à droite, la compagnie Borius (7e), celle-ci cherchant à se lier au bataillon Favier. Les unités, en ligne de sections par quatre, par deux ou par un, se glissent dans le brouillard, à travers les jardins, le long des murs ou dans les fossés, progressant vers la cote 260, sans éprouver de pertes.

Les éclaireurs signalent que la crête où le bataillon doit s'installer reçoit des feux paraissant venir d'une crête parallèle que l'on aperçoit à environ 200 mètres dans la brume indécise.

Les sections se sont déployées si facilement que le commandant Brunet ne croit pas l'ennemi en forces sur la crête en face et donne l'ordre de l'en chasser. Mais à peine les nôtres se montrent-ils à découvert qu'un formidable tir de barrage les accueille. Il faut revenir en arrière et attendre, abrités dans les avoines, le renfort de la 8e et l'appui de l'artillerie.

La compagnie Moriceau (9e) était près du cimetière quand elle reçut l'ordre du commandant Favier de se porter à la gauche du 3e bataillon. La section de l'adjudant Motel est laissée au colonel Fropo qui l'a requise pour la garde du drapeau et le capitaine Moriceau prend comme direction la cote 260 où il pense trouver la gauche de son bataillon.

Mais on s'égare dans des jardins dont il faut contourner les clôtures, ce qui rejette vers l'ouest, de sorte que la 9e compagnie ne peut réellement songer à s'orienter que parvenue hors de la zone des habitations. C'est alors à la boussole qu'elle marche dans la brume épaisse vers le nord-ouest, les trois sections en ligne de sections par quatre, ignorant jusqu'à la présence du bataillon Brunet, déjà déployé en avant dans cette région. En tête et à droite, précédée d'éclaireurs et avec le capitaine, marche la section du sous-lieutenant Fouquet; au centre, celle du sergent-major Maupas; en arrière et à gauche, celle du lieutenant Roger.

On va prudemment, car, en avant, la fusillade est intense et que l'on ne sait pas exactement où l'on va

aboutir. Tout à coup, après avoir entendu sonner la charge et redoubler la fusillade, la section Fouquet, parvenue à quelques mètres de la cote 260, se trouve au milieu de groupes de la compagnie de Clercq (10e) qui refluaient, sans gradés. Le capitaine Moriceau rallie ces hommes assez facilement, les replace face en avant et arrête sa compagnie. En attendant d'être mieux orienté, il se tient prêt à faire face à une attaque de l'ennemi.

Les trois bataillons du 124e essaient de refouler l'ennemi. — En effet, depuis *9 heures* la situation s'est aggravée sur le front du régiment.

Aux termes de l'ordre reçu, ce régiment avait une mission défensive. Il n'aurait pas dû dépasser la crête qui couronne Virton, en arc de cercle, marquée par la cote 260, les Réservoirs et la cote 265.

Mais à *9 heures*, la cote 265 était perdue, nous verrons à la suite de quelle fausse manœuvre imposée au bataillon Graff (2e) du 115e. Dès lors, les unités du bataillon Favier (3e) du 124e, parvenues à la crête des Réservoirs, étaient prises en écharpe par le sud-est.

Faute d'outils en nombre suffisant, les hommes creusaient le sol, assez mou heureusement, avec leurs mains et le couvercle de leur gamelle; ils s'abritaient derrière leur havresac, mais sous les shrapnels qui commençaient à éclater, assez inoffensifs, il est vrai, parce que dirigés trop haut, leur situation devenait pénible, maintenant qu'une brise du sud chassait en gros flocons le brouillard vers les bois, et que le soleil commençait à se montrer.

Bataillon Favier. — Le commandant Favier, qui avait vu les Allemands se replier en toute hâte, sans même emporter leurs blessés, pensa qu'un effort suffirait pour les rejeter et permettre à ses compagnies de pousser au delà de la crête, à l'abri des feux d'écharpe.

Les clairons du bataillon sonnent la charge. Tout le monde saute sur pieds, baïonnette au canon, et, officiers

en tête, dans un élan splendide, les deux compagnies partent au pas de course, sans savoir exactement où est l'ennemi ni quelle est sa force; sans qu'aucune reconnaissance ait été faite du terrain où elles vont s'engager.

Or, à la crête qu'il aurait fallu pouvoir franchir d'un bond, on se trouve arrêté par une haie très épaisse, que des fils de fer renforcent du côté de l'ennemi. Il faut se frayer un passage à travers cet obstacle et cela prend du temps, car on manque de cisailles.

Alors, de la ligne allemande qui est à l'affût dans une tranchée à moins de 100 mètres, la fusillade éclate, et la crécelle des mitrailleuses. En moins de deux minutes, les nôtres sont décimés. Le commandant Favier et le capitaine de Clercq (10e) sont mortellement frappés; le sous-lieutenant Guilbert, grièvement blessé. Le lieutenant Bugnet, qui a réussi à trouer la haie et à franchir la barrière de fil de fer, est grièvement atteint et le sous-lieutenant Marchand est tué raide au moment où, toute sa section ayant franchi l'obstacle, il l'entraînait à la charge. Réduites à quelques hommes, désemparées, sans chefs, les 10e et 11e compagnies refluent derrière la crête, les soldats ramenant leurs officiers blessés.

Bataillon Brunet. — Le bataillon Brunet (2e), en entendant sonner la charge, s'est levé et a voulu franchir la crête qu'il avait l'ordre de tenir. Les trois compagnies de première ligne ont bondi en avant, la baïonnette haute, sous une pluie de balles. Mais deux ou trois bonds d'une quinzaine de mètres déciment les effectifs, et ici aussi, il faut s'arrêter. Les capitaines Rozet (6e) et Morel (5e) sont grièvement blessés, ainsi que le sous-lieutenant Wolf (6e); le sous-lieutenant Durand (5e) est frappé mortellement.

Chacun s'abrite et creuse le sol de son mieux; ce sont des chaumes où les avoines ont été réunies en meules; chaque meule abrite un groupe, mais on souffre beaucoup du feu de l'infanterie et des mitrailleuses, sinon encore de celui de l'artillerie qui tire trop haut.

La compagnie Lemaire (8e) arrivait. Le capitaine avait pris les devants pour s'orienter, n'ayant d'autre directive que le billet du commandant Brunet l'appelant du pont du chemin de fer vers *Vieux-Virton*. Guidé par le bruit de la fusillade, il a abouti à la sortie nord de Virton où le médecin major Daireaux, du 124e, qui organisait là une ambulance, n'a pu que l'aiguiller vers le nord, où se bat le régiment. C'est donc entièrement par hasard que cet officier, laissant sa compagnie dans le fossé de la route d'Étalle, s'est dirigé seul vers le mamelon 260.

Il aperçoit bientôt le commandant Brunet près du chemin d'Houdrigny, debout sur la crête balayée par les balles. Le commandant Brunet n'est pas d'un naturel causeur. Il parle peu, d'habitude, et sous la rafale, il n'a rien perdu de son flegme. D'un geste, il montre au capitaine Lemaire la ligne mince des tirailleurs cloués au sol, et il lui prescrit de porter sa compagnie en avant, entre les 5e et 6e. A la baïonnette, il faut refouler cet ennemi et dégager Virton.

En ligne de sections par deux, la 8e était là, se glissant à travers les pépinières et les boqueteaux qui font à la petite ville une ceinture de verdure. Derrière la crête, trois sections sont déployées et poussées en avant, la section du sergent-major Geai demeurant en renfort.

Au passage, tout le bataillon s'est levé et il avance avec régularité, par bonds de 15 à 20 mètres, comme à l'exercice, sous la pluie de fer, le commandant marchant tranquillement, avec, à la bouche, une cigarette qu'il rallume de temps en temps.

Mais il faut franchir un glacis découvert où les avoines sont fauchées, et le temps est clair, maintenant. En face, les mitrailleuses crépitent. Les officiers, qui se tiennent tous debout, sont particulièrement visés et, bien vite, il n'en reste plus. Le commandant Brunet est tombé, mortellement atteint d'une balle, et la 8e perd en moins de cinq minutes le lieutenant Guillo Lohan, le sous-lieutenant Léyy et l'adjudant François, grièvement blessés. Le lieutenant Guillo Lohan, se sentant mortellement

atteint, se fait asseoir, face à l'ennemi, le sabre à la main, comme Bayard. L'histoire de France se continue...

Réduits de moitié, les groupes que personne ne dirige plus, finissent par s'arrêter, cloués au sol par un formidable barrage de mitraille contre lequel rien ne les protège. Puis les survivants, blessés ou non, l'un après l'autre, retournent vers la crête d'où l'attaque était partie.

Bataillon Lambert. — L'offensive des bataillons Favier et Brunet a été brisée vers *9 heures*. Pour dégager ces deux bataillons, le colonel Fropo décide de faire exécuter une contre-attaque au bataillon Lambert (1cr). Laissant la compagnie Moureaux (2e) installée dans le cimetière, il a conduit lui-même ce bataillon, en colonne par quatre, par l'excellent cheminement que constitue le chemin creux du mamelon 265 et il en a disposé les trois compagnies en ligne de sections par quatre, face à la crête entre les Réservoirs et la cote 265, où il pense qu'est la gauche de l'ennemi engagé contre le bataillon Favier.

Les débris des 10e et 11e compagnies, repris en main par le capitaine de Bertier, se sont accrochés au sol entre les Réservoirs et la lisière nord de Virton; une vive fusillade, qui se fait entendre vers la droite, prouve que le bataillon Graff (2e) du 115e se bat toujours de ce côté. On peut donc espérer, par une contre-attaque vigoureuse exécutée à la faveur des derniers voiles du brouillard, rejeter l'ennemi qui, à cheval sur la route, essaie de gagner Virton.

La baïonnette est mise au bout du canon, puis, comme à la manœuvre, les compagnies Gaillard (1re) à droite, Le Bourgeois (3e) au centre et de Kerguénec (4e) à gauche, les officiers en tête, à leur place de défilé, derrière le commandant Lambert, franchissent le remblai du chemin et clairon sonnant, au pas de charge, abordent le plateau.

Mais ici aussi, le brouillard trahit les nôtres : c'est le moment où, poussé par un vent du sud, il roule vers les bois. Aussi, à peine la crête est-elle franchie que la masse

compacte du bataillon Lambert est accueillie par un feu infernal. Elle est en butte, de face et à droite, à des mitrailleuses dont les nappes de balles se croisent avec des obus arrivant par centaines de la lisière des bois, ébranlant l'air de leurs formidables explosions et couvrant le sol d'une pluie de plomb.

On se déploie automatiquement et on essaie de progresser quand même, tout en prenant une direction plus au nord, du côté d'où vient la mort.

Il est près de *10 heures*. Un soleil ardent fait étinceler les avoines encore sur pieds ici et la chaleur est tout de suite devenue accablante. Les hommes, en nage, se sont pour la plupart débarrassés de leur havresac pour se déplacer plus vite. Des dizaines de morts et de blessés jalonnent chaque bond. Tout ce qui se lève est fauché, et par un hasard extraordinaire, peut-être parce que les Allemands tirent très bas, les officiers qui sont tous restés debout, sont généralement épargnés. Deux blessés seulement parmi eux : le commandant Lambert et le lieutenant Brunetière (3e); mais plus de 300 hommes sont couchés dans les sillons. C'est pourquoi, redressées face au nord, les vagues finissent par se figer, à 150 mètres au nord des Réservoirs, sous la rafale de fer qui les décime.

Les mouvements du 115e. — Quand l'ordre du général commandant le corps d'armée, de rallier à l'ouest de Virton les unités disponibles de son régiment, parvint au colonel Gazan, tout le 115e était déjà engagé : le bataillon Travers (1er) depuis quelques instants, sur l'ordre du général de division, qui avait prescrit de soutenir le 130e; les bataillons Graff (2e) et Coquerelle (3e), avant-postes, au feu depuis le point du jour. Du bataillon Coquerelle il ne restait même plus que deux compagnies revenues de la région d'Houdrigny : les compagnies Lacombe (10e) et Fernagu (11e), dont la première vient d'être mise à la disposition du bataillon Travers et l'autre affectée à la défense de la lisière nord de Virton.

L'ordre de rallier le régiment était pourtant formel. Le

colonel rappelle donc à l'ouest de Virton le bataillon Travers, qui vient de partir, et le bataillon Graff, dont la mission de couverture à l'est de la localité est sans doute sans objet maintenant, puisque la bataille se déchaîne vers le nord.

L'ordre donné pourra être exécuté sans difficulté par le bataillon Travers; du côté du bataillon Graff, il aura des conséquences funestes et devra être rapporté.

Le bataillon Travers se rallie à l'ouest de Virton. — Dans l'effroyable désordre de *7 heures,* nous avons laissé le bataillon Travers rassemblé, les faisceaux formés, devant ses cantonnements, à la sortie nord de Virton. L'ordre du général de Lartigue de porter ce bataillon au secours du 130e était parvenu au colonel Desvaux, commandant la 16e brigade, dans le moment de panique occasionné par le retour de l'escadron de La Brosse et par le reflux de nombreux blessés du 130e. Le colonel a donc poussé en avant cette unité, d'une manière un peu sommaire : « *Il n'y a que quatre pouilleux,* a-t-il dit au commandant Travers. *Portez-vous vers la cote 260, pour appuyer par l'ouest l'action de l'avant-garde...* »

Sans en savoir davantage, la compagnie Duboucher (4e) en tête, le bataillon Travers, suivi de la compagnie Lacombe (10e), se hâte en colonne de route, vers la lisière ouest de la localité. Aux dernières maisons, les balles sifflent. Il n'y a aucun doute sur la direction de l'ennemi, et le commandant pousse deux compagnies en chaîne.

La compagnie Duboucher (4e) déploie deux sections qui disparaissent dans le brouillard; le capitaine les suit avec les deux dernières en ligne de sections par quatre. A travers les jardins, la compagnie Clayeux (3e) essaie de gagner, en ligne de sections, la droite de la compagnie Duboucher. Les compagnies Maturie (1re), Maillefert (2e) et Lacombe (10e) se groupent, prêtes à se porter en avant.

On est mal orienté; on marche à tâtons dans le brouillard; les balles giclent et font voler les pierres des murs;

on s'égare dans les enclos; on s'empêtre dans les clôtures de fil de fer; au total, à *8 h. 15*, la compagnie Clayeux n'était pas encore déployée, quand le contre-ordre survint, ramenant tout le monde en arrière. Le commandant Travers devait grouper son bataillon près de la route de Dampicourt, et l'y tenir à la disposition du commandement.

Les compagnies sont ralliées, et à *8 h. 45*, le bataillon est rassemblé, en colonne double, près du couvent de Saint-Joseph, derrière le groupe Gadois, du 31e régiment d'artillerie, qui tirait déjà dans la brume. Pour protéger ces canons, des postes sont poussés en avant et sur les flancs par les compagnies Maturie (1re), Maillefert (2e) et Lacombe (10e).

Le bataillon Graff (2e) rappelé, rompt et reprend le combat. — Quant au bataillon Graff, il se battait depuis longtemps quand lui parvint, vers *9 heures*, l'ordre du colonel Gazan, d'avoir à se replier.

Prévenu vers *8 heures* de la situation critique de ses compagnies de grand'garde, le commandant Graff avait dès ce moment poussé en avant la compagnie Hartmann (5e) entre le cimetière de Virton et le chemin de la cote 265, et la compagnie Frère (7e) à l'est de ce chemin, toutes les deux orientées vers le nord. Pourquoi le nord? On ne le sait. La fusillade est plus intense de ce côté et les blessés de la compagnie Menez qui est vers 265 arrivent plus nombreux. Pour parer à l'imprévu, le commandant a gardé auprès de lui la section du lieutenant Calcanap (5e).

Le débouché de Virton est difficile, pour la compagnie Hartmann (5e). Les trois sections disponibles de cette compagnie se sont déployées : adjudant Blavette au centre; sous-lieutenant Nio à droite, appuyé au chemin; sergent-major Marseul à gauche, appuyé au cimetière.

Nos jeunes soldats, dont c'est là le baptême du feu, sont impressionnés d'abord par le claquement strident des

milliers de balles qui viennent moucheter les murs des maisons, ainsi que par l'afflux des blessés. Il semble à chacun que personne ne passera au travers d'une pareille avalanche et le lieutenant de la Casinière hésite, lui aussi, à y exposer le matériel de sa section de mitrailleuses. Mais la première émotion vaincue, la progression, vigoureusement assurée par les officiers, s'effectue presque sans pertes. Capitaines en tête, on marche en aveugles dans le brouillard.

Ainsi la compagnie Hartmann ne tarde pas à se heurter aux débris de la compagnie de Bertier (11e) : une trentaine d'hommes terrés un peu au hasard, derrière lesquels, debout, le capitaine fume tranquillement sa pipe, tandis qu'on lâche des coups de fusil dans le brouillard, par acquit de conscience et sans rien voir.

Mais pour arriver à la hauteur de la compagnie de Berthier, il faut franchir un ravin, suivi par un chemin que battent d'enfilade des mitrailleuses invisibles. Le capitaine Hartmann franchit ce passage dangereux, en perdant trois de ses agents de liaison. Il arrête sa compagnie avant qu'elle n'y descende et lui fait creuser des trous de tirailleurs, pour flanquer au moins à droite la compagnie de Berthier, en attendant que le contact ait été pris avec la compagnie Menez.

Le travail n'est pas achevé qu'il faut l'interrompre. Un cycliste est venu dire qu'il y a dans la direction où l'on fait face une section de mitrailleuses du bataillon Fadat, du 130e, restée en position et faisant d'excellent ouvrage. La ligne est donc redressée, face au nord-est, et on attend que le brouillard se lève.

La compagnie Frère (7e) a progressé plus facilement avec deux sections déployées et deux sections en colonne, appuyant sa gauche au chemin de la cote 265. Elle est ainsi venue prolonger la droite de la compagnie Menez (8e) qui, grâce à ce renfort, tient ferme.

D'ailleurs, l'offensive allemande s'est arrêtée. Les deux bataillons du 154e régiment, qui sont là, ont subi des pertes graves et sont devenus prudents. Le baptême du feu

qu'ils reçoivent, eux aussi, dans le brouillard, leur a paru rude et un des hommes qui y prirent part a conservé un souvenir terrible de cette affaire. Il observe que les Français tiraient à coup sûr « *parce qu'ils connaissaient les distances* (1) ». Nous savons ce qu'il en est, mais l'aveu est à retenir.

Au total la lutte était donc stabilisée sur ce point vers *9 heures*, quand le commandant Graff reçut l'ordre de rallier son régiment à l'ouest de Virton. Profitant des derniers voiles de la brume, le commandant rappelle ses compagnies, leur prescrivant de laisser quelques patrouilles sur leurs positions, pour donner le change à l'ennemi.

Les compagnies Menez (8e), Frère (7e) et de Lantivy (6e), reçurent seules l'ordre de retraite. Elles retournaient donc, toutes déployées, vers Virton, quand, moins d'un quart d'heure plus tard, l'ordre leur parvint de réoccuper les positions abandonnées. Ce nouvel ordre émanait du colonel Desvaux, commandant la 16e brigade, averti par hasard de l'interprétation donnée par le colonel Gazan aux prescriptions du général Boëlle.

« Réoccuper » n'était plus le terme exact. C'est « attaquer » qu'il aurait fallu dire, car le brouillard se levait et, bousculant nos patrouilles, l'ennemi était arrivé à la crête.

Sous un feu violent, les trois compagnies, conduites par le commandant Graff, font demi-tour, comme à la manœuvre, et la baïonnette haute, se lancent à l'assaut avec un élan magnifique. Mais l'ennemi, deux fois plus nombreux que les assaillants, est déjà terré et ses mitrailleuses crépitent, insuffisamment contrebattues par les deux pièces du lieutenant de la Casinière.

Les pertes sont graves; le capitaine de Lantivy est tué; sous les obus qui la prennent aussi d'écharpe de la direction de Bellevue, notre ligne est finalement clouée sur place et s'abrite de son mieux, ayant perdu le tiers de

---

(1) *Um Longwy und Verdun. Der deutsche Krieg in Feldpostheften :* Baptême du feu du 5e régiment de Haute-Silésie, no 154.

son effectif, mais s'accrochant tout de même au terrain et ne reculant pas.

Pendant ce temps, la compagnie Hartmann (5e), à qui aucun ordre n'avait pu parvenir, était restée en position, en liaison immédiate avec la compagnie de Bertier (11e) et sa présence était précieuse aux débris du bataillon Favier, dont elle couvrait le flanc. Les pertes n'étaient pas graves sur ce point, mais le capitaine Hartmann avait été blessé d'une balle à la cuisse.

Le 117e reçoit l'ordre d'attaquer Robelmont. — Nous avons laissé le 117e dans les fossés de la route de Dampicourt à Vieux-Virton. Le colonel Jullien, sentant à la persistance de la fusillade qu'une action sérieuse était engagée, voyant même des obus éclater et des balles ricocher au sud de la route sur laquelle son régiment était arrêté, venait de prescrire aux deux bataillons qu'il avait sous la main une formation de rassemblement articulée au sud de la Patte d'Oie, quand, vers *9 heures*, il fut rejoint par le capitaine Deshaires, de l'état-major de la 16e brigade. Cet officier lui portait l'ordre verbal suivant qui fut enregistré sous sa dictée :

Portez tout le régiment dans la région comprise entre Virton et Houdrigny, d'abord sur Robelmont, puis sur les cotes 305 et 310, de façon à déborder la droite ennemie, supposée vers la corne des bois, à l'est de ces cotes.

Dans l'idée du commandement, que précisa le capitaine Deshaires, le 117e devait trouver un cheminement commode dans le fond du grand ravin creusé à mi-distance entre Virton et Houdrigny et qui, de la Patte d'Oie, monte droit vers Robelmont. Mais le brouillard s'éclaircissait. Le colonel Jullien fit observer que le ravin à utiliser pouvait être pris d'enfilade par des feux venus du nord et la situation de trois bataillons entassés y devenir critique avec l'impossibilité de déboucher en terrain découvert. Il fut donc convenu que la zone d'action du régiment s'étendrait depuis le ravin jusqu'à Houdrigny.

Exécution immédiate. Justement, un agent de liaison du bataillon Blanc (3e), qui attend toujours le passage du régiment à la sortie nord de Virton, vient aux renseignements. Ordre est envoyé à ce bataillon de rejoindre à la Patte d'Oie, et des instructions sont données pour l'engagement de l'ensemble. Les bataillons Mercadier (2e) et Treillard (1er) seront en première ligne; le bataillon Blanc (3e), dès son arrivée, suivra en échelon à 800 mètres derrière la gauche du bataillon Treillard. Le bataillon Mercadier, de direction, doit suivre généralement le ravin, assurant la liaison avec les éléments combattant à droite; le bataillon Treillard se reliera à gauche avec le 2e corps, vers Houdrigny.

En hâte, on distribue les cartouches des voitures de munitions et le bataillon Mercadier (2e), prêt le premier, commence le mouvement. Il était sur le chemin de Saint-Mard, sa tête à la Patte d'Oie; il aborde tout de suite le grand ravin, en échelon, la droite en avant, les compagnies en ligne de sections par 4 : la compagnie Morel (8e) la première, le long du versant ouest du ravin; la compagnie Avice (7e) en retrait à sa gauche, le long de l'autre versant; les compagnies Dibinger (6e) et Hebert (5e) complétant ce dispositif vers la gauche, en cheminant le long d'un autre ravin, moins profond, à 400 mètres à l'ouest du premier. Tout cela se fait comme sur le terrain d'exercice, avec entrain et bonne humeur, les hommes s'habituant aux explosions et s'intéressant aux « canettes » tombées près d'eux sans éclater.

Le bataillon Treillard (1er) n'avait pas terminé ses distributions quand le bataillon Blanc (3e) survint, les hommes pourvus de leurs cartouches. Ce dernier bataillon avait fait diligence, en dépit de l'encombrement de la route, qui avait obligé les unités à marcher à la file indienne dans les fossés. Pour gagner du temps, il va prendre en première ligne la place du bataillon Treillard qui marchera derrière lui, dès qu'il sera prêt.

Il part vers le nord, en colonne double ouverte : en tête les compagnies Riondel (9e) et Hugot (10e), en queue

les compagnies Roy (10e) et Nivlet (12e), ces dernières en échiquier, la 12e débordant à gauche.

Aucun cheminement. C'est un glacis mollement ondulé, parsemé de chaumes, de champs de pommes de terre et de boqueteaux, qui monte, à pente assez raide, vers 280. On n'est pas vu de Robelmont; balles et obus passent très haut au-dessus des têtes.

Le bataillon Treillard (1er), pour gagner sa place en arrière et à gauche du dispositif, prend la route de Virton à Dampicourt, puis celle de Dampicourt à Houdrigny, entièrement à l'abri, au moins des vues, et dès qu'il a franchi la voie ferrée, se forme, d'abord en colonne double ouverte, puis en échelons, la droite en avant, avec, de la droite à la gauche, les compagnies Collin (1re), Mourgeon (2e), de la Gasnerie (3e) et Guillo Lohan (4e), cette dernière compagnie montant le long du ruisseau d'Houdrigny.

C'est ainsi qu'à *10 heures,* le 117e, aiguillé sur Robelmont, se trouve déployé tout entier, ses compagnies échelonnées, la droite en avant, toutes en ligne de sections par quatre : celle de droite, la 5e, dans le ravin de la Patte d'Oie, ayant déjà atteint le chemin de Virton à Houdrigny; celle de gauche, la 4e, étant à proximité de la ferme de Beauregard.

Situation autour de Virton à 10 heures. — En somme, à *10 heures,* la 8e division est tout entière déployée :

a) A droite, à mi-pentes, face à la crête 265—fontaine Lempereur, qu'occupe l'ennemi, sont les 6e, 7e et 8e compagnies du bataillon Graff (2e) du 115e. La compagnie Hartmann (5e), de ce bataillon, moins une section gardée en réserve par le commandant Graff, en est séparée et se relie à gauche à la compagnie de Bertier (11e) du 124e;

b) A gauche du gros du bataillon Graff, face au nord et au nord-est, les 4e, 3e et 1re compagnies du bataillon Lambert (1er) du 124e. La compagnie Moureaux (2e) et la section de mitrailleuses Fourtier, de ce bataillon, ont été maintenues dans le cimetière transformé en forteresse;

c) A gauche du bataillon Lambert, reliés, non à lui,

mais à la compagnie Hartmann (5e) du bataillon Graff, sont, avec le capitaine de Bertier, les débris des 11e et 10e compagnies du bataillon Favier (3e), du 124e et à la gauche de ces débris, en échelon refusé, trois sections de la compagnie Moriceau (9e) arrêtées sur les pentes sud du mamelon 260, derrière la ligne du bataillon Brunet (2e) du 124e, dont le capitaine Moriceau ignore la présence dans cette région. La compagnie Roussel (12e) est toujours dans Virton où elle n'a pas reçu d'ordres;

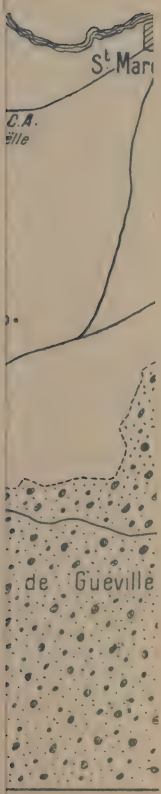
d) A gauche de la 10e compagnie du bataillon Favier, sur la crête descendant de 260 vers le sud-ouest, les 4 compagnies du bataillon Brunet (2e) du 124e, mélangées, sont clouées au sol. Une seule section de la compagnie Lemaire (8e) est encore disponible dans le chemin de Virton à Houdrigny;

e) Derrière cette ligne de 4 bataillons fatigués, éprouvés ou disloqués, les débris désorganisés et très réduits du 130e, renforcés par la compagnie Fernagu (11e) du bataillon Coquerelle (3e) du 115e, revenue d'Houdrigny, tiennent les jardins et les maisons de la lisière nord de Virton, avec la section de mitrailleuses Dufour, placée de manière à interdire la route d'Étalle;

f) Comme seule troupe fraîche disponible, il n'y a plus, rassemblé près du couvent de Saint-Joseph, que le bataillon Travers (1er) du 115e, auquel est venue se joindre la compagnie Lacombe (10e) du bataillon Coquerelle, revenue d'Houdrigny avec la compagnie Fernagu;

g) Comme seul appui de l'infanterie, les 3 batteries du groupe Gadois (1er) du 31e régiment d'artillerie, sont toujours en position dans le verger du couvent de Saint-Joseph et couvrent de leurs projectiles la région au nord de Virton, tandis que les deux autres groupes du régiment sont en route vers le mamelon 280, au sud du Ton.

Devant nos quatre bataillons, la ligne ennemie est arrêtée et se renforce. Aux 1er et 3e bataillons du 154e, déployés face à Virton, le 2e bataillon de ce régiment vient se joindre, appuyant à gauche à la route d'Éthe. Cette ligne s'incurve face à Houdrigny, à hauteur de la



GÉNÉRALE

CROQUIS N° 5 — *SITUATION GÉNÉRALE DANS LA RÉGION ETHE-VIRTON, LE 22 AOUT 1914 A 10 H.*

borne 30 de la route d'Étalle. De ce côté, sous le soleil ardent, la lutte est stabilisée. Les Allemands creusent de profondes tranchées; nos soldats, terrés dans les sillons, dans des trous de tirailleurs ou derrière des meules de paille, s'abritent de leur mieux contre les rafales de mitrailleuses et contre les obus qui s'abattent sur tout ce qui bouge. Car une formidable ligne de 80 canons de tous calibres couronne les hauteurs de Bellevue et de Robelmont, le long de la lisière des bois.

De Bellevue à la ferme de Verly, une autre bataille est amorcée, dans laquelle le 117e, montant du sud au nord, vers Robelmont, va se trouver engagé.

Il y a là, du côté allemand, les 3e et 1er bataillons du 7e grenadiers, sur le plateau de Bellevue, et à droite, dans les bois et dans la clairière de Verly, les trois bataillons du 58e. Devant ces 5 bataillons, nous avons laissé les 3 bataillons du 91e essayant de prendre pied sur les crêtes de Berchiwé et de 280, avec l'appui des trois groupes du 17e régiment d'artillerie, et les 2 bataillons du 87e se tenant prêts à le soutenir.

LA BATAILLE DE 10 HEURES A MIDI

La phase de la bataille, qui va se dérouler *entre 10 heures et midi,* sous un soleil brûlant, sur un plateau sans couverts, où les champs de chaume alternent avec les avoines encore sur pied et les champs de pommes de terre ou de luzerne, sera marquée :

A) Du côté de la 8e division, par les efforts du 124e et des débris des 115e et 130e, que n'appuie pas encore efficacement l'artillerie, pour se maintenir au nord de Virton contre un ennemi retranché qu'appuient 80 canons; par l'essai de constitution d'une masse de manœuvre vers 280, au sud du Ton; par la continuation et l'arrêt de l'offensive du 117e vers le nord, que va bloquer celle du 2e corps dirigée vers l'ouest;

B) Du côté du 2e corps, par l'engagement des régiments de la 3e division, au fur et à mesure de leur arrivée sur le champ de bataille.

A) La lutte au nord de Virton

Le général Boëlle, commandant le 4e corps, porte son P. C. sur le mamelon 280. — Le général Boëlle avait quitté le général de Lartigue, sur la route d'Étalle, à *8 h. 15.* Le 124e partait, plein d'entrain, et il semblait bien que la situation n'allait pas tarder à changer de face.

Mais en rentrant dans Virton, le général est fort mal impressionné. Le désordre y règne encore. Le bataillon Lambert (1er) du 124e est groupé dans la région du cimetière; le bataillon Blanc (3e) du 117e, attend des ordres; les canons du 31e d'artillerie, qui vont aller, quelques minutes plus tard, s'installer au sud du Ton, encom-

brent les rues; des ambulances, improvisées partout, regorgent de blessés et sont en pleine activité; des isolés de tous les régiments de la division, surtout du 130e, errent, ne sachant où se rallier; dans les rues étroites, les shrapnells tombent en grêle et les explosions d'obus se succèdent, assourdissantes, s'accompagnant du bruit de vitres brisées...

Pour faire taire ces canons et appuyer l'infanterie, le général Boëlle prescrit tout de suite au général Parreau, commandant l'artillerie du corps d'armée, de constituer un grand groupement d'artillerie sur les hauteurs au sud de Saint-Mard et de rappeler pour cela le 44e régiment d'artillerie vers 280.

Puis il entrait à la mairie et au moment où il en franchissait le seuil, le colonel Raymond, commandant la cavalerie du corps d'armée, assis devant la porte était atteint d'une balle à la figure.

L'état-major est installé très largement, sinon confortablement, dans la grande salle du Conseil municipal, mais il s'y trouve sans aucun moyen d'action. On a vainement essayé de communiquer téléphoniquement avec Ethe, où la 7e division doit être à cette heure; avec Marville, où est le quartier général de la 3e armée. Seule, la communication existe encore avec la permanence laissée à Vélosnes, mais ce poste est isolé, lui aussi, et ne peut fournir aucun renseignement. On ne sait rien, non plus, du capitaine de la Chavignerie, parti ce matin vers Ethe, en automobile, et on attend. Que faire d'autre? On discute; on interroge les habitants dont les affirmations sont de plus en plus impressionnantes. Le capitaine Lepetit, dont la nuit a été mouvementée, dort sur une botte de paille. Le capitaine Lanoix est resté sur sa terrasse d'où il voit le paysage, maintenant, baigné de soleil : la ferme de Bellevue qui brûle, des lignes qui montent vers le nord, sombres sur les champs jaunes, cachées de temps en temps par les flocons blancs des shrapnells.

Après une heure d'attente, vers *9 h. 15,* le général n'a encore reçu aucun renseignement, tandis que la fusillade, accompagnée du crépitement pressé des mitrailleuses et scandée par les rafales d'artillerie, s'intensifie à la lisière nord de la localité. Il sent bien alors qu'il n'est plus à sa place dans Virton et que, puisqu'il s'agit décidément d'une bataille, il doit, pour diriger les opérations de ses deux divisions, chercher un poste de commandement plus en arrière. Le colonel Degoutte insiste dans ce sens, et vraiment, en dépit de toutes les répugnances, il faut s'y résoudre.

Mais où aller? La carte indique Allondrelles ou La Malmaison comme nœud des communications vers Ethe et vers Virton; or là, on ne verra rien; on ne saura rien; on sera encore plus mal installé qu'ici et, en outre, on fera figure d'avoir fui la bataille et d'être allé se tapir derrière le masque boisé, hors de portée de l'artillerie. Le général se refuse absolument à prendre une pareille attitude. A Chencis? A Latour?... Là, on sera bien entre Ethe et Virton, mais on ne verra aucun des deux champs de bataille et la transmission des ordres et des renseignements, pour laquelle on ne peut compter que sur des cavaliers, sera rendue précaire par l'artillerie ennemie.

Au total, le commandement des deux divisions est impossible dans cette région boisée, et cela, le général l'avait prévu et fait observer téléphoniquement le 21 au soir, au chef d'état-major de la 3e armée (1). Il faut donc laisser le général de Trentinian agir à Ethe au mieux des circonstances. C'est un homme de grande initiative et d'une indomptable énergie. Il fera tout ce qu'il est humainement possible de faire. Quant au commandant du corps d'armée, il va transporter son poste de commandement sur le mamelon 280, d'où il pourra du moins suivre les opérations de la 8e division et se tenir en liaison avec le 2e corps d'armée, dont il a le devoir d'assurer à

(1) Voir les circonstances de cette communication. *Le 22 août au 4e corps d'armée. Ethe,* p. 15, 16 et 17.

tout prix le flanc droit et les derrières. Il disposera là de l'artillerie de corps qui y a été appelée et doit s'y trouver déjà, et il donne l'ordre qu'on y achemine les cinq compagnies du 115e (bataillon Travers et 10e compagnie), disponibles à l'ouest de Virton. Avec les bataillons du 315e et du 317e qui se trouvent aussi dans cette région, le général aura ainsi une troupe de manœuvre et pourra parer à l'imprévu.

A *9 h. 30*, l'état-major est à cheval, et au pas, le général en tête, il quitte Virton précédé du peloton d'escorte que commande le lieutenant de Noailles. L'opération n'est pas sans danger : les habitants affirment que Saint-Mard est rempli d'Allemands cachés dans les maisons.

L'artillerie n'est plus là et les rues ne sont plus embouteillées, mais les isolés y sont nombreux, blessés ou non blessés. Au passage à niveau de la voie ferrée, plus de 100 se sont réunis, du 115e, du 124e et du 130e. Ils ont combattu depuis l'aube; ils sont fatigués, sans munitions, nerveux; ils ont perdu leurs chefs et leurs sections n'existent plus. Le général charge le capitaine Lanoix de les grouper en unités constituées, eux et tous ceux qui se présenteront. Tâche ardue qui exige de l'autorité et de l'énergie, car le Français, très discipliné quand il est sous les ordres de ses chefs immédiats, qu'il connaît et qu'il estime, accepte difficilement l'emprise d'un inconnu. Spontanément, le capitaine Audet s'est joint au capitaine Lanoix et à eux deux, ils commencent par obtenir une vague colonne par quatre, aux numéros bigarrés, qui, instinctivement, se précipite dans les fossés de la route, toutes les fois qu'un obus éclate auprès d'elle.

Le général a pris le chemin de Saint-Mard à Harnoncourt, étroit et bordé de peupliers, que l'artillerie ennemie arrose. Ce chemin, au point où il franchit la crête, est profondément en déblai et de là, on découvre la ferme de Bellevue qui brûle, les pentes de Robelmont, les hauteurs à l'est d'Houdrigny, où des shrapnells éclatent, des lisières de bois, à perte de vue, mais vers Ethe, rien. De ce côté, l'éperon de Saint-Mard cache tout. Le poste

de commandement est installé près d'un petit bois triangulaire au sud et tout près du chemin. Il y restera jusqu'à ce soir.

Il est *10 heures*. Le général a mis pied à terre. Alerte, accompagné du colonel Degoutte, il parcourt son plateau, la jumelle à l'œil. Partout, c'est le vide. Aucun combattant n'est visible, et n'étaient le grondement ininterrompu des canons allemands, le fracas des obus qui viennent encadrer la crête, dès que le général se montre, même seul, les réponses plus nettes et plus rares du groupe Gadois et les multiples flocons blancs ou noirs qui apparaissent et s'évanouissent sans interruption, avec des explosions plus ou moins rapprochées, on se croirait dans un désert.

L'ennemi. — C'est pourtant le moment où la IX^e^ division prussienne, puissamment renforcée en artillerie, vient d'engager son dernier régiment pour s'assurer la possession du plateau de Bellevue.

Nous avons vu le général von Below, menacé au sud et à l'ouest par deux importantes masses françaises, arrêter vers *8 h. 30* son offensive sur Virton et se mettre en garde face à Virton et face à Meix. Le grand nombre des blessés des 115^e^, 124^e^ et 130^e^ trouvés sur le champ de bataille depuis Robelmont jusqu'à la route d'Ethe a fait penser au commandant de la IX^e^ division allemande que la 8^e^ division française n'était certainement plus en état de déboucher de Virton, où une vigoureuse action d'artillerie suffirait à la maintenir, et que peut-être même un effort tenté par l'est serait susceptible d'enlever cette ville à l'ennemi.

C'est pourquoi le 154^e^ a reçu l'ordre de pousser de l'avant, débordant la droite française, et de tâcher d'aborder Virton par l'est. Nous avons vu, en dépit d'une fausse manœuvre, l'héroïque résistance du bataillon Graff (2^e^) du 115^e^, faire échouer cette manœuvre, vers *10 heures*, et immobiliser les trois bataillons du 154^e^ régiment prussien sur la crête 265 — fontaine l'Empereur.

Du côté de l'ouest, la situation paraît moins claire et le danger plus grave, de sorte que le général von Below sent la nécessité :

1° D'occuper solidement le mamelon 305 de Robelmont, pivot indispensable pour toute manœuvre vers le sud et vers l'ouest;

2° De renforcer sa ligne, où un vide s'ouvre entre le 154e engagé dans un combat assez violent face à Virton, et le 7e grenadiers, vigoureusement sollicité vers Houdrigny d'où une offensive ennemie s'efforce de déboucher.

Donc, à *10 heures*, tandis que l'artillerie de la division, renforcée par des obusiers de 150mm du corps d'armée, couvre d'une grêle d'obus de gros calibre les régions de Villers-la-Loue, de Houdrigny et de la gare de Virton, le lieutenant colonel von Arnim, commandant le 19e régiment d'infanterie, reçoit l'ordre d'exécuter cette double mission.

Le 19e est au complet depuis quelques instants, son 3e bataillon venant de le rejoindre, et il attend, en colonne de route dans le bois, sa tête au coude du chemin, entre les bois de Virton et de Naux.

Le 1er bataillon et la compagnie de mitrailleuses du régiment, sous le commandement du major von Troïlo est mis à la disposition du colonel Zwenger, commandant le 58e qui doit prononcer une attaque concentrique contre Robelmont avec ce bataillon venu de l'est et le 1er bataillon du 58e, toujours déployé le long de la lisière du bois, au nord de la localité.

Effort inutile, qu'une reconnaissance plus approfondie eût évité, puisque, depuis longtemps, Robelmont n'était plus occupé par le bataillon Saget, du 147e qui y avait passé la nuit et l'avait évacué à la faveur du brouillard. Nous savons d'ailleurs qu'à la même heure, le 91e régiment français, venu d'Houdrigny et de Berchiwé, en attendant l'intervention du 117e, a pris, lui aussi, comme objectif ce malheureux village déjà incendié par l'artillerie.

Effort coûteux, car l'apparition des vagues successives du 19e régiment prussien, débouchant du masque boisé,

ne manqua pas d'attirer les rafales pressées des groupes Defrance (1er) et Montlebert (3e) du 17e régiment d'artillerie, en position dans la région de Villers-la-Loue. Les pertes, paraît-il, furent sérieuses dans les deux bataillons du 19e et du 58e, en dépit de quoi, vers *11 heures*, Robelmont en flammes, que personne ne défendait, fut enlevé d'assaut par les Allemands.

Pendant ce temps, le bataillon Baron (IIe) du 19e, chargé de renforcer la ligne, entre le 7e grenadiers et le 154e, s'était porté en direction de Bellevue, également sous les obus du 17e régiment d'artillerie qui lui firent beaucoup de mal et il était venu couronner, vers 295, la crête nord du grand ravin courant du nord au sud, à mi-distance entre Houdrigny et Virton. Là, en butte aux feux du groupe Gadois (1er) du 31e d'artillerie, et à ceux du 91e régiment d'infanterie, parvenu sur le mamelon 280, il avait dû s'arrêter, face au sud-ouest et creuser des tranchées.

Le IIIe bataillon de ce régiment restait disponible, à la lisière nord du bois des Naux.

Deux bataillons du 58e étaient aussi dans le bois de Robelmont avec une batterie du 41e régiment. Le colonel Zwenger a chargé son IIIe bataillon, appuyé par la batterie d'artillerie et par la compagnie de mitrailleuses du régiment, de tenir à tout prix, face à l'ouest, les hauteurs du Fréchy. Il occupera la ferme du Verly, mais il ne cherchera pas à pousser plus loin de ce côté, sa mission étant rigoureusement défensive.

Donc, vers *midi*, les derniers éléments du bataillon Saget ayant quitté Meix-devant-Virton pour se diriger vers Bellefontaine, le combat s'éteignit de ce côté, faute de Français.

En somme, à *10 heures*, le général von Below a encore deux bataillons disponibles dans les bois : le IIe bataillon du 58e et le IIIe du 19e.

En rappelant en outre que l'infanterie allemande est appuyée par toute la brigade d'artillerie divisionnaire et au moins un bataillon du 5e régiment d'artillerie à

pied : au total près de 80 canons, dont 24 au moins de gros calibre (1), on peut conclure que si l'offensive de la division von Below sur Virton est sans doute arrêtée, la position de cette division sur les plateaux de Bellevue et de Robelmont est très forte.

Le 124e s'accroche au nord de Virton. — Après son effort pour refouler l'ennemi sur le plateau de Bellevue, le 124e, dont les effectifs étaient très éclaircis, se maintenait avec difficulté sur la crête militaire, au nord de Virton. L'ennemi n'avançait pas, mais son artillerie et ses mitrailleuses inondaient littéralement de projectiles tout le champ de bataille et rendaient pénible la situation de nos soldats, mal abrités dans leurs trous de tirailleurs. Le moindre mouvement d'un tireur changeant de position, d'un blessé allant se faire panser, d'un agent de liaison rampant pour porter un ordre, attirait immédiatement une grêle de balles ou un obus. Tout ce qui se levait était fauché. Fatigués de lâcher des coups de fusil dans le vide, sans rien voir, les hommes ne tiraient presque plus; quelques-uns mangeaient; d'autres, écrasés de fatigue, dormaient sous un soleil de plomb.

Du bataillon Lambert (1er), la ligne des compagnies Gaillard (1er), Le Bourgeois (3e) et de Kerguenec (4e), était décimée; mais elle tenait. Vers *11 heures,* le commandant Lambert, atteint d'une balle, dut en abandonner le commandement et on chercha le capitaine Moureaux, qui devait le remplacer. La compagnie Moureaux (2e), toujours dans son cimetière, était arrosée de shrapnells, mais ne subissait aucune perte.

Du bataillon Favier (3e) la ligne des compagnies de Clercq (10e) et de Bertier (11e) n'existait plus. Il y avait là une trentaine d'hommes, à peu près sans cartouches que le capitaine de Bertier, seul officier survivant, finit,

(1) Ce sont : 3 batteries d'obusiers de 105mm (18 pièces) et 2 batteries de 77mm (12 pièces) du 41e; les 6 batteries de 77mm (36 pièces) du 5e régiment, et *au moins* un bataillon du 5e régiment d'artillerie à pied (6 pièces de 150mm).

un peu après *11 heures,* par replier sur la lisière nord de Virton. Sous la protection des mitrailleuses du lieutenant Dufour, du 130e, ils s'y mélangeaient aux débris du 130e répartis dans les maisons et dans les jardins.

Au même instant, le capitaine Moriceau, de ce bataillon, dont nous avons laissé la compagnie (9e) derrière le bataillon Brunet (2e), arrêtée en échelons parallèlement à la crête 260, ne recevant aucun ordre, essayait, pour se renseigner, de gagner cette crête qui lui cachait l'horizon.

Ses patrouilles y sont accueillies par des rafales de projectiles, mais elles aperçoivent à quelques mètres en avant, dans les sillons ou derrière des meules, la ligne du 2e bataillon où les morts et les blessés sont nombreux. La section du sous-lieutenant Fouquet se trouve ainsi derrière la compagnie Borius (7e); celle du sergent-major Maupas, derrière la compagnie Rozet (6e); celle du lieutenant Roger, derrière la compagnie Morin (5e). On prend langue. Avec les nouveaux venus, il y a là 11 officiers qui, sous les projectiles, se partagent le commandement de la ligne. Les baïonnettes étincellent. Le brave commandant Brunet est mort, mais chacun sait où est le devoir. D'un bond, le renfort des trois sections est sur la ligne qu'il réveille et qu'il entraîne encore une fois en avant.

Encore une fois, c'est une hécatombe. Le lieutenant Dufrasne est tué; le capitaine Borius, grièvement blessé; le lieutenant Roger, atteint successivement de 8 balles. A *midi,* les débris de ces 5 compagnies se ralliaient de nouveau à la crête qu'elles avaient quatre fois essayé de dépasser.

L'ennemi ne chercha pas à progresser. Il creusait de profondes tranchées et renforçait sa ligne. Il venait justement en ce point de recevoir tout le IIe bataillon du 19e venu pour combler le vide qui menaçait de s'élargir entre le IIIe bataillon du 7e grenadiers, et le IIIe bataillon du 154e.

Le bataillon Graff (2e) du 115e se replie sur Virton. — La ligne allemande a été renforcée aussi vers

l'ouest par le IIe bataillon du 154e, qui s'est porté en ligne, un peu après *10 heures*, le long des bois, jusqu'à la route d'Ethe, poussant même quelques unités au sud du Ton, pour tâter les lisières est de Vieux-Virton et de Saint-Mard. Cloué au sol par la mitraille, décimé, le bataillon Graff est hors d'état de s'opposer à ce mouvement enveloppant. Même, les Allemands s'infiltrant dans la vallée du Ton, le commandant se voit dans l'obligation de replier ses trois compagnies de droite, pour ne pas être pris à revers.

Le commandant Graff est un officier d'un grand sang-froid et d'une magnifique énergie (1). Il profite d'un moment d'accalmie pour envoyer la section de mitrailleuses de la Casinière derrière la crête séparant Virton de la ferme Lempereur; elle y protégera le mouvement de repli de l'ensemble. Il est convenu qu'au signal, de la droite à la gauche, les compagnies iront, au pas de course, s'installer derrière cette crête, chacune attendant pour partir que la précédente soit arrivée sur la nouvelle position et ait ouvert le feu.

Conception classique, mais combien difficile à réaliser en terrain découvert, sous les balles, sans appui d'artillerie, sans cadres, avec de jeunes soldats dont c'est le baptême du feu et qui sont épuisés et énervés par une nuit d'avant-postes et plusieurs heures d'un rude combat où la mort a fauché dru.

En fait, on ne put rester sur cette crête. Elle était déjà prise d'enfilade par la rive sud du Ton et battue d'écharpe par l'artillerie de Bellevue.

C'est jusqu'à la lisière de Virton qu'il fallut reculer. Le commandant Graff comptait se renforcer là de la compagnie Fernagu (11e), qui avait été mise à sa disposition. Il ne trouva pas cette compagnie, qui était occupée à la lisière nord. Il pensait y trouver le colonel Gazan, être appuyé par le bataillon Travers; le colonel Gazan venait d'emmener le bataillon Travers sur les hauteurs

(1) Tué à Andechy, le 7 octobre 1914.

au sud du Ton. Des isolés des 124e et 130e, en nombre, prenaient le même chemin. Évidemment, c'est une retraite, et en assez mauvais arroi.

Aucune instruction, mais une décision s'impose, pour le salut commun, puisque le bataillon est en état de se battre : c'est de tenir l'ennemi en respect devant Virton.

A l'ordre de se replier sur Virton, le capitaine Hartmann (5e), toujours en position à l'est des Réservoirs, a répondu qu'il pouvait tenir en place, n'étant pas pressé par l'ennemi.

Ordre lui est expédié de tenir jusqu'au bout, et ce compte rendu laconique est adressé au colonel Gazan.

Je tiens toujours la lisière de Virton. Mon bataillon est engagé tout entier. L'ennemi progresse sur sa gauche. Derrière moi, la 11e compagnie est partie. Je tiens. Je ne pourrai sans doute pas me replier.

GRAFF.

Il ne fut pas attaqué et l'ennemi ne chercha pas à dépasser la crête séparant Virton de la ferme Lempereur.

C'est qu'à sa droite, le 154e était contenu par le bataillon Lambert redressé face au nord et au nord-ouest et tenant solidement le cimetière par la compagnie Moureaux.

A sa gauche, au sud du Ton, il s'en laissa imposer aussi par le détachement d'isolés dont les capitaines Lancix et Audet, de l'état-major du 4e corps avaient, vaille que vaille, réussi à faire un semblant d'unité constituée. Les deux officiers avaient trouvé là un sergent-major et 4 caporaux, et ils avaient formé 4 groupes comprenant, autant que possible, des hommes d'un même régiment.

Puis, apercevant à la jumelle des patrouilles *feldgrau* se glisser vers la station au sud du Ton, ils avaient poussé une ligne de tirailleurs sur le mamelon 230.

Cette ligne ne tint pas, il est vrai. Les deux capitaines ayant dû partir pour rejoindre le P. C. du général Boëlle, sans panique, mais très délibérément, elle se désagrégea et les suivit vers la cote 280, à *11 h. 30.*

Il n'y avait de ce côté qu'une compagnie allemande :

sans doute du 46e, de la Xe division, poussé de Belmont sur Latour. Elle n'osa pas avancer et même, craignant quelque embûche, elle se replia dans le bois de Bampont.

Le colonel Gazan conduit à 280 les cinq compagnies disponibles de son régiment. — Le colonel Gazan, commandant le 115e, avait reçu à *9 h. 30* l'ordre du général Boëlle de mettre à sa disposition vers 280, au sud du Ton, le bataillon Travers (1er) et la compagnie Lacombe (10e) de son régiment, groupés près du couvent de Saint-Joseph, et à *10 heures*, le mouvement s'exécutait. Exécution des plus périlleuses d'ailleurs, car le ciel était devenu clair et les coteaux qu'il fallait gravir bien en vue de l'artillerie allemande, étincelaient déjà sous un soleil ardent.

Pourtant, le mouvement se fit avec le plus grand ordre et les pertes furent minimes. Les unités se glissaient à la file indienne, le dos courbé, dans les fossés du chemin; le colonel, le chef de bataillon et les commandants de compagnie, marchaient tranquillement au milieu de la chaussée, de sorte que le calme ne se démentit pas un instant malgré l'arrivée de quelques obus et la rencontre d'isolés de divers régiments.

A *11 heures*, les 5 compagnies étaient disposées en ligne de colonnes largement ouvertes, derrière la crête au sud de 280. La compagnie Clayeux (3e), chargée d'occuper un bois de sapin, au nord-est du mamelon, pour surveiller Saint-Mard, se mit en devoir, avec ses outils portatifs, de creuser des trous de tirailleurs le long de la lisière.

Le général de Lartigue rejoint le général Boëlle sur le mamelon 280. — Quelques minutes après le départ du général Boëlle, le général de Lartigue avait bien dû se rendre compte, lui aussi, que sa place n'était plus à la sortie nord de Virton. On se battait dans le brouillard à moins de 300 mètres de lui; le fossé qui lui servait de P. C. était encombré de blessés et de mourants; de temps en temps, la section de mitrailleuses du lieutenant Dufour,

toujours à côté de lui, devait, d'une rafale, balayer quelque patrouille trop hardie. En outre, les quatre régiments vont être engagés et aucune vue d'ensemble de l'action, aucune organisation du commandement n'est possible dans ces conditions.

C'est le mouvement du 117e qui résume tous les espoirs de la journée. Avant de quitter la ligne de bataille, le général veut se rendre compte par lui-même de l'état de la situation dans la zone où ce régiment va s'engager, et à pied, tandis que le brouillard s'éclaircit, il se dirige vers le mamelon 260. Il y a là le bataillon Brunet (2e) du 124e, cloué au sol devant un ennemi invisible. Autour du général, les balles claquent, les obus s'écrasent. Le front plissé, insouciant du danger, au point qu'un officier des troupes engagées a cru qu'il cherchait la mort, il fouille de sa jumelle le creux de Dampicourt, les crêtes désertes de Houdrigny et de Robelmont, qui apparaissent maintenant dans le soleil. Il ne voit rien; il n'a aucun moyen de se renseigner. Lentement, il part et, à *11 heures*, il rejoignait le général Boëlle sur le mamelon 280, avec une partie de son état-major.

L'offensive du 117e jusqu'à midi. Mélange avec le 2e corps d'armée. — Nous avons laissé, à *10 heures*, ce régiment, marchant vers Robelmont, en échelon, la droite en avant. Jusque-là, les pertes avaient été faibles et comme les obus éclataient fort haut, parce qu'on était dans un fond, le moral gagnait à ce jeu.

Bataillon Mercadier. — La situation s'aggrave quand le bataillon Mercadier franchit le chemin creux reliant directement Virton à Houdrigny. La compagnie Morel (8e) qui est en tête, parvenue à la naissance du grand ravin, s'est déployée sur le plateau, au sud-ouest de la cote 260 : deux sections en chaîne, deux sections en soutien. Il y a là, tout près, à une centaine de mètres sur la droite, une ligne de tirailleurs. Une patrouille va voir : ce sont des cadavres et quelques blessés du bataillon Brunet (2e) du 124e.

A la crête, les balles arrivent par rafales. Les éclaireurs se couchent dans un champ de luzerne.

Le capitaine Morel court à eux. Un genou à terre, il fait avec sa jumelle un tour d'horizon, fouillant les fourrés pour y découvrir les mitrailleuses qui crépitent à 500 ou 600 mètres. Une balle l'atteint au front et il tombe sans pousser un cri.

Le sous-lieutenant de réserve Pélissier était à une vingtaine de mètres. Calme, il se lève, et à très haute voix, il s'écrie : « *La 8e, à mon commandement!* » Les sections de chaîne sont poussées à la crête et le feu est ouvert à 600 mètres mais on ne voit rien; le plateau semble désert. Pourtant, la seule apparition de ces deux sections a fait crépiter des mitrailleuses sur une longue ligne et de gros obus vont en ronflant fouiller le ravin en arrière, où ils explosent dans un nuage de fumée noire.

Le commandant Mercadier, qui est venu sur la ligne, juge nécessaire d'appuyer la 8e, avant de tenter une progression sur ce glacis dénudé. A *10 h. 15,* deux sections de la compagnie Avice (7e), prolongeaient la chaîne de la 8e et ouvraient le feu comme elle. Mais tout le monde étant hanté par l'idée de se porter en avant pour aborder l'ennemi, personne ne songe à creuser le sol pour s'abriter et les outils restent sur les sacs; on se contente d'utiliser les sillons et les meules de paille, là où il s'en trouve.

Surtout, les soldats qui étaient sur la ligne de feu étaient inquiets de savoir des camarades derrière eux. Le bruit avait couru que, le matin, dans le brouillard, les régiments de la 16e brigade avaient tiré les uns sur les autres. Or le claquement des balles allemandes venues de l'est et du nord-est produisait l'impression de détonations venues de l'arrière. On se retournait donc à chaque instant, pour dire aux camarades de ne pas tirer.

A *11 heures,* le commandant Mercadier se disposait à porter la compagnie Hébert (5e) en avant, quand il vit la compagnie Hugot (10e), compagnie de tête du bataillon Blanc (3e), atteindre le chemin creux de Houdrigny,

à côté de la compagnie Dibinger (6e), et pousser ses éclaireurs en avant. Son front de combat étant ainsi resserré, il décida de garder les 5e et 6e compagnies en renfort.

Bataillon Blanc. — Le bataillon Blanc avait serré à ce point sur le bataillon Mercadier, parce que le ravineau qu'il remontait, obliquant vers la droite, l'avait rejeté insensiblement de ce côté.

Jusque-là, il n'a subi aucune perte. Il a pourtant dû, par un temps fort clair, franchir trois crêtes que l'artillerie allemande couvrait de projectiles. On l'a fait par bonds, les sections formant la carapace. Le moral est excellent; tout le monde a hâte d'arriver à l'assaut.

Au sud du chemin d'Houdrigny, la compagnie Riondel (9e) s'est trouvée au milieu de soldats du 91e, qui refluaient. Ces hommes disaient avoir refoulé l'ennemi, l'avoir poursuivi, puis être tombés sous le feu de mitrailleuses qui les avaient décimés. Ils ne demandaient qu'à retourner au combat, mais ils n'avaient plus d'officiers. On en forma une forte section qui renforça la compagnie Roy (11e).

A la crête où est arrêté le bataillon Mercadier, les éclaireurs de la compagnie Hugot (10e) sont accueillis, eux aussi, par une pluie de projectiles. Le commandant Blanc, qui s'est porté à leur hauteur, observe attentivement le terrain à la jumelle, et, pas plus que le commandant Mercadier, ne voit rien de suspect; pas le moindre indice d'un être vivant.

La compagnie Hugot (10e) a déployé 3 sections. Le commandant l'appuie tout de suite à gauche par la compagnie Riondel (9e); les compagnies Roy (11e) et Nivlet (12e) resteront en renfort dans le chemin creux de Houdrigny.

Des balles viennent de partout et tous les hommes de ce bataillon, même ceux des compagnies de renfort, ne distinguant pas le bruit des détonations de celui du claquement des balles, se plaignent qu'on leur tire dans le dos. Ce qui est certain, c'est que la crête est infranchissable.

Pour répondre aux mitrailleuses allemandes, le lieutenant Monnier, commandant la 2e section de mitrailleuses, a cherché à y installer ses deux machines, derrière un tas de pierres, dans l'intervalle entre les bataillons Blanc et Mercadier. L'essai ne réussit pas. Il coûte la vie à 4 mitrailleurs et une machine est mise hors de service. Le lieutenant reste là tout de même, tirant de son mieux, entièrement au jugé, d'ailleurs, pour soutenir le moral des nôtres.

Resté sur la chaîne des tirailleurs, le commandant Blanc cherchait vainement à se rendre un compte exact de la situation. Il put cependant constater que le plateau dénudé, où aurait dû se développer face au nord la manœuvre du 117e, était balayé par des balles paraissant venir du nord, du nord-est et de l'est, et qu'en marchant sur Robelmont, on prêtait le flanc à l'ennemi. A *midi*, le commandant observait encore le terrain à la jumelle quand une balle l'atteignit grièvement à l'abdomen. Son adjoint, le capitaine Forgemol de Bostquénard, en liaison à ce moment auprès du colonel Jullien, commandant le régiment, tout de suite prévenu, accourt prendre le commandement de ce bataillon immobilisé sous le feu.

Bataillon Treillard. — Le bataillon Treillard avait atteint, à *10 h. 15*, le chemin de Saint-Mard à Houdrigny, en formation échelonnée, la droite en avant. Le franchissement de la crête de Beauregard a été salué par des obus de 77mm et de 105mm. Grâce à des précautions de cheminement, on n'a pas subi de pertes, mais les compagnies sont arrivées un peu en désordre sur le chemin, où quelques minutes d'arrêt s'imposent.

A ce moment, des unités du 87e, du 2e corps, se portaient en avant, de Houdrigny vers le nord-est. Pour ne pas se mélanger à ces troupes, il fallut obliquer nettement à droite, cependant que le 87e continuait d'avancer, réduisant d'autant la zone d'action du bataillon. Même, la compagnie Guillo Lohan (4e), qui était à

gauche, dut, pour ne pas être coupée, obliquer pour son propre compte, au point de venir dans le sillage de la compagnie Collin (1re) à côté de la compagnie Riondel (9e) du bataillon Blanc.

La compagnie Collin (1re) est déjà engagée, intervenue à un instant fort opportun derrière la compagnie Hugot (10e) du bataillon Blanc. Cette dernière, qui avait cherché à franchir la crête, vient de perdre son capitaine, grièvement blessé et le lieutenant Ruellan, tué. Ses sections de chaîne, décimées refluaient quand la compagnie Collin arrive, deux sections déployées. Avec un entrain admirable, tout le monde se reporte en avant et cette partie de la ligne atteint la crête, près du point culminant 280. Là, la pluie des projectiles est effroyable. Une nappe de plomb rase le sol; les obus se succèdent avec rapidité : 77mm dont le tir rectifié commence à faire des victimes, 105mm et 150mm qui creusent d'énormes cratères et ébranlent l'air de leurs formidables explosions.

Sous ces rafales, le moral de nos jeunes soldats demeure splendide. La compagnie Mourgeon (2e) est venue prolonger à gauche la compagnie Collin, et en rampant sur le ventre, les deux compagnies ont gagné quelques mètres, ce qui les a conduites à la droite d'une ligne du 91e, du 2e corps, déployée face à l'est, où morts et blessés sont nombreux. On s'arrête; un soldat sur deux creuse le sol, tandis que son camarade tire... sans rien voir. Le feu de l'ennemi est tellement violent qu'on croit à un assaut très prochain et que l'on se prépare à le repousser, en attendant de pouvoir progresser de nouveau.

Les pertes sont graves. La compagnie Collin (1re) a une cinquantaine d'hommes hors de combat, avec l'adjudant Laffargue; la compagnie Mourgeon (2e) à peine en ligne, en a perdu une douzaine avec l'adjudant chef Gaudineau. Même les compagnies de deuxième ligne, encore à l'abri, sont éprouvées par l'artillerie lourde, et le capitaine Guillo Lohan (4e) qui s'est porté en avant pour s'orienter, a été frappé d'une balle.

Coincé à droite par le bataillon Blanc, à gauche par le

87e et par le 91e, du 2e corps, orientés face à l'est, le bataillon Treillard ne peut plus progresser sans occasionner un inextricable désordre.

En somme, dès *midi*, le 117e est immobilisé, pêle-mêle avec des unités du 2e corps, sur la crête qui descend de 280 vers le sud-ouest, à hauteur de la naissance du ravin de la Patte d'Oie, au delà duquel quelques patrouilles ont été poussées.

L'artillerie. — Si notre infanterie est arrêtée devant les mitrailleuses allemandes, l'infanterie allemande aussi va être clouée au sol par nos canons. C'est que, depuis *10 heures*, 8 batteries du 44e régiment d'artillerie de corps sont intervenues dans la bataille, et que vers *midi*, 6 batteries du 31e régiment divisionnaire feront à leur tour entendre leur voix.

a) *Le 44e régiment d'artillerie.* — Dans notre récit de la bataille d'Ethe (1), nous avons montré le 44e régiment d'artillerie de corps, parti de Torgny à *7 heures*, immobilisé sur la route de Saint-Mard à Signeulx, sa tête au carrefour, à 1 kilomètre sud de Gomery, au moment où il allait prendre sa place dans la colonne de la 7e division. Nous avons dit qu'à *9 heures*, le colonel Sabattier, commandant ce régiment, venait d'être sollicité d'intervenir vers Ethe, où l'on se battait, quand lui parvint l'ordre de conduire son régiment vers le mamelon 280, au sud-ouest de Saint-Mard. Il s'agissait de trouver sur cette hauteur une position d'où l'on pût fournir des feux vers le nord-est, pour interdire aux Allemands le couloir, large de 3 kilomètres, qui sépare Ethe de Virton.

Le colonel Sabattier a scindé son régiment : laissant dans la région d'Ethe le groupe Solente (4e) et la batterie Thouverey (2e) du groupe Pinel de Grandchamp (1er), il a prescrit au reste du régiment de se porter vers le mamelon 280.

---

(1) *La guerre en action : Le 22 août au 4e corps. Ethe*, p. 49.

Tandis que les batteries exécutaient un demi-tour sur route, les commandants Pinel de Grandchamp (1er), Tournaire (2e) et Ostermayer (3e) sont partis en reconnaissance et se sont arrêtés au point culminant du col qui sépare le mamelon 280 du mamelon du bois de la Côte. On ne sera évidemment nulle part mieux que là pour surveiller la direction du nord-ouest. Or, on y est fort mal. Le bois de la Côte avance en éperon et cache le couloir de la Basse Vire. Vers Ethe et vers Latour tapies dans des vallées et que l'on n'aperçoit pas, des mamelons et des bois gênent la vue. Vers le nord de Virton, au contraire, en se déplaçant un peu, on a un champ de tir magnifique. Du reste, à la jumelle, on ne voit rien : ni amis, ni ennemis, ni canons... c'est le vide

A *10 heures*, les batteries arrivent. L'une après l'autre, celles du groupe Ostermayer (3e), qui est en tête, exécutent leur volte au trot et déposent leurs 12 pièces, la droite au chemin, face au nord-est où l'on aperçoit le plateau entre Latour et le bois des Loges. Le groupe Tournaire (2e) s'installe à sa gauche, face au nord-est, lui aussi, mais assez haut sur le mamelon 280 pour apercevoir la région de Bellevue et être attiré de ce côté, plus que du côté d'Ethe, où l'on ne voit rien.

Les batteries Portalis et Maréchal, du groupe de Grandchamp (1er) viennent, à leur tour, à gauche du groupe Tournaire (2e) et surveillent les lisières des bois, au nord du Ton, entre Virton et Ethe.

Après avoir soigneusement scruté à la jumelle tous les replis du terrain vers Ethe, nos artilleurs n'ont rien découvert, mais c'est au nord de Virton, à l'ouest de la route d'Étalle que, dans les chaumes dorés par le soleil on signale des lignes d'infanterie allant de l'est à l'ouest. Amis? Ennemis? On ne sait pas. Les lunettes de batterie sont insuffisantes pour le déterminer. On hésite longtemps, puis les batteries Portalis (1re) et Maréchal (3e), du groupe de Grandchamp (1er); Jacquet (5e) et Condé (6e), du groupe Tournaire, finissent par faire face à cet objectif et par tirer. Enveloppés d'un nuage blanc, les

Allemands — c'était le IIe bataillon du 19e qui renforçait la ligne — se terrèrent et après un deuxième tir, vers *11 heures*, ne bougèrent plus.

On crut voir que l'artillerie du 2e corps tirait de l'ouest sur Robelmont. Le commandant Tournaire dirigea sur ce village le feu de la batterie Jacquet (5e). Obus bien placés, mais sans conviction. Nos artilleurs seraient heureux de savoir où vont leurs projectiles... Ils ne le sauront jamais !

Un moment, les quatre mêmes batteries prennent pour objectif une ligne brune, à la lisière des bois, à cheval sur la route d'Étalle et en particulier la batterie Condé ouvre le feu sur six masses disposées au sud-ouest de Robelmont et qui semblent être une batterie. Rien ne bouge ; serait-ce une batterie simulée? Le capitaine Condé s'acharne et exécute un tir à démolir. Il venait de réduire au silence une batterie du 5e régiment d'artillerie allemande, poussée en avant pour mitrailler le 117e dans le grand ravin. Pourtant à *11 h. 30*, la longue ligne d'artillerie allemande, sentant sa supériorité, répondait à nos canons, sans les trouver, tout en écrasant notre infanterie de projectiles. Cette situation va se modifier.

b) *Le 31e régiment d'artillerie divisionnaire.* — Au nord de l'endroit où le général Boëlle venait d'établir son P. C., il y avait une croupe très large, orientée sud-nord et offrant, avec un défilement convenable, des vues vers Bellevue et Robelmont. C'est là que, la reconnaissance des commandants de groupes et de batteries terminée, le colonel Wallut décida d'installer ses deux groupes.

Le général Parreau survenait avec son escorte et son fanion ; il venait recommander la prudence et le défilement.... Son arrivée fut saluée par un tir de 77mm trop haut et par une salve d'obusiers de 105mm encadrant la crête. Aucune victime, mais évidemment, l'artillerie allemande veillait et la prudence s'imposait.

Le groupe Joly (3e), qui arrivait, s'installe face à Bel-

levue, ses échelons de batterie à 1 kilomètre en arrière; ses avant-trains groupés à 300 mètres seulement en arrière et à droite de la position de tir, pour faciliter le ravitaillement.

Impressionné par le tir de tout à l'heure, le groupe Bellier (2e) ne pousse pas jusque-là : il s'arrête derrière une crête, 300 mètres plus en arrière, alignée sur 280 et sur Dampicourt. Ses échelons vont s'abriter dans le ravin boisé, au sud.

Ici comme au 44e, pas d'objectifs; c'est le vide. On n'est même pas bien certain que la ligne de canons que l'on croit apercevoir le long de la lisière des bois, ne soit pas une ligne simulée; on n'y perçoit aucun mouvement, aucune fumée, aucune flamme. Le feu est ouvert sur elle tout de même à *11 h. 45* et l'objectif est vite encadré mais tout de suite, une réaction se produit, et la crête occupée par le groupe Joly (3e) est arrosée de projectiles de gros calibre. Ce sont d'abord deux coups courts, puis deux coups longs, qui tombent malheureusement au milieu des avant-trains, y tuent ou blessent de nombreux chevaux... La plupart des animaux, blessés ou non, affolés, rompent leurs traits et s'enfuient; on ne les capturera que dans le ravin. On s'attendait à plus de pertes, car l'ennemi tenait évidemment sa fourchette. Mais il continua son tir en l'allongeant encore et après cinq minutes, pris dans les rafales du 44e et du 31e, il l'arrêta.

A *midi*, l'artillerie allemande se taisait. « *Les Boches déjeunent* » conclut le capitaine Lanoix, de l'état-major du général Boëlle, dont le P. C., installé au milieu des canons, recevait une large part des projectiles qui leur étaient destinés.

B) Au 2e corps

Tandis que la 8e division voyait ses progrès au nord du Ton définitivement arrêtés et sa puissance offensive

très réduite, la division Regnault (3e) du 2e corps, surprise, elle aussi, en colonne de route, n'était pas en mesure d'agir vers l'est avec tous ses moyens. Encore vers *10 heures,* d'ailleurs, il ne s'agissait pour elle que de prendre les précautions indispensables sur son flanc droit, pour continuer au plus vite sa marche vers le nord.

Mais à ce moment, voyant que l'ennemi, au lieu de céder, paraissait puissamment installé sur les hauteurs de Bellevue et de Robelmont, le général Regnault décide d'occuper solidement la ligne Houdrigny—Meix devant Virton.

L'action du 91e. — Le 91e est immobilisé. Les bataillons Barrard (3e) et Malmasson (1er) sont déployés depuis le mamelon 280 jusqu'à la crête de Berchiwé et cloués au sol par la mitraille. Justement à *10 heures,* il a fallu pousser le bataillon Beslay (2e) entre les deux, pour lier leur action et ce bataillon s'est élevé par le ravin qui monte à moitié chemin entre Berchiwé et 280, avec 2 compagnies en première ligne et 2 compagnies en renfort.

A la crête, comme les autres, sa chaîne a été accueillie par des feux violents de mitrailleuses, d'infanterie et d'artillerie, et a dû se terrer. Elle n'a même pas déclenché un mouvement en avant de la ligne.

C'est un terrain nu, aux avoines coupées, où la vue s'étend au delà de la route d'Étalle dont on aperçoit le rublan blanc barrant la nappe d'or des champs. Tout cela étincelle et miroite sous un soleil ardent qui darde ses rayons dans la figure de nos soldats. On tire peu, ne sachant quoi viser, mais le moral est excellent en dépit des pertes qui sont sérieuses, surtout parmi les officiers lesquels, désœuvrés, causent et fument, debout derrière leurs unités, comme aux manœuvres. Le commandant Barrard, blessé d'un éclat d'obus, a conservé son commandement, la tête emmaillotée dans un linge. Le capitaine Pétin (9e) est blessé; blessé le capitaine Bergery (10e), mais il faut être grièvement atteint, pour se retirer.

Quelques sections, sous l'impulsion de jeunes officiers ardents essayèrent à plusieurs reprises de prendre pied sur le plateau; elles furent décimées et refluèrent. Nous avons vu, vers *11 heures*, quelques-uns de ces éléments recueillis par le bataillon Blanc (3e), du 117e.

Dans ces conditions, le colonel Blondin, sachant qu'il ne peut attendre aucun renfort de sa brigade, engagée vers Bellefontaine, décide de ne pas mettre en ligne les deux dernières compagnies du bataillon Beslay et il rappelle même en arrière les trois sections non encore engagées de la compagnie Coulaux (11e) du bataillon Barrard. Ces unités, jointes aux débris du 115e et du 130e du capitaine Cousin constituent une réserve d'un bataillon qui, massée dès *midi* près de l'église d'Houdrigny, permettra de faire face à l'imprévu en attendant l'intervention de la division Regnault.

L'engagement du 87e. — A *10 h. 15*, le général Regnault a prescrit verbalement au général Carré, commandant la 6e brigade, de pousser les deux bataillons du 87e plus en avant, sur les hauteurs à l'est d'Houdrigny. A *10 h. 30*, en ligne de colonnes doubles, les bataillons Imard (2e) et Chardoillet (3e) franchissaient sous les obus le ravin d'Houdrigny. Ils avaient pour objectifs les mamelons situés au nord-est et au sud-est du village; pour mission de se lier : à droite, le bataillon Imard, avec les troupes du 4e corps; à gauche, le bataillon Chardoillet, avec le 91e.

A mi-pentes, où déferle un ouragan de fer venu du nord, les compagnies de tête, prises d'écharpe, se déploient et progressent par bonds. Elles entraînent en avant les débris de la compagnie Bergery (10e) du 91e, qui refluaient et elles refoulent des patrouilles du 7e grenadiers, accrochées au terrain, cependant que les compagnies de 2e ligne sont retardées dans le ravin d'Houdrigny par le passage du ruisseau. Des hauteurs de Villers-la-Loue, les groupes Defrance (1er) et de Montlebert (3e), du 17e régiment d'artillerie, accompagnent la pro-

gression de l'infanterie, en couvrant de projectiles le terrain en avant.

Mais la crête de 280 franchie, au prix de pertes sérieuses, une autre crête se révèle, au delà, flanquée par le nord et tenue par un ennemi invisible. Au bataillon Chardoillet, les capitaines Peuron (10e) et Marchal (12e) sont grièvement blessés; au bataillon Imard le capitaine Leclercq et le lieutenant Veuvande, de la 5e, sont tués; le capitaine Brémard, de la 8e, blessé. Groupes mélangés des 87e et 91e refluent et s'arrêtent derrière la crête 280, où sont arrivées les compagnies de renfort.

Il est *midi*. Sur ce point du champ de bataille, le désordre devient inextricable, car s'y trouvent mélangés sur la même ligne de feu de moins de 600 mètres de développement, entre la cote 280 et le ravin de la Patte d'Oie : le bataillon Blanc (3e) du 117e, le bataillon Imard (2e) du 87e, le bataillon Barrard (3e) du 91e et le bataillon Treillard (1er) du 117e. Une ligne s'est formée, tant bien que mal, dont les officiers se partagent le commandement; elle est très dense et des compagnies demeurent massées en arrière, dans le fond du ravin. Le 87e se trouve ainsi immobilisé, et le colonel Rauscher rend compte de la nécessité qu'il y a de faire effort ailleurs pour appuyer son régiment.

L'engagement du 51e. — Dès *11 h. 30*, avant l'arrivée de ce compte rendu, le général Regnault qui attendait, à la sortie de Villers-la-Loue, le résultat de l'action du 87e, a décidé de faire occuper Meix-devant-Virton par le 51e.

Les trois bataillons du 51e doivent se trouver sur la route, entre Villers-la-Loue et Sommethonne. Il prescrit de les rassembler au nord de Villers-la-Loue.

Disposition préliminaire fort opportune, car justement, le 51e n'était plus là. Le colonel Leroux, commandant ce régiment, sentant qu'une bataille s'engageait vers l'est, avait, pour n'être pas surpris par les événements, prescrit, face au canon, un dispositif articulé, qui était en voie de réalisation, quand il reçut l'ordre du général

de division. Le bataillon Berthon (2e) était, en colonne double ouverte, dans le ravin de la ferme Grahire, près du groupe de Montlebert. Le bataillon Mayer Sémuel (3e) était dans la même formation, derrière le masque du bois Gréhire. Seul, le bataillon Agel (1er), le dernier dans l'ordre de marche, était encore tout entier sur la route.

L'exécution de l'ordre du général n'éprouve cependant aucun retard. Le moral de ce beau régiment est splendide. Il semble que le fracas des obus de gros calibre qui creusent autour de lui d'énormes entonnoirs, sans d'ailleurs occasionner des pertes sérieuses, enivre ces jeunes gens. C'est en chantant qu'ils traversent Villers-la-Loue, au milieu du fracas strident des explosions.

Le rassemblement prescrit n'était pas encore terminé que le colonel Leroux recevait l'ordre de s'engager. Il devait prendre pour objectif Meix-devant-Virton, avec deux bataillons, et laisser un bataillon au nord de Villers-la-Loue, à la disposition du général de division.

Les bataillons Berthon (2e) et Mayer Samuel (3e) se portent en avant, vers Meix, par le ravin de la Chavratte, l'un derrière l'autre, Berthon en tête, tous les deux en colonnes doubles largement ouvertes. Dans le bois Lavaux, pour déborder Meix par l'ouest, le colonel Leroux fait obliquer à gauche le bataillon Mayer et les deux bataillons sé trouvent ainsi en échelons, la droite en avant. Mais exécuté dans une région difficile, avec un dispositif aussi large, ce mouvement occasionne du décousu. La compagnie Hanguillart (9e), dernière du bataillon Mayer Samuel, se perd même et ne rejoindra Meix-devant-Virton qu'après de dures fatigues.

A *midi*, on marchait encore et le général Regnault, venu au Calvaire, surveillait lui-même l'exécution du mouvement.

Le général Gérard prépare une masse de manœuvre à la ferme du Hayon. — Vers *11 heures* aussi, le le général Gérard, qui a installé son P. C. à Sommethonne, s'est rendu compte qu'un effort pouvait devenir néces-

saire pour dégager le flanc droit de son corps d'armée et empêcher l'ennemi de s'infiltrer dans les bois entre les 3e et 4e divisions. Même, il voit la situation encore plus compromise qu'elle ne l'est, car, comme le général Regnault d'ailleurs, il ignore la présence des trois bataillons du 91e sur ce point du champ de bataille. Il décide donc de placer à la ferme du Hayon les trois bataillons du 128e et deux groupes de l'artillerie de corps, à la disposition du général Regnault, pour agir sur Robelmont, quand l'occasion paraîtra favorable.

Le général Deffontaines, commandant la 5e brigade, vient d'arriver à Sommethonne avec la tête de colonne du 128e. C'est lui qui conduira à la ferme du Hayon le 128e et les 1er et 2e groupes du 29e d'artillerie.

Il est *midi*. En route depuis *4 heures* du matin, les hommes se croyaient arrivés au cantonnement. Ils sont fatigués; ils ont faim et soif. Le soleil est implacable. Ce nouvel effort est jugé sans indulgence. Le chemin à suivre est mauvais. Il remonte la Tonne, après l'avoir franchie à gué et serpente le long d'une vallée profondément encaissée, à l'abri des obus, certes, mais où, sans un souffle d'air, la chaleur est étouffante. En outre, ce chemin est encombré. Il a semblé favorable aux voitures d'ambulance et aux blessés revenant de Bellefontaine où il paraît qu'on se bat, ainsi qu'aux misérables équipages des habitants qui fuient la bataille avec ce qu'ils ont pu emporter de leur pauvre mobilier.

On marche tout de même en grognant. La colonne Deffontaines arrivera vers *13 heures* à la ferme du Hayon.

Situation générale à midi. — Au total, à *midi* :

Au sud de Virton, trois régiments de la 8e division ne sont plus en état de prendre l'offensive, mais l'artillerie de cette division et celle du 4e corps, en position sur les hauteurs sud de Saint-Mard, sont maîtresses du champ de bataille et interdisent à l'ennemi tout progrès vers Virton.

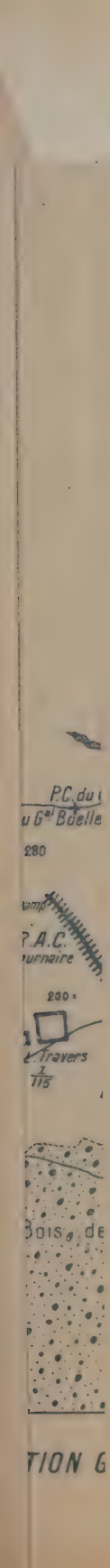
L'offensive du 117e sur Robelmont est arrêtée, autant

par la progression des 87e et 91e, de la 3e division, orientés vers l'est, que par le feu de l'ennemi. De sorte que sur le mamelon 280, une ligne s'est formée de cinq bataillons mélangés appartenant à deux corps d'armée différents (3e du 91e, 2e du 87e, 1er, 2e et 3e du 117e), que prolongent vers le nord le 3e bataillon du 87e et les 2e et 1er bataillons du 91e, s'étendant jusqu'à la crête de Berchiwé, face à Robelmont.

Derrière cette ligne qu'appuie le feu des trois groupes du 17e régiment d'artillerie, de la 3e division, deux bataillons du 51e se hâtent vers Meix-devant-Virton, et trois bataillons du 128e, accompagnés de deux groupes du 29e régiment d'artillerie du 2e corps, vers la ferme du Hayon.

A Villers-la-Loue, le général Regnault a encore un bataillon du 51e et à Sommethonne, le général Gérard disposera dans une heure des trois bataillons du 72e, dernier régiment de son corps d'armée, encore en route, ainsi que des deux derniers groupes de son artillerie de corps.

A Bellefontaine, la 4e division est engagée dans une bataille acharnée.


P.C. du
u Gal Boelle
280
P.A.C.
urnaire
230
Travers
1/15
Bois de
TION G

CROQUIS N° 6 — *SITUATION GÉNÉRALE DANS LA RÉGION ETHE-VIRTON, LE 22 AOUT 1914 A MIDI*

AUTOUR DE VIRTON JUSQU'A 18 HEURES

A) Le repli sur la position 280—Montquintin

Le général Boëlle décide d'occuper la position 280—Montquintin. — Nous avons laissé à *midi*, une mince ligne de combattants couvrant Virton, face au nord.

L'entrée de la ville est gardée par des débris du 130e qui occupent maisons et jardins, et en particulier par la section de mitrailleuses du lieutenant Dufour, tapie à l'entrée de la route d'Étalle. Avec ces débris, deux compagnies non éprouvées : la compagnie Fernagu (11e), du 115e, venue d'Houdrigny et la compagnie Moureaux (2e), du 124e, cette dernière dans le cimetière transformé en forteresse.

Certes, si l'ennemi eût été en état de pousser vigoureusement en avant, la ligne de nos tirailleurs eût probablement mal tenu. Ce n'étaient plus là des bataillons et des compagnies, mais, au milieu de morts et de blessés, de pauvres escouades, dont l'effectif total ne dépassait pas 500 ou 600 hommes valides, avec peu d'officiers, presque sans cartouches et épuisés. Heureusement, l'ennemi était tout aussi épuisé que les nôtres et le combat, avec des reprises violentes, languissait sous un soleil brûlant. Les Allemands étaient abrités par des tranchées qu'ils continuaient à creuser; les Français étaient tapis dans des trous de tirailleurs ou simplement derrière leur sac; les mitrailleuses allemandes veillaient et déclenchaient des rafales sur tout ce qui bougeait : quelque blessé changeant de position, quelque agent de liaison courant à toutes jambes, l'échine courbée. Par-dessus les

têtes des fantassins dans le ciel lourd, les deux artilleries échangeaient paresseusement des obus.

Le général Boëlle décida le sacrifice nécessaire pour se dégager d'une situation aussi pénible et ressaisir l'initiative des opérations. De toute évidence, la 8e division n'avait plus les forces nécessaires pour déboucher de Virton sur le plateau de Bellevue. Mais ce débouché n'importait vraiment que pour permettre de couvrir le flanc droit du 2e corps. Or cette couverture pouvait encore être réalisée, si le 4e corps concentrait ses forces sur la Basse Vire, de manière à interdire la route de Montmédy, pendant que le 117e continuerait, de concert avec le 2e corps, son offensive contre Robelmont.

Entre Dampicourt et Harnoncourt, la route de Montmédy est dominée par deux pitons abrupts, constituant une solide position de résistance : la cote 280, au sud de Saint-Mard et le massif de Montquintin, haut de 320 mètres, difficile d'accès, d'aspect revêche, couronné par un vieux château et par tout un village posté là, comme en vigie.

Le général Boëlle a décidé d'occuper la position 280 — Montquintin avec les débris des 115e, 124e et 130e et dès *midi*, l'ordre est donné au général de Lartigue de faire exécuter cette manœuvre.

Ce sont des officiers des états-majors du corps d'armée et de la division qui vont porter directement l'ordre de repli aux troupes engagées.

Repli du 124e. — Le colonel Fropo, commandant le 124e, avait son P. C. sur la route, à la sortie nord de Virton. On le joint facilement, mais sous la rafale, les ordres du colonel lui-même ne parviennent pas à tout le monde. La plupart des agents de liaison sont tués, parce que dans la zone de mort où sont les combattants, tout mouvement est impossible et qu'il a bien fallu aller chercher là les rares officiers vivants.

Bataillon Lambert. — Au bataillon Lambert (1er) on a

trouvé le capitaine de Kerguenec, commandant la 4e compagnie, qui a donné le signal du repli. Mais ce signal, à peine une cinquantaine d'hommes l'ont entendu : ils se dégagent en rampant. D'autres suivront, individuellement; il faudra plus d'une heure aux survivants, environ 400 hommes, de ces 3 compagnies pour rentrer dans Virton, où leur ralliement sera difficile. Pour remettre en main son détachement, le capitaine de Kerguenec doit lui faire exécuter sous les obus des mouvements de maniement d'armes et une marche au pas cadencé. Sur l'ordre du colonel Fropo, il allait vers Saint-Mard quand, à la sortie sud de Virton, le capitaine Audet, de l'état-major du 4e corps, lui porte l'ordre de se rendre à Montquintin avec son détachement et tout ce qu'il pourra rencontrer d'isolés.

La compagnie Moureaux (2e) était dans le cimetière, n'ayant subi aucune perte, mais son capitaine venait de la quitter, pour prendre contact avec le bataillon dont le commandement lui revenait, à cause de la blessure du commandant Lambert. C'est le lieutenant Hassler qui reçoit l'ordre de se porter par Saint-Mard, au sud de la cote 280. Un coup de sifflet, et l'une après l'autre, les escouades quittent leurs banquettes de tir.

Des groupes du 124e et du 130e circulaient dans Virton, sans chefs, causant avec les habitants, s'arrêtant dans les estaminets. Les éclatements d'obus incitaient les hommes à hâter le pas; cela tournait au désordre. Comme le capitaine de Kerguenec, le lieutenant Hassler rétablit la discipline en arrêtant son détachement et en faisant exécuter des mouvements de maniement d'armes.

Au total, vers *14 heures* le bataillon Lambert est disloqué : la compagnie Moureaux (2e), intacte, va vers 280; un détachement d'une cinquantaine d'hommes des compagnies de Kerguenec (4e) et Le Bourgeois (3e) suit le capitaine de Kerguenec vers Montquintin; le reste, environ 300 hommes, est demeuré en ligne ou est perdu dans Virton.

Bataillon Brunet. — L'ordre de repli n'est pas arrivé

jusqu'au bataillon Brunet, immobilisé sur le mamelon 260. Là, tout le monde est en ligne, jusqu'à la section Geai, de la 8e, dernier renfort, que le capitaine Lemaire a portée à droite de la chaîne pour tâcher de se relier au bataillon Favier. Cette section vient de fournir des feux très efficaces sur des unités du 19e régiment prussien renforçant la ligne ennemie. L'effet de surprise de ce feu n'a pas été aussi décisif qu'il aurait pu être, parce que la section comptait un assez grand nombre de réservistes et d'anciens employés, à qui il a fallu, comme à l'exercice, faire décomposer les mouvements délicats du tir à répétition.

Pourtant, vers *13 heures*, quelqu'un a vu nettement un mouvement de repli des troupes se battant à droite. Devant, l'ennemi paraît se replier, lui aussi et il y a une accalmie dans la bataille. Alors, le bruit se transmet, on ne sait comment, que les régiments voisins sont tous en retraite. La ligne des tirailleurs se vide et individuellement, les hommes, livrés à eux-mêmes depuis longtemps, car presque tous les officiers sont hors de combat, vont se rallier à la Patte d'Oie de la route de Montmédy.

A *14 heures*, le capitaine Lemaire (8e) trouvait là et remettait en ordre tout ce qui restait du bataillon Brunet, environ 300 hommes avec le lieutenant Mazé, de la 7e compagnie et le sous-lieutenant Phélizon, de la 6e. Ce groupe va rester à la Patte d'Oie jusqu'au soir, attendant des instructions, servant de ralliement à des isolés, ne sachant rien de la situation et couvert par des patrouilles dans les directions de 260 et d'Houdrigny.

Bataillon Favier. — Le bataillon Favier est disloqué, lui aussi, et l'ordre de repli ne pourra pas lui être régulièrement transmis. Le capitaine de Bertier est trouvé à la lisière nord de Virton, mais il a perdu toute action sur les survivants des 10e et 11e compagnies, répartis dans les maisons et dans les jardins. Trois sections de la compagnie Moriceau (9e) étaient avec le bataillon Brunet; on n'arrivera pas jusqu'à elles, et elles suivront le sort

du groupement Lemaire. La section de l'adjudant Motel, la dernière de cette compagnie et la compagnie Roussel (12e) étaient sur la place de Virton. Le lieutenant-colonel Dubosq, du 124e, leur a donné, à *13 heures*, l'ordre d'aller au col 260, au sud de Saint-Mard.

Ainsi le 124e n'existe plus comme régiment et jusqu'au soir, on verra des détachements portant son numéro, un peu sur tous les points du champ de bataille : à 280, à Montquintin, à la Patte d'Oie et aussi dans les ambulances et dans les maisons particulières de Virton où d'innombrables blessés, parmi lesquels presque tous les officiers, ont été recueillis et sont soignés par les habitants avec un pieux dévouement.

Repli du 130e. — Le 130e, plus éprouvé encore que le 124e et bourré de réservistes non habitués à la discipline du rang, est à peu près désagrégé. Des officiers des 3 bataillons, il ne reste avec le capitaine de la Chesnelière, que 7 lieutenants ou sous-lieutenants valides. Nous avons vu les capitaines Lanoix et Audet rallier sur la route de Virton à Saint-Mard environ 200 isolés et en tirer parti pour protéger la lisière est de Saint-Mard. Ils viennent de les conduire, à peu près en ordre, sous les obus, jusqu'à la cote 280, sur les pentes ouest de laquelle ils les ont mis au repos.

Il y a encore environ 300 hommes du 130e, occupant les jardins et les maisons de la lisière nord de Virton où la section de mitrailleuses du lieutenant Dufour s'est maintenue, débordée à chaque instant par des isolés, avec ou sans armes, valides ou blessés, qui refluaient, plus ou moins démoralisés. Ceux-là, l'ordre de repli ne les atteindra pas plus que les débris du capitaine de Bertier, et pour donner le temps de prévenir le plus de monde possible, le lieutenant Dufour restera en position jusqu'à *15 heures*, balayant des rafales pressées de ses mitrailleuses des patrouilles allemandes trop hardies.

Pourtant, dans Virton, le bruit de l'évacuation de la ville se répandait et l'émoi était grand dans les ambulances.

Tous les blessés qui pouvaient se lever, partirent; on en chargea sur des voitures et sur des chariots.

Vers *18 heures*, quand il devint évident que l'ennemi était cloué sur place, des médecins rentrèrent dans la ville où ils purent voir, s'occupant côte à côte avec des brancardiers français, des brancardiers du 46e régiment prussien, venus de Latour avec des blessés, et qui s'étaient égarés.

L'évacuation des hôpitaux fut aussi complète que possible, mais rapide plus que confortable. Ainsi le capitaine Géhin (11e) du 130e, qui, bien que très grièvement atteint, avait obtenu la faveur d'être évacué, fut enveloppé nu dans un drap de lit, et chargé sur d'autres blessés, dans une voiture déjà remplie.

Repli du 115e. — Quand l'ordre de repli parvint au colonel Gazan, le commandant du 115e était déjà sur le mamelon 280 avec le bataillon Travers (1er) et la compagnie Lacombe (10e) du bataillon Coquerelle (3e). Les 9e et 12e compagnies de ce dernier bataillon, rejetées sur Houdrigny, étaient perdues pour lui et la compagnie Fernagu (11e) était à la lisière nord de Virton, en liaison avec le bataillon Graff (2e).

Le commandant Graff reçut à *13 heures* l'ordre d'évacuer Virton. Laissant la compagnie Hartmann (5e) en position au nord de la ville, il se replia immédiatement avec ses 3 autres compagnies et sa section de mitrailleuses. Opération facile que l'ennemi n'inquiéta pas. Personne, dans ces unités, dont le moral était splendide, n'avait, du reste, l'impression d'avoir subi un échec. On manœuvrait, voilà tout. L'ennemi, on l'avait tenu en respect et tout le monde était prêt à se reporter en avant.

Une heure plus tard, le commandant Graff adressait le compte rendu suivant au colonel Gazan :

Passage en dessous, 400 m. N. Saint-Mard, 14 h. 5.

Je reconstitue mon bataillon à l'abri du talus du chemin de fer. Je me suis replié à la suite de deux ordres, et seulement en voyant

ma gauche attaquée. Il me manque 3 ou 4 sections mais rien ne m'oblige à la retraite. Lantivy est tué, Hartmann blessé.

GRAFF.

Le général Desvaux, à qui le colonel Gazan, qui était à côté de lui, communiqua immédiatement ce billet, répondit par le suivant :

Colonel comm^t 15^e brigade à comm^t Graff. 14 h. 20.

Tant que vous ne serez pas obligé de battre en retraite, occupez la lisière nord de Saint-Mard, pour empêcher l'ennemi de passer de Virton à Saint-Mard.

DESVAUX.

Passer de Virton à Saint-Mard, et même entrer dans Virton, les Allemands épuisés et cloués au sol par le feu de nos canons, étaient bien hors d'état de le faire. Encore à *16 h. 5*, le commandant Graff pouvait écrire :

16 h. 5.

J'ai exécuté l'ordre de 14 h. 20, et j'occupe la lisière nord de Saint-Mard. Une batterie est abandonnée à l'est de Virton (1). Rien n'oblige à la retraite.

GRAFF.

Évidemment, avec son double fossé du Ton et de la Basse Vire, la position de Saint-Mard était excellente, tant que l'ennemi ne tiendrait pas la crête des Réservoirs. Or, l'attention du général von Below était trop vivement sollicitée du côté de Robelmont, pour qu'il pût songer à pousser sur Virton, et de la cote 280, nos canons avaient pris et conservaient définitivement la maîtrise du terrain.

B) ORGANISATION DE LA POSITION 280—MONTQUINTIN

Situation à 15 heures. — L'expression « position de repli » évoque l'idée de tranchées, souvent de défenses

(1) Il a été impossible d'identifier cette batterie. Les 3 groupes du 31^e étaient intacts, le soir de la bataille.

accessoires et de murs crénelés. Si l'ordre fut donné de réaliser une semblable organisation, sur les hauteurs 280 — Montquintin, il n'est pas possible de dégager des récits de multiples officiers de tous grades, acteurs dans le drame, qu'elle l'ait été autrement qu'en quelques points particuliers. De raisons à cette abstention, nous voyons la fatigue des troupes, la mentalité de l'époque, qui répugnait à l'usage de la pelle et de la pioche, enfin la conviction que l'ennemi ne viendrait jamais jusque-là, de sorte que tout ce travail serait inutile.

Donc, arrivées successivement par bataillons, par compagnies, par fractions plus ou moins fortes ou par groupes appartenant à divers régiments, les troupes furent disposées derrière ces crêtes, à peu près dans les conditions suivantes :

A droite, derrière 260, couvrant les batteries du 44e régiment d'artillerie, deux compagnies du bataillon Rollin (5e) du 317e, venues avec ces batteries. Derrière les canons, le bataillon Travers (1er) et la compagnie Lacombe (10e) du 115e, avec la compagnie Clayeux (4e) poussée en avant de la crête, jusqu'à un petit bois dominant Virton. A gauche de ce bataillon, la compagnie Moureaux (2e) et la section de mitrailleuses de La Bassetière (1re) du 124e. Au sud de 280, derrière la crête, le lieutenant Dufour organisait en trois groupes les restes des trois bataillons du 130e, environ 400 hommes, ralliés dans Virton.

Derrière le groupe Bellier, sur le chemin de Harnoncourt, la compagnie Fernagu (11e) du 115e, intacte, creusait des tranchées face au sud-est, car on avait des raisons de penser que l'ennemi cherchait à s'infiltrer dans le bois de la Côte.

A gauche du groupe Bellier était le groupe d'isolés du 124e et du 130e, amené là par les capitaines Lanoix et Audet.

A la Patte d'Oie, sur la route de Dampicourt, le détachement du capitaine Lemaire, composé des débris du bataillon Brunet (2e) du 124e, et de la compagnie Moriceau (9e) du 124e, se trouvait couvrir très efficacement cette route.

Montquintin était occupé depuis *15 heures*. Le capitaine de Kerguenec, accompagné du capitaine Audet, y avait conduit un détachement de 200 hommes du 130e, 150 hommes du 124e et 150 hommes du 115e. Une ligne de tranchées avait été creusée le long de la lisière nord du village et les troupes, maintenues en arrière, étaient prêtes à les occuper.

Il fallut ici user d'énergie pour maintenir dans le devoir quelques malheureux chez qui l'extrême fatigue et la surprise du matin avaient affaibli le ressort moral. La fermeté du capitaine de Kerguénec y parvint, et à *16 h.*, Montquintin était en état de résister. Même, par des patrouilles envoyées vers le nord, on avait essayé de se relier aux troupes du 2e corps, mais on n'avait pas pu y réussir.

En somme, à partir de *14 heures*, la position 280 — Montquintin, jalonnée par une infanterie dont plusieurs unités étaient décimées, mais dont d'autres étaient absolument intactes, et couronnée par 14 batteries admirablement servies et approvisionnées, était parfaitement susceptible d'arrêter une offensive ennemie cherchant à déboucher de Virton sur les derrières du 2e corps. Nous dirons comment le 117e protégea directement le flanc droit de ce corps d'armée, achevant de remplir la mission dévolue à la 8e division.

L'artillerie. — Dès *13 heures*, nos artilleurs croyaient à une victoire complète. Ils avaient à peu près réduit au silence l'artillerie adverse, et ils s'efforçaient, la jumelle à l'œil, de distinguer les amis des ennemis parmi les tirailleurs qui se devinaient dans les avoines et dans les chaumes. Ils y réussissaient mal, du reste, mais quand des renforts *feld grau* se portaient en avant sans précautions, d'une rafale, ils les clouaient sur place.

Rien ne leur échappait de la bataille au nord de Virton. Aussi furent-ils fort étonnés, vers *13 heures*, quand ils virent monter vers eux de l'infanterie, des éléments de tous les régiments de la division, qui se retiraient sur l'ordre

du général. Aucune démoralisation, du reste, parmi ces troupes qui marquaient une joie exubérante à voir des canons : « *ça, c'est du bon boulot!* » criaient quelques enthousiastes. D'autres quittaient les rangs pour venir caresser les pièces... Les lazzis fusaient. Cela ne ressemblait guère à une déroute, et les artilleurs ne songèrent nullement à se retirer. Ils avaient conscience de leur utilité, du reste, et ils surveillaient.

Du côté de Latour, ils virent, à *13 heures*, des masses allant vers le sud; au nord de Virton, des mouvements incohérents; vers Robelmont, une sérieuse avance des nôtres. On fut tenté d'ouvrir le feu vers Latour. Dans la trop grande incertitude où l'on était de la nationalité des masses que l'on distinguait, on s'abstint, et on fit bien, car c'était la 13e brigade qui se retirait vers le sud.

En revanche, à *15 heures*, sur les plateaux à l'ouest de Latour, on distingua assez nettement, à 3.500 mètres, des unités venues des bois de Bampont et des Loges, que l'on estima être allemandes. Tout le groupe Ostermeyer (3e) du 44e, ouvrit sur elles un feu qui fut efficace et même décisif. Le 46e régiment prussien, car c'était lui, qui à ce moment prononçait une attaque contre Latour, dans le flanc de la 7e division, n'osa pas s'engager à fond, pris ainsi à revers par des canons français. Il n'est pas exagéré de dire que cette intervention sauva de l'enveloppement la 14e brigade, pelotonnée dans Ethe, où elle luttait depuis le matin, à un contre dix (1).

Intervention efficace aussi, du côté de Robelmont, de la batterie Jacquet (5e) du 44e, tirant sur le village, et de tout le groupe Bellier. Ce dernier appuya le 117e en prenant pour objectif une artillerie ennemie placée à l'ouest de Robelmont. En particulier la batterie de Kergaradec (4e), enraya nettement une offensive allemande par des tirs exécutés vers Robelmont à 5.600, 5.800 et 6.000 mètres. A *15 h. 30*, sous une grêle d'obus, les Allemands refluaient en désordre dans Robelmont en flammes.

---

(1) Voir *Ethe*, p. 113.

Vers Latour, cependant, la situation semblait devenir mauvaise. On voyait, de ce côté, un déplacement très net du combat vers le sud et aussi une colonne d'artillerie immobilisée dans un chemin creux, montant vers le bois Lahaut (1).

Sur ces entrefaites arrivait auprès des batteries du 44e, le commandant Tanant, de l'état-major de la 3e armée, accompagné du capitaine Mabille. Le chef du 3e bureau venait se rendre compte de la situation, car des bruits de défaite avaient couru au quartier général de l'armée.

En passant dans la région de la Malmaison, vers *15 heures*, le commandant a rencontré un officier de l'état-major de la 7e division qui lui a dépeint la situation de cette division comme désespérée : le général Trentinian tué; son état-major dispersé; l'infanterie décimée; la cavalerie anéantie; les canons pris... On a vu, tout à l'heure, des Allemands entre Chenois et Latour et les batteries du 44e ne sont vraiment plus en sûreté; si près du bois de la Côte. Le commandant Tanant signale au colonel Sabatier le danger qu'il court et l'engage à chercher, plus en arrière, une position moins dangereuse. A ce moment, un avion survolait les pièces...

Le colonel Sabatier se refuse cependant à quitter son excellente position sans un ordre et il rend compte au général Parreau de ce que le commandant Tanant vient de lui dire.

A *16 heures* arrivait l'ordre du général commandant l'artillerie. Les deux groupes du 31e divisionnaire resteront sur le mamelon 280, continuant à tenir sous leur feu les hauteurs de Bellevue et de Robelmont. Un groupe du 44e régiment de corps restera au col 260, pour surveiller la région Latour—Chenois et deux groupes de ce régiment iront vers Harnoncourt pour surveiller le couloir de Dampicourt, entre les bastions 280 et Montquintin.

A *17 heures*, les deux batteries du groupe de Grandchamps (1er), laissées en position au col 260, allaient

(1) C'était la batterie Calmel (2e) du 26e (Voir *Ethe*, p. 103).

rejoindre les groupes Tournaire (2e) et Ostermayer (3e) postés en surveillance dans les vergers, à la lisière nord d'Harnoncourt.

Quant aux groupes du 31e, ils trouvaient encore à s'occuper activement. Un moment, une mince ligne de tirailleurs se montra sur le mamelon 230, entre Chenois et Virton, progressant vers Saint-Mard. L'objectif était à 2.500 mètres mais les jumelles et les lunettes de batteries étaient si insuffisantes qu'elles le distinguaient mal. Il fallut un ordre formel pour triompher de la répugnance du capitaine Mars, dont la batterie, la 8e, avait été désignée pour battre cette ligne suspecte. Le tir fut efficace, et les Allemands refluèrent dans le bois d'où ils sortaient (1).

En somme, depuis *midi* jusqu'à *17 heures*, après avoir permis à notre infanterie de se dégager sans difficulté, les batteries du 31e et du 44e sont demeurées maîtresses du champ de bataille. Elles ont largement contribué à faire de la terrible surprise de Virton, une bataille indécise et une grande part leur revient de la gloire de cette dure journée.

B) Avec le général Boëlle sur le mamelon 280.

Le P. C. jusqu'à 14 heures. — Qualifier de P. C. l'installation du général commandant le 4e corps sur le mamelon 280, serait employer un vocable consacré par l'usage, mais qui ne répondrait pas à la réalité. Il y avait là, près d'un petit bois triangulaire, au sud de la route, sans moyens de communication et sans possibilités de travail, cinq ou six officiers qui attendaient des ordres, des renseignements ou la poussée des événements. Depuis *midi*, le général de Lartigue est venu sur ce plateau, lui aussi, avec une partie de son état-major, puis le général Desvaux, commandant la 16e brigade.

---

(1) Les historiques des 46e et 154e régiments prussiens n'ayant pas paru, il n'a pas été possible d'identifier cette troupe.

Ainsi que le général Boëlle l'avait fait prévoir, la veille au soir, dans son coup de téléphone au général Grossetti (1), les deux divisions du corps d'armée, séparées l'une de l'autre par une région difficile, se battaient chacune pour leur compte, sans direction possible et dans des conditions extrêmement critiques.

De toute la matinée on ne sut rien de la 7e division; rien même du 44e régiment d'artillerie qui avait été appelé vers 9 heures sur le mamelon 280. A *midi* seulement le colonel Sabatier arrivait, avec le capitaine Segrétain, de l'état-major, envoyé à la recherche des batteries. Il rendait compte de la décision qu'il avait dû prendre, de scinder son régiment, pour appuyer à la fois les 7e et 8e divisions. Le général Boëlle approuva cette mesure.

A *midi 30*, c'est ce compte rendu du colonel Lacotte, commandant la 13e brigade, de la division de Trentinian :

Colonel Lacotte, commt 13e brigade, à Général commt le 4e C. A.

Les éléments passés sous mon commandement, entre Gomery et Ethe, comprenaient, à 7 h. 50 : 6 compagnies du 101e, le 102e tout entier, 2 groupes de l'artillerie divisionnaire. Ces éléments se sont engagés sur Ethe, par ordre du général de Trentinian, pour le dégager d'Ethe. Or, cette infanterie n'a absolument pas pu sortir des bois, attendu que la lisière était battue par l'artillerie adverse et que notre artillerie n'a jamais pu deviner les positions de l'artillerie adverse. Les 6 batteries ont dû se replier dans les bois, au sud de Ruettes.

P. O. L'officier d'état-major.

Ceci est d'autant moins rassurant qu'aucune nouvelle directe n'est encore arrivée du général de Trentinian... Mais voici le capitaine Jullien, de l'état-major de la 7e division. Il est sorti d'Ethe par miracle, à travers de violents tirs de barrage; son cheval est blessé, son harnachement criblé de balles. Il a quitté le général de Trentinian à 10 heures (2), au moment où, la 14e brigade

(1) Voir *Ethe*, p. 16.
(2) Voir *Ethe*, p. 83.

refoulée dans Ethe avec des pertes élevées, la défense de la localité s'organisait. Au passage à Gomery, il a porté au colonel Lacotte l'ordre d'intervenir vers Belmont avec les éléments disponibles de sa brigade.

Sur le résultat du mouvement offensif de la 13e brigade, on est déjà pleinement fixé par le compte rendu du colonel Lacotte... Le général Boëlle et le colonel Degoutte se concertent. Un rapide examen de la carte montre que si la 7e division ne peut pas se maintenir sur le plateau de la Malmaison, la 8e division, tournée ce soir par ces bois, devra abandonner la position 280—Montquintin. La 7e division est-elle encore en état de se battre? Tout est là! Le colonel Degoutte charge le capitaine de La Brosse, commandant l'escadron divisionnaire, d'aller vers Latour, voir et se renseigner. Le capitaine part vers *13 heures.*

A *14 heures,* c'est le capitaine Lanoix qui est envoyé dans la région de la Malmaison. Il doit prendre une automobile et passer par Torgny et Charency. On attend toujours... Que faire d'autre? Mais qui dira l'angoisse de ces heures pour des hommes ardents dont le cerveau, en pleine activité, voit clairement le danger mortel de la situation, et qui n'ont aucun moyen de conjurer le destin? Avec ténacité et ponctualité, une batterie allemande de 150mm envoie, toutes les dix minutes, une rafale de 4 coups sur le chemin près duquel se trouve le P. C. : 2 coups longs, 2 coups courts, 4 explosions formidables, 4 cratères. Le général Boëlle, tout à ses pensées, ne voit rien, n'entend rien. La jumelle à l'œil, il suit le combat qui paraît favorable vers Robelmont. On avance de ce côté, mais à droite, vers Latour, que se passe-t-il?... Où est la 7e division?...

La liaison avec la 7e division. — Le général de Lartigue a déjà envoyé ce qui restait de l'escadron divisionnaire vers Ruettes et vers la Malmaison, pour se lier à la 7e division. Il reste les régiments de réserve, mais ils sont disloqués. Du 315e, le 6e bataillon est parti à 6 heures, ce matin, pour Marville, où il garde le P. C. de la 3e armée.

Le 5e bataillon escorte les parcs et les convois du corps d'armée, sur la route d'Harnoncourt.

Du 317e, le bataillon Rollin (5e), chargé d'escorter le 44e régiment d'artillerie, s'est scindé comme lui et une partie seulement est près des batteries, au col 260. Le bataillon Boone (6e), qui escortait les trains de la 8e division, peut seul être employé. Le capitaine Lepetit va porter au commandant Boone, l'ordre de se rendre par Rouvroy, Harnoncourt et la cote 280, à la lisière nord du bois Lahaut. Il s'agit de s'y mettre en liaison avec les troupes de la 7e division et de « tenir coûte que coûte à la lisière des bois ». Le capitaine Lepetit part à *15 heures*.

Le capitaine de La Brosse revenait de Latour, quelques minutes plus tard. Il était arrivé à *14 heures* à la lisière nord de ce village et s'y était heurté à deux compagnies allemandes tirant sur la colonne de la 7e division, qui s'écoulait de Gomery vers Ruettes. Il semble bien que tout soit en retraite, de ce côté. Un groupe du 26e d'artillerie a même été rencontré au retour, embouteillé dans un chemin creux montant vers le bois Lahaut.

La situation serait grave si la 7e division devait abandonner le plateau de la Malmaison.

Le capitaine Leboiteux, du 3e bureau, va aller mettre le général de Trentinian au courant de ce qui se passe à Virton. Il lui prescrira de « tenir le plateau de la Malmaison, et en tout cas, de ne pas franchir le ravin d'Allondrelles ».

A *16 heures*, voici enfin le capitaine de La Chavignerie. Il est parti d'Ethe à midi (1), au moment où le général de Trentinian se disposait à quitter la localité, pour aller diriger les mouvements de la 13e brigade. Ethe tiendra peut-être jusqu'à ce soir bien que l'ennemi l'attaque violemment, mais les pertes sont terribles et la désagrégation de la 14e brigade est totale. Le 14e hussards est anéanti et aussi le groupe du 26e d'artillerie qui marchait à l'avant-garde. En passant à Latour, le capitaine a vu une ligne

(1) Voir *Ethe*. . 88.

d'artillerie en action au nord-est de cette localité. En somme, situation mauvaise, mais non désespérée, si on peut rester maître du plateau de La Malmaison.

Malheureusement, il a bien semblé au capitaine que la 13e brigade retraitait vers Ruettes.

Le général Boëlle décide d'enrayer ce mouvement. Le bataillon Boone (6e) du 317e n'est peut-être pas encore arrivé au bois Lahaut; on va l'envoyer former barrage à La Malmaison. Le capitaine Audet revenait de Montquintin; il reçoit l'ordre d'aller chercher ce bataillon, quelque part sur le chemin d'Harnoncourt au bois Lahaut, et de le conduire à la Malmaison, par le chemin le plus court. Mission : Arrêter l'ennemi à tout prix, et si l'ennemi a déjà dépassé ce point, l'attaquer en flanc, pour retarder sa marche. Audet remonte à cheval et part au galop.

Les instructions de la 3e armée. — Un télégramme de la 3e armée, communiqué par la permanence de Vélosnes à *13 h. 45*, et porté par un motocycliste, arrive à ce moment. Voici ce document :

Télégramme pour Marville de Vélosnes, 22 août 13 h. 45.

A lieutenant Durand, en liaison avec armée (1).

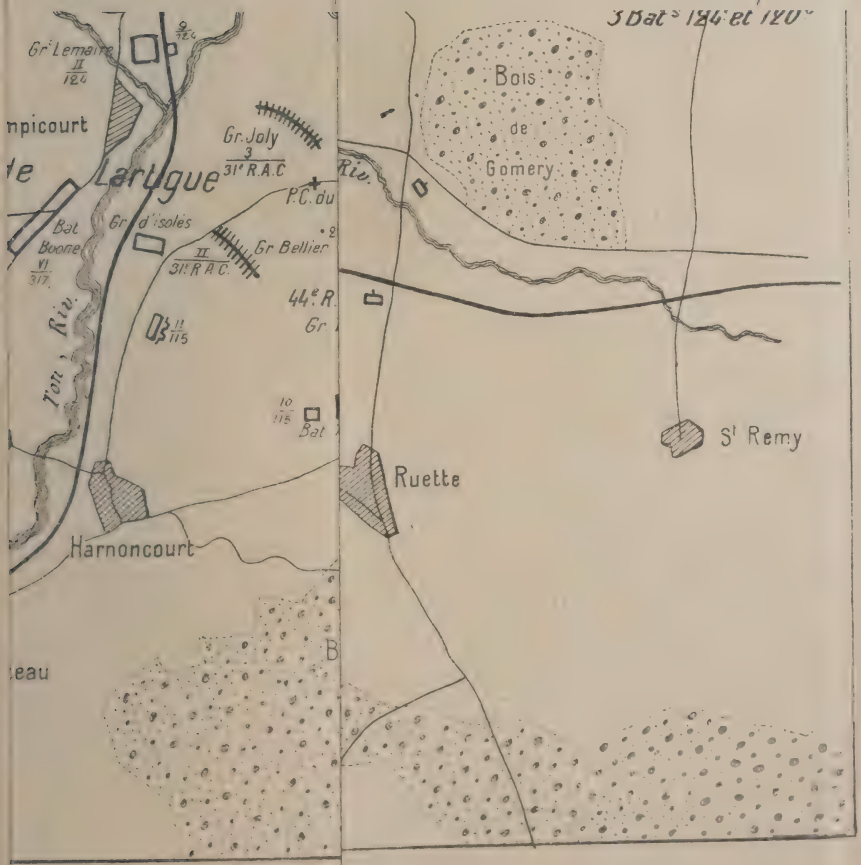
A *11 heures*, le 2e corps a 3 régiments de sa division de tête à Tintigny et Bellefontaine. Le 4e régiment et une brigade de l'autre division sont engagés sur le front Meix-devant-Virton—Houdrigny, sans indication de l'heure où cette situation s'est réalisée.

A *10 h. 55*, le commandant du 5e corps d'armée a fait connaître que sa gauche n'avait pu déboucher de Signeulx et qu'il était obligé de l'étayer.

Plus à droite, devant le 6e corps, l'ennemi, débouchant de Cutry, Chenières, Laix, a violemment attaqué le 6e corps, qui a enrayé cette attaque et pris la supériorité du feu. Le 5e corps n'est pas non plus en liaison avec la 7e division du 4e corps.

L'intérêt du combat est en ce moment de rejeter sur la lisière des bois au nord de Virton, sans y engager de grosses forces, les

(1) Cette adresse, copiée textuellement sur l'original, n'est pas compréhensible. Il faut lire « Télégramme *de* Marville, *pour* Vélosnes, *du* lieutenant Durand etc...



S N° 7 — SITUATION H.

CROQUIS N° 7 — *SITUATION GÉNÉRALE DANS LA RÉGION ETHE-VIRTON, LE 22 AOUT 1914 A 15 H.*

troupes ennemies qui ont débouché d'Étalle, en rabattant, si possible, la 7e division du 4e corps dans le flanc droit des troupes ennemies qui attaquent Signeulx, à la gauche du 5e corps.

La manœuvre indiquée était intéressante; mais dans quelle mesure était-elle exécutable? Pour la division de Lartigue, ce que nous en savons fixe à cet égard. Pour la division de Trentinian, l'exposé des missions des capitaines Leboiteux et Audet, envoyés vers elle, va achever d'éclairer le sujet.

C) Vers la 7e division

La mission du capitaine Le Boiteux. — Le capitaine Le Boiteux a quitté le général Boëlle à *15 heures*. Escorté par deux hussards du peloton de Noailles, il est parti au trot par Lamorteau et Torgny, pour éviter la zone boisée où l'on dit que les Allemands se sont infiltrés. Entre Lamorteau et Torgny, il croise l'automobile criblée de balles du capitaine de La Chavignerie. A Torgny, il prend le chemin d'Allondrelle, qu'il suit au galop, car ce chemin longe de très près la lisière où quelque patrouille ennemie peut fort bien être en embuscade. Près du poste de douane, voici le peloton de La Rochefoucauld, de l'escadron divsionnaire qui, sans carte, est perdu et ne sait que faire. Le capitaine l'emmène avec lui. D'Allondrelle à La Malmaison, un chemin montant, encombré de soldats du 101e et du 102e, qui se retirent. Sur le plateau de La Malmaison, le colonel Bertrand, commandant le 26e d'artillerie qui, sorti d'Ethe à midi, avec le général de Trentinian, attend ses groupes éparpillés dans les bois; son lieutenant-colonel a été tué. Au nord de La Malmaison, à l'entrée des bois, un officier d'état-major de la 9e division, du 5e corps; c'est la voisine immédiate de la division de Trentinian. A voix basse, pour n'être entendu que de lui, cet officier lui dit : « *La 9e division a été broyée à votre droite. On peut considérer que trois régiments ont été anéantis; elle se retire sur Tellancourt.* »

Des isolés refluent. L'important paraît être, pour le moment, d'organiser un barrage au nord d'Allondrelle. Le capitaine allait s'y employer, de concert avec le colonel Bertrand, en utilisant une batterie qui arrivait et quelques compagnies des 101e et 102e que des officiers ralliaient, quand, tout à coup, il se trouve en présence du général de Trentinian.

Sur son magnifique cheval, la tunique déboutonnée, le général commandant la 7e division n'a rien ni d'un déprimé, ni d'un vaincu. Le capitaine ne peut s'empêcher de remarquer qu' « il a grand air ». Le général dit en quelques mots comment il est sorti d'Ethe, après en avoir organisé la défense; que les pertes sont lourdes à la 14e brigade; que le général Félineau est sans doute tué, mais que tout cela est réparable. Le capitaine rend compte de la situation de la 8e division; des instructions qu'il a reçues et il insiste, au nom du général commandant le corps d'armée, pour que le plateau de La Malmaison soit conservé. Le général répond qu'il ne peut s'engager à rien; qu'il a besoin d'y voir clair, mais que, suivant ce qu'il pourra « rameuter », il agira au mieux des circonstances, dans le sens des instructions du général commandant le corps d'armée. Il était *18 heures.*

A *20 heures,* le capitaine Leboiteux était de retour auprès du général Boëlle, à qui il rendait compte de sa mission.

La 7e division très éprouvée; à sa droite le 5e corps rejeté au delà de Tellancourt et fort malmené, le plateau de La Malmaison, débordé, allait-il pouvoir être tenu? En dépit de l'énergie bien connue du général de Trentinian, il était difficile d'y compter d'une manière ferme.

Avec le bataillon Boone (6e) du 317e. — Le capitaine Audet avait quitté le P. C. du 4e corps à *16 h. 30,* persuadé que la 7e division était en déroute. Au galop de son cheval, il rejoignit le bataillon Boone (6e), du 317e, au moment où ce bataillon quittait Harnoncourt, allant vers le bois Lahaut. Il n'y a là que trois compagnies, une compagnie ayant été laissée à la garde des convois.

A la suite d'un forestier belge, on s'est enfoncé dans le bois de Guéville, et après quatre heures d'une marche pénible, on débouche à *18 h. 30* sur le plateau de La Malmaison. Ce plateau, vaste et dénudé, était désert. De troupes en retraite, point; d'Allemands, pas davantage. Un silence profond, impressionnant... A *19 h. 30*, tandis que le soleil disparaissait derrière le bois de Ruettes, on arrive à La Malmaison, coquettes maisons blanches, blotties dans des jardins. Là, une charrette, remplie de blessés. On dit que la 7e division est déjà passée et que l'arrière-garde vient de partir, se dirigeant vers Charency. Le commandant Boone, à qui le capitaine Audet rappelle sa mission de couvrir en ce point la 7e division retirée sur la Chiers, fait observer combien trois compagnies isolées, sans artillerie, sans cavaliers, sans mitrailleuses, sont insuffisantes pour une pareille tâche. Il prend bravement son parti, cependant, dispose des postes à l'entrée des bois, sur les chemins, et se tient prêt à résister dans les maisons et derrière les murs des jardins.

Le capitaine Audet rejoint la colonne de la 7e division, à la sortie d'Allondrelle. C'était le 102e. Les troupes cheminaient par quatre, dans un ordre parfait. Les deux compagnies du génie de corps du commandant Favery formaient l'arrière-garde.

Arrivé à Charency, à *21 heures*, le capitaine rendait compte au commandant Macker, chef d'état-major de la 7e division, de la situation du bataillon Boone, isolé sur le plateau de La Malmaison devant la lisière d'un bois, puis il retournait auprès du général Boëlle (1).

D) L'ordre de stationnement.

Le général Boëlle ignorait tout cela à *17 heures*. Par le capitaine Pellegrin, du G. Q. G.; par le commandant Tanant,

(1) Le bataillon Boone ne sera pas abandonné. Les débris de la 14e brigade, sortis d'Ethe à *20 heures*, passaient à La Malmaison à *22 heures*, et le recueillaient

de l'État-major de l'armée; par le capitaine de La Chavignerie, il savait la situation mauvaise au 5e corps et peu brillante à la 7e division, mais à Virton, la bataille paraissait stabilisée et même, à la jumelle, il pouvait voir, à ce moment, un reflux des Allemands vers Robelmont, reflux que notre artillerie accompagnait vigoureusement. S'il eût eu des forces disponibles, il eût même prononcé une attaque décisive; mais il n'avait plus que cinq ou six compagnies fraîches et cette ultime réserve, il devait la conserver, en cas d'imprévu. En attendant d'y voir plus clair, c'est donc un regroupement des unités qui s'impose, pour être en mesure de reprendre la lutte demain.

A *18 h. 30*, un ordre de stationnement est rédigé, aux termes duquel les 115e et 117e tiendront Montquintin, Dampicourt et Saint-Mard et la 7e division, la lisière des bois au sud de Ruettes. Le P. C. de la 8e division s'installera à Harnoncourt; celui du 4e corps, à Lamorteau. Le général Desvaux, qui vient de recevoir le commandement de toute l'infanterie de la 8e division, donne les ordres d'exécution :

Au commandant Graff, dont le bataillon, le 2e du 115e, est toujours à Saint-Mard, de tenir dans Saint-Mard jusqu'à nouvel ordre, pour permettre au gros de la division de se retirer sur Harnoncourt, où il ira lui-même cantonner plus tard;

Au colonel Jullien, commandant le 117e, d'aller regrouper son régiment à Dampicourt;

Au colonel Gazan, commandant le 115e, de regrouper le sien à Lamorteau;

Au capitaine de La Chesnelière, commandant les débris du 130e, de rallier ses éléments à Lamorteau;

Au lieutenant-colonel Dubosq, du 124e, de constituer un détachement de trois compagnies fraîches et d'une section de mitrailleuses, pour surveiller les lisières est et sud-ouest des bois de la Côte et de Guéville.

Les compagnies Maturie (1re) et Duboucher (4e) du 115e, la compagnie Moureaux (2e) et la section de mitrailleuses

Fourtier, du 124e, seront désignées pour ce service, à leur passage à Harnoncourt (1).

Un peu après *19 heures*, tandis que ces ordres s'élaboraient et qu'avec le soir, le calme paraissait revenu sur le champ de bataille, dans le lointain, vers Robelmont, un grand bruit monta. Des clairons et des tambours sonnaient et battaient la charge; des cuivres faisaient éclater la *Marseillaise*, hurlée par des milliers de voix.

Les cœurs battirent à se rompre. Fébriles, les jumelles fouillèrent ces hauteurs que le crépuscule commençait à envelopper et on put encore apercevoir des masses allemandes s'enfuir à toutes jambes vers les bois.

C'est le 117e qui accomplissait sa mission, de concert avec des bataillons du 2e corps.

---

(1) L'exécution sera des plus difficiles et le but cherché ne sera finalement pas atteint, dans cette région boisée, abordée la nuit, sans reconnaissance préalable. En particulier la compagnie Moureaux et la section de mitrailleuses Fourtier qui devaient occuper la lisière du bois de Guéville, face à Allondrelle, conduite par un guide belge, marchant à la file indienne ne parvint pas à se dégager des fourrés. La colonne fut coupée dans la nuit. Les officiers, qui marchaient en tête, arrivèrent avec le guide au point fixé, mais les trois quarts de la compagnie, avec l'adjudant Surzur et le sergent-major Maunoury, se perdirent et furent recueillis, grâce à un hasard extraordinaire, par le lieutenant-colonel Dubosq. Ils n'arrivèrent à leur poste qu'à 5 h. 30 du matin.

LA BATAILLE EST INDÉCISE

A) La manœuvre sur Robelmont

Situation à 13 heures à l'ouest de Virton. — Nous avons laissé à *midi* le 117e, le 87e et le 91e mélangés et immobilisés sur les plateaux de 280 et de Berchiwé. La situation de ces troupes, en formation dense sous le feu, éprouvées d'ailleurs par la fatigue et par la soif, était pénible. Pourtant, l'idée d'aborder l'ennemi était si ancrée dans les esprits que la masse des hommes qui étaient là ne concevait d'autre terme à cette situation, que l'assaut. Le colonel Jullien, dont le P. C. était sur les pentes du plateau, à peu près à hauteur de la ferme de Beauregard, près du chemin d'Houdrigny à Virton, ne pensait pas autrement, et même, sans doute, parce qu'il avait vu quelques éléments franchir le grand ravin, dans la direction du nord, il dictait à *13 heures* ce compte rendu, reflétant son sentiment, mais point la réalité :

Colonel commt 117e à Colonel Desvaux, commt la brigade.

Situation à *13 heures :*
2e bataillon : Cote 295 et au delà, marchant sur 305;
3e bataillon : à gauche, marchant sur Robelmont;
1er bataillon : à gauche, en arrière, relié au 2e corps, débouchant du bois Lavaux.
Le mouvement est lent, en raison de l'artillerie, mais s'exécute d'une manière satisfaisante.

Jullien.

Or, à ce moment, si quelques éléments avaient été poussés au delà du grand ravin, le bataillon Mercadier (2e) était encore dans le fond de la dépression et les bataillons Blanc (3e) et Treillard (1er), gênés par les bataillons du 2e corps, n'avaient pas réussi à prendre pied, autrement que par des patrouilles, sur le mamelon 280.

L'ennemi, lui, gêné par notre artillerie, avait rectifié et solidement organisé ses positions. Des fractions du 58e tenaient Meix-devant-Virton, la lisière des bois, la ferme du Verly et Robelmont, avec une batterie du 41e dans la clairière au nord de Robelmont et un bataillon en réserve dans le bois. Le 1er bataillon du 19e tenait Robelmont et les Ier et IIIe bataillons du 7e grenadiers, IIe bataillon du 19e, IIIe bataillon du 154e, ce dernier ayant, lui aussi, fait face à l'ouest, développaient un système de tranchée pour tireurs debout derrière lequel le IIe bataillon du 7e grenadiers et le IIIe bataillon du 19e étaient disponibles.

L'offensive du 51e sur Meix-devant-Virton. — Les bataillons Berthon (2e) et Mayer-Samuel (3e) du 51e ont continué leur marche d'approche vers Meix-devant-Virton, à travers une région particulièrement tourmentée : bois aux taillis inextricables, alternant avec des ravins profonds et des plateaux dénudés qu'un ennemi vigilant battait de ses feux. Meix est dans une cuvette encaissée, entourée de bois, protégée vers le sud par un massif boisé et tourmenté, d'un accès difficile. Ce massif était occupé par des éléments du 58e, disposant de mitrailleuses.

Sans hésiter, sous les rafales, le commandant Berthon pousse en avant ses deux compagnies de première ligne, déployées au préalable sous le couvert.

L'affaire, sur laquelle nous possédons peu de détails, paraît avoir été vigoureusement menée. De la 6e compagnie, le capitaine Vallée est tué, ainsi que le sous-lieutenant Goudon; le sous-lieutenant Desforges est blessé; c'est le sergent-major Lombard qui, finalement, conduit la charge. Cette compagnie est réduite à 80 hommes valides, mais l'ennemi a lâché pied.

La compagnie Mazin (5e), qui a marché à hauteur de la compagnie Vallée, a été moins éprouvée par les feux de flanc. Le capitaine Mazin a cependant été blessé et, avec lui, une douzaine d'hommes. De la 8e, le sous-lieutenant Peretti avait été blessé aussi, mais avait refusé de quitter sa section. Le médecin aide-major Dupuy avait été tué

en se portant au secours d'un blessé. Au total, le bataillon comptait 45 tués et 140 blessés.

A *14 h. 15*, il entrait dans Meix, qu'il trouvait vide, et poussait immédiatement des patrouilles sur les hauteurs, face à la ferme du Verly.

Le bataillon Mayer-Samuel (3e) arrivait quelques minutes plus tard. Il n'était pas au complet. La compagnie Hanguillart (9e) avait été retardée dans les taillis épais du bois Lavaux et s'était égarée. Elle ne rejoignit Meix qu'à *17 heures*.

Le capitaine Hanguillart rendit compte alors comment, après avoir franchi à gué le ruisseau de Chavratte, avec de l'eau jusqu'à mi-corps, sa compagnie avait été sollicitée par le général Deffontaines d'abord, puis par le colonel Blondin, commandant le 91e, de participer à une attaque en cours sur Robelmont. Le capitaine n'avait pas cru pouvoir satisfaire à ces demandes, dont l'effet eût été de l'écarter de Meix-devant-Virton.

Mais justement, à ce moment, le colonel Leroux, commandant le 51e, recevait du général Regnault l'ordre de pousser un bataillon sur Robelmont, que le 128e attaquait par l'ouest et par le sud. Désigné pour cette mission, le bataillon Mayer quitte Meix, et, par le mamelon 280, arrive à *18 heures* à la lisière sud-est du bois de Cawette.

Robelmont, que l'on aperçoit dans un fond boisé, brûle. Aucune troupe n'est visible. Des patrouilles, envoyées sur la crête de Cawette pour chercher la liaison avec le 128e, ne découvrent rien. Or, des rafales provenant du mamelon 305 et des bois prouvent que l'ennemi tient ces magnifiques positions. Le bataillon peut-il se lancer seul à l'attaque? Le commandant réunit ses capitaines. Il leur montre le terrain et leur pose le problème. Ils sont tous jeunes et ardents; ils voudraient se battre, mais ici, vraiment, ils sont unanimes à juger l'opération impossible.

Après une demi-heure d'attente, pour éviter de repasser tous les feux de la ferme du Verly, le bataillon se glisse par un cheminement abrité, à travers Robelmont en flammes et vide d'ennemis, et arrive à *19 heures* à Berchiwé.

Opération du détachement Deffontaines contre Robelmont. — Prévenu, à *13 heures*, que le détachement Deffontaines était à sa disposition à la ferme du Hayon, en vue d'une offensive sur Robelmont, le général Regnault se rend de Villers-la-Loue dans cette région avec son état-major. A *14 h. 30*, il est auprès du général Deffontaines, qui avait déjà pris toutes les dispositions préparatoires de combat.

Le 1er groupe du 29e d'artillerie et la 6e batterie sont en surveillance sur la croupe 315, face à une artillerie allemande en position dans la région de Robelmont. Les 4e et 5e batteries, du 2e groupe, sont plus au nord, prêtes à accompagner l'attaque de l'infanterie.

Le colonel Lorillard, commandant le 128e, a donné Meix comme objectif à son bataillon de droite, de manière à déborder largement par les bois la droite présumée de l'ennemi. Le mouvement est amorcé : la première ligne du 128e a déjà dépassé la position d'artillerie de la croupe 315. Le général Regnault, qui ignore la présence de tout le 91e dans la région Cawette—Berchiwé—280, fait observer que la direction d'attaque choisie est trop excentrique, et il prescrit de s'orienter sur Robelmont. C'est le bataillon de gauche du 128e qui se tiendra en liaison avec Meix, que doit occuper le 51e, et l'ordre est expédié au colonel Ledoux, commandant ce dernier régiment, de participer de Meix avec un de ses bataillons à l'attaque sur Robelmont. Ainsi abordé de deux côtés, Robelmont ne peut que tomber. Le général Regnault escompte tellement un rapide succès, qu'il indique au général Deffontaines la ferme de Herpigny comme objectif ultérieur.

Le terrain où le 128e doit opérer est favorable à l'offensive. L'infanterie peut s'y glisser par de multiples ravineaux boisés; l'artillerie y trouve des cheminements et des crêtes permettant d'appuyer l'infanterie. Déjà, de 315, les quatre batteries du colonel Aubry couvrent de projectiles les hauteurs dominant Robelmont. Nous savons d'ailleurs que ces hauteurs sont également battues à cette

heure par les batteries du 44e d'artillerie, postées au sud de Saint-Mard.

Le colonel Lorillard a prescrit au 128e une formation en tête de porc. Le bataillon Élie (1er), de tête, marche sur Robelmont; le bataillon Roux (2e), en échelon à droite, doit se lier au 91e; le bataillon Souty (3e), en échelon à gauche, doit se lier au 51e vers Meix; la compagnie Germain (9e), compagnie de gauche du bataillon Souty, a même reçu Meix comme objectif. En colonnes par deux ou par un, les sections se glissent dans les replis du terrain, dans les boqueteaux, et y disparaissent. L'artillerie ennemie, que la nôtre surveille, tire de temps en temps mais sans conviction et un peu au hasard, car elle ne voit rien. Avec obstination, un avion allemand survole la région, indiquant par des fusées blanches des objectifs aux canons.

Le commandement allemand est inquiet. Il l'est tellement qu'à *15 heures,* le général Melms, commandant la XVIIe brigade, donne l'ordre au 19e d'évacuer Robelmont et de se replier sur la cote 305 et sur la lisière des bois. Vu par les batteries de 315 et par celles du 4e corps, établies au sud de Saint-Mard, ce mouvement est vigoureusement accompagné par nos obus. Il coûte fort cher au 19e et, sur certains points, dégénère en déroute.

A *16 heures,* les trois bataillons du 128e sont descendus dans la dépression de la Chavratte et s'alignent sur la voie ferrée. Leurs pertes sont nulles. Le général Regnault avait gagné, avec le commandant Letellier, son chef d'état-major, la corne nord du bois Lavaux, et, la jumelle à l'œil, il observait avec intérêt le recul de l'ennemi, du côté de Robelmont. Il avait envoyé le capitaine Patoux, de son état-major, à Meix, pour suivre les opérations du 51e, et le lieutenant Constantin auprès du général Deffontaines. La situation semblait brillante; à cette minute même, elle se renversait.

Avec un parfait mépris du danger, le général Deffontaines accompagnait, à pied, les unités du 128e. Sous les rafales d'artillerie, de moins en moins dangereuses, il restait debout et ne pressait même pas sa marche. A

16 heures, un obus, après tant d'autres qui l'avaient épargné, éclata près de lui, et on le vit tomber. Transporté à l'hôpital, le vaillant soldat allait mourir de sa blessure.

Le lieutenant Constantin avait couru rendre compte au général Regnault du terrible accident qui enlevait son chef à l'attaque si brillamment déclenchée contre Robelmont, et, comme il joignait le général de division à la corne nord du bois Lavaux, le capitaine Patoux accourait dire, de son côté, que les Allemands sortaient des bois, au nord-ouest de Meix, menaçant notre artillerie ainsi que le flanc gauche et les derrières du 128e. A qui a-t-on affaire de ce côté? Personne ne le sait. On a vu des Allemands sortir du bois de Meix et venir dans les fossés de la route de Florenville; des patrouilles auraient vu d'importants effectifs. Cela est vague, mais ce qui est certain, c'est que nos groupes d'artillerie, menacés d'être pris à revers, se replient au grand trot sur le chemin de crête qui va de 315 à la route de Sommethonne. Ils sont accompagnés par les shrapnells de l'ennemi.

Le général Regnault prend immédiatement une décision :

1° Le lieutenant Constantin va porter au colonel Lorillard l'ordre d'arrêter le mouvement offensif contre Robelmont. Le 128e s'éclairera vers le nord et si l'ennemi attaque, *il tiendra, coûte que coûte ;*

2° Demande est faite au général commandant le 2e corps de donner au colonel Toulorge, commandant le 72e, le commandement de la 5e brigade, et d'envoyer d'urgence le 72e à la ferme du Hayon, pour enrayer la contre-offensive de l'ennemi.

Et sautant à cheval, le général court aux batteries qui se retiraient. Il les atteint au moment où elles franchissaient la crête 300, au sud-ouest du bois Lavaux. Le colonel Aubry est là. Le général a l'impression qu'il est mal orienté et que, peut-être, il s'est retiré trop vite. Il lui donne l'ordre de s'arrêter où il se trouve et de prendre position face au nord-est. Puis il regagne au pas la route de Som-

methonne et y installe son P. C. à l'ouest du Haut-Bois.

Le drame a été rapide, et pourtant, à *17 heures*, aucun bruit de combat ne venait encore du côté du nord; aucun renseignement alarmant du 51e, toujours à Meix, ni du 128e, en garde sur la voie ferrée. Que s'était-il passé de ce côté? Il a été impossible de le déterminer. En tout cas, l'ennemi n'avait aucune force sérieuse de ce côté. Le gros du 58e était plus à l'est, dans le bois de Robelmont, et les régiments du VIe corps étaient vigoureusement maintenus, à 5 ou 6 kilomètres plus au nord, vers Bellefontaine, par la brigade Cordonnier. Tout ce que l'on a pu voir à la lisière sud du bois de Meix, ce sont des patrouilles égarées, coupées de Robelmont et cherchant un débouché. Le renseignement donné par un éclaireur trop nerveux a été imparfaitement contrôlé; une panique en a été la conséquence et une attaque fort bien montée, qui devait réussir, a été irrémédiablement arrêtée.

Le soleil déclinait. Il était trop tard pour ramener les batteries sur les positions qu'elles avaient abandonnées et reprendre l'opération contre Robelmont. Aussi bien, le colonel Aubry, commandant le 29e d'artillerie, ne se sentant pas encore en sûreté, sans infanterie, sur sa nouvelle position, était venu se mettre en batterie, la droite à la route de Sommethonne, dans l'impossibilité, par conséquent, d'agir vers Robelmont.

La situation depuis midi jusqu'à 19 heures entre Houdrigny et Robelmont. — Les mouvements dont nous avons suivi le développement jusqu'à midi, du 117e, du 87e et du 91e, orientés le premier vers le nord, les deux autres vers l'est, ont abouti, vers *14 heures*, à créer un désordre inextricable sur ce point du champ de bataille. Les unités les plus avancées, clouées au sol, avaient fini par se déployer en tirailleurs, les unes derrière les autres; les dernières étaient restées en colonne, formant la carapace. Un avion allemand survola cette région tandis que l'engorgement y était à son comble, et

des obus de 105mm et de 150mm se mirent à fouiller les pentes. Les pertes furent sérieuses, et, jusqu'à *19 heures*, cette situation terrible ne se modifia pas, sous les feux croisés de l'infanterie et des mitrailleuses, avec la hantise des feux de flanc et de revers des troupes amies, par un soleil ardent; la faim, la soif et la fatigue terrassant ces jeunes gens qui, alertés à 1 heure ou 2 heures du matin, avaient marché, la nuit précédente, et se battaient sans voir l'ennemi, depuis le matin.

Le 117e. — A *14 heures*, le 117e est ainsi disposé :

Bataillon Mercadier (*2e*). — Le bataillon Mercadier a pris pied sur le mamelon 260, au nord-ouest de Virton, mais sa chaîne n'a pu dépasser la crête qui, de 260, descend à l'ouest, dans le grand ravin de la Patte-d'Oie. De la droite à la gauche, les compagnies Morel (8e), Avice (7e) et Dibinger (6e) sont clouées au sol, dans des champs où l'avoine a été fauchée et liée en gerbes. La 8e est commandée par le sous-lieutenant de réserve Larmignat. Les trois compagnies ont environ le tiers de leur effectif hors de combat. La compagnie Hébert (5e), après un essai de renforcement qui a coûté des pertes, a été ramenée dans le chemin d'Houdrigny.

Le moral de ces troupes est magnifique. A la compagnie Hébert (5e), quand on se portait en avant, un jeune soldat de vingt ans, la jambe brisée, pleurait parce qu'il ne pouvait pas suivre ses camarades. Le repli des survivants du 124e, que l'on apercevait à droite, étonna. On n'avait pas imaginé que des Français pussent reculer.

Bataillon Blanc (*3e*). — Le bataillon Blanc était arrivé à la hauteur du bataillon Mercadier, de l'autre côté du grand ravin, et n'avait pas réussi à franchir la crête descendant de 280 vers l'est. Là sont déployées les compagnies Nivlet (12e) et Hugot (10e), cette dernière particulièrement éprouvée parce qu'elle a voulu prendre pied sur le plateau, en dépit des rafales qui la fauchaient. Le capitaine Hugot est blessé; le lieutenant Ruellan est mort; cette compagnie est sous les ordres du sous-lieutenant de réserve

Fourrier. Les compagnies Riondel (9e) et Roy (11e) ont été maintenues en renfort, à hauteur du chemin creux d'Houdrigny, où l'intervention du bataillon Treillard commence, dès *13 heures,* à occasionner un engorgement. La section de mitrailleuses Monnier n'a pas réussi à se mettre en batterie. Ses essais ont occasionné la destruction d'une machine, et l'impossibilité d'apercevoir l'ennemi a fait juger inutile un sacrifice certain.

Bataillon Treillard. — Depuis qu'il a dépassé la crête au sud d'Houdrigny, à *13 heures,* ce bataillon a été gêné dans sa progression par le bataillon Imard (2e), du 87e, venu d'Houdrigny. Il a dû obliquer vers le nord-est, et sa colonne double ouverte s'est disloquée. Des compagnies de La Gasnerie (3e) et Guillo Lohan (4e), formant la première ligne, la première seule, celle de droite, a pu passer, mais en obliquant au point de venir déboucher sur le plateau derrière la compagnie Hugot (10e), du bataillon Blanc (3e). Intervention opportune d'ailleurs, car la 10e, privée de ses officiers, refluait à ce moment, non sans désordre.

Les sections Civrays et Dumée, de la 3e, vigoureusement entraînées par leurs chefs, progressent par bonds, refoulant devant elles les éléments qui reculaient. Elles gagnent la crête où est immobilisée la ligne des tirailleurs du 3e bataillon, et ouvrent le feu dans la direction de B 30, où l'on a cru apercevoir des Allemands le long de la route. Mais une nappe de projectiles s'abat sur elles. Le lieutenant Civrays note, dès la première minute, neuf hommes atteints autour de lui. Il faut s'arrêter. Un homme sur deux creuse le sol, et le feu continue.

La compagnie Guillo Lohan (4e), n'a pu se maintenir à hauteur de la compagnie de La Gasnerie (3e). Vers *13 heures*, comme elle franchissait la crête au sud-est d'Houdrigny, elle s'est heurtée à un bataillon venu de cette localité et se dirigeant vers l'est, en ligne de colonnes de compagnie. C'était le bataillon Imard (2e), du 87e. Pour n'être pas coupée, la compagnie a dû obliquer très fortement à droite. Toujours poussée par les nouveaux venus, elle est passée derrière la compagnie de La Gasnerie et a fini par se trouver

au milieu du bataillon Blanc (3e), du 117e, entre les compagnies Riondel (9e) et Roy (11e), de deuxième ligne.

La compagnie Collin (1re), qui marchait derrière elle, a dévié de sa direction, elle aussi, et est venue aboutir en première ligne, à droite et à gauche de la compagnie de La Gasnerie. Elle y a trouvé une ligne de tirailleurs de la compagnie Leclercq (5e) du 87e, qui a déjà subi des pertes, et immédiatement à sa gauche, se trouve immobilisée la compagnie Pétin (9e) du 91e, en butte depuis plusieurs heures à un feu violent, et très éprouvée.

Quant à la compagnie Mourgeon (2e) et à la section de mitrailleuses Ligier, elles ont été dans l'impossibilité de se déployer, et elles se sont abritées dans un petit bois, derrière la crête.

Vers 14 heures, le commandant Treillard a voulu essayer de prendre pied sur le plateau et s'est porté en avant pour entraîner ses tirailleurs. Son adjudant de bataillon Lauber a été tué d'une balle à la tête; autour de lui, ses agents de liaison ont été décimés. Toute progression est impossible sous un feu aussi violent.

Les trois bataillons du 117e vont rester là, immobilisés par le feu de l'ennemi, coincés par le 2e corps, de sorte qu'à *15 h. 30*, le colonel Jullien voyant cette situation sans issue, en est inquiet et adresse au général commandant la 16e brigade le billet suivant :

« Tout le monde est engagé. Il y a des pertes aux 3 bataillons et personne derrière le régiment pour le soutenir. »

Le soutenir, avec quoi?... Le colonel sait bien que le 115e, le 130e et le 124e étaient dans la fournaise avant lui!... Aussi n'est-il pas autrement étonné quand il reçoit, à *17 h. 30*, la réponse suivante du général de division :

« Le régiment aura bien mérité de la division, s'il tient, à tout prix, jusqu'à *20 heures.* »

Le 117e tiendra donc stoïquement sous les balles et sous les obus... jusqu'à ce qu'il parte à l'assaut.

Le 87e. — Depuis *14 heures* jusqu'à *19 heures*, la situa-

tion des bataillons Imard (2e) et Chardoillet (3e), de ce régiment, mélangés aux bataillons Treillard (1er) du 117e, Barrard (3e) et Beslay (2e), du 91e, est des plus pénibles.

Sur ce vaste plateau dénudé, on tire un peu au hasard, à 800 mètres, dans la direction de Bellevue, parce qu'on a cru voir des casques à pointe, au ras du sol, de ce côté. En attendant, les balles giclent, paraissant venir de toutes les directions et des hommes tombent frappés comme à coup sûr par des coups ajustés. Le capitaine Leclercq (5e) a été grièvement atteint. Le capitaine Brémard, couché derrière la section Cantelou, de sa compagnie (8e), face à l'est, reçoit une balle dans le côté gauche. Comme il rampait pour s'éloigner, une seconde balle l'atteint à la nuque et une troisième à la cuisse gauche.

C'est que, sans s'en douter, on n'est pas à l'abri sur les pentes orientales du mamelon 280, prises d'enfilade de la direction de Robelmont. La section de mitrailleuses de Coësbouc a cherché à intervenir de ce côté, mais sans résultat appréciable. En outre, dans le mélange des unités, les hommes ont l'impression que leurs camarades du 4e corps tirent sur eux, de droite et de l'arrière. Ils tournent constamment la tête et font des signaux désespérés. Or, derrière, personne ne tire : c'est le phénomène du claquement de la balle qui est cause de cette illusion démoralisante.

A *19 heures,* le colonel Rauscher informé des pertes subies et de l'extraordinaire mélange des unités, prescrit à ses bataillons de se replier.

Mouvement impossible. Dans l'état de fatigue où étaient les hommes, bien qu'à ce moment le feu de l'ennemi eût presque entièrement cessé, le repli du 87e eût certainement entraîné celui des compagnies du 117e et du 91e mélangées à lui. Le commandant Imard se contenta ne put que rallier, avec la compagnie Robardey (6e) et la section de mitrailleuses de Coësbouc, les quelques éléments les plus rapprochés de lui, et avec environ 400 hommes, il rejoignait, à *19 h. 30*, le colonel Rauscher à Houdrigny.

Quant au commandant Chardoillet, l'ordre de retraite ne l'a pas atteint et il va maintenir ses compagnies en position, attendant patiemment le soir, pour chasser, à la baïonnette, l'ennemi des positions où il se cache.

Le 91e. — La situation des trois bataillons du 91e, engagés sur un front très étendu, et auxquels le 87e et le 117e étaient venus successivement se juxtaposer, était encore plus précaire que celle de ces deux régiments, et les liens tactiques y étaient très relâchés.

Ici aussi, le claquement de balles provenant à la fois du nord et de l'est et dont, dans le fracas des explosions, le bruit se confondait avec celui des détonations, donnait à la première ligne l'impression constante que l'on tirait sur elle de l'arrière. Plusieurs fois, il y eut des mouvements de panique, et toute l'énergie des officiers fut nécessaire pour maintenir les tirailleurs à leur place.

A *14 h. 30,* le commandant Beslay a été blessé de deux balles à la cuisse et le capitaine Féry (5e) a pris le commandement du 2e bataillon.

A gauche, devant le bataillon Malmasson (1er), l'ennemi semble vouloir se porter en avant; pour lui en imposer, il faut esquisser des charges à la baïonnette, et cela coûte cher. Un appui d'artillerie, demandé par le colonel au général Lejaille, commandant la 7e brigade, arrivera très tard et sera, au total, inefficace. Le général Lejaille avait ses occupations, lui aussi, du côté de Bellefontaine.

A *18 heures,* ne se sentant pas maître de son régiment et voyant les blessés refluer de plus en plus nombreux vers Houdrigny, le colonel Blondin envoie son officier adjoint au général Regnault, pour lui exposer sa situation et le danger d'une offensive allemande, qu'il n'existe aucun moyen sérieux d'enrayer.

Le général Regnault n'était pas là. C'est le général Carré, commandant la 6e brigade, qui reçut le rapport du colonel Blondin. L'attaque contre Robelmont avait échoué; on était inquiet pour la région du Nord, que l'ennemi paraissait déborder. Le général laissa le colonel commandant

le 91e libre d'effectuer, s'il le jugeait nécessaire, un repli sur Sommethonne, soit directement, soit par Villers-la-Loue. Il demandait seulement, si le 91e se repliait, qu'il le fît sans précipitation et dans un ordre parfait; il ajoutait que la 6e brigade serait peut-être obligée, elle aussi, de se retirer sur Villers-la-Loue, mais qu'elle tiendrait dans cette localité jusqu'à la dernière extrémité.

Donc, à *19 h. 30,* le colonel Blondin ordonnait le repli sur Sommethonne, par le bois Lavaux. Le train de combat partit tout de suite. Le détachement Cousin, du 115e, devait suivre, puis le 3e bataillon, le 2e, moins la 8e compagnie maintenue à Houdrigny pour couvrir le mouvement, le 1er bataillon, et enfin la 8e compagnie. Le repli du 91e ne s'exécuta pas comme il avait été prévu.

B. — L'assaut de 19 heures

L'ennemi, que son avion avait averti de l'arrêt de l'offensive du 128e sur Robelmont et du repli de notre artillerie de corps, s'était enhardi. Il tentait, depuis *19 heures,* d'aborder, sur le plateau 280, la ligne française qui paraissait annihilée et ne tirait plus. Justement, ce mouvement réveilla les nôtres.

Le bataillon Malmasson (1er), du 91e, cloué au sol par le feu, attendait toujours l'ordre de reprendre sa progression. A la vue des Allemands, la ligne des tirailleurs se lève et ouvre un feu violent. Le capitaine Cailteaux, le sabre à la main, entraîne tout le monde au-devant des assaillants qui, sans insister, retournent précipitamment dans leurs tranchées. Ils ouvrent le feu, à leur tour, infligeant de fortes pertes à la compagnie Cailteaux, qui doit s'arrêter. L'ordre de repli arrivait à ce moment. On se dégage en rampant; le commandant Malmasson rallie son bataillon et le porte en arrière.

A droite, les unités des bataillons Beslay (2e) et Barrard (3e), du 91e, mélangées à des fractions du 87e, n'a-

CROQUIS N 8 *SITUATION GÉNÉRALE DANS LA RÉGION ETHE-VIRTON, LE 22 AOUT 1914 A 18 H.*

vaient pas suivi le mouvement en avant du bataillon Malmasson. Seule, la compagnie Le Davay (7e), maintenue en renfort et groupée dans la main de son chef, s'est élancée, accompagnée du groupement Cousin, du 115e, et appuyée par le feu de la ligne des tirailleurs. Là aussi, les Allemands ont reflué, attirant les nôtres sous le feu de leurs mitrailleuses. Là aussi, l'élan est brisé; les sections tourbillonnent et reviennent à leur point de départ, très réduites et en désordre. Alors, on voit le bataillon Malmasson se replier; les rafales des mitrailleuses allemandes redoublent d'intensité; on parle d'une menace de l'ennemi sur la gauche, et l'ordre de retraite, transmis maladroitement par un agent de liaison un peu nerveux, occasionne un mouvement de panique : « *Repli général,* a dit ce sous-officier. *Dépêchez-vous. Les Allemands entrent dans le village...* » Quel village? Personne ne le sait, mais on se hâte sous les balles et sous les obus.

Il ne s'agit pas d'une panique, à vrai dire : si ces hommes avaient reçu l'ordre de rester en place, ils y seraient restés; ils s'en vont parce qu'on leur a dit de s'en aller. La preuve de ceci, c'est que quelques fractions, non touchées par l'ordre, parce que trop en avant, sont restées à leur poste, entre autres la section du sous-lieutenant Issenmann, de la compagnie Coulaux (9e); elles ne rejoindront le régiment que le lendemain matin.

Quelques fractions du bataillon Chardoillet (3e), du 87e, mélangées au 91e, ont suivi ce régiment dans sa retraite, entraînant d'autres unités de leur bataillon. Le commandant Chardoillet, voyant ce recul, dont il ne saisit pas le sens, fait, pour l'enrayer, sonner la charge. Il se porte lui-même en avant, avec ses agents de liaison, droit vers la crête 295 qui se profile indécise, dans le soir qui vient. Les compagnies Leclercq (5e), Le Davay (7e) et Brémard (8e), très éprouvées et ayant perdu presque tous leurs officiers, se précipitent derrière lui, la baïonnette haute et au pas de course. L'élan est splendide; c'est de l'enthousiasme. On hurle la *Marseillaise* et, sans prêter aucune attention aux balles et aux obus, qui, généralement, passent trop haut,

sans s'apercevoir que des camarades tombent, on court dans la campagne nue, vers un ennemi que personne n'a vu...

Les Allemands n'ont pas attendu le choc; ils ont abandonné les tranchées de la cote 295, remplies de cadavres, et se sont repliés vers les bois. C'est une déception pour les nôtres qui, essoufflés par une course de plus d'un kilomètre, s'arrêtent à contempler les tranchées conquises, tranchées pour tireurs assis, très soignées, revêtues de gazon, pourvues d'épaisses plaques métalliques percées de créneaux.

Mais les Allemands se sont blottis dans une autre ligne de tranchées, 500 mètres plus loin, et déjà les mitrailleuses crépitent, fauchant les groupes désorganisés, qui ont perdu leurs chefs et cherchent à s'orienter. Les pertes sont tout de suite graves. Pas d'abri... La masse reflue. L'élan est brisé. L'assaut, conduit de trop loin, est manqué. Aidé des quelques officiers et des quelques sous-officiers survivants, le commandant Chardoillet rallie ces hommes et, sous la pluie des projectiles, les ramène à leur point de départ.

Il était *19 h. 30* quand le mouvement, se développant ainsi de proche en proche, se déclencha au 117e. Dans ce régiment, nous l'avons dit, l'arrêt, nécessité par la puissance exceptionnelle du feu, n'était considéré par tous, officiers et soldats, que comme momentané. Et on attendait l'ordre de se porter en avant, maintenant qu'avec le soir, le tir de l'ennemi avait à peu près cessé. Or, à *19 h. 30*, à gauche, on voit notre ligne reculer et des éléments se retirer du combat. La section de l'adjudant chef Guérin (3e), extrême gauche du bataillon Treillard, recule avec les unités du 87e et du 91e auxquelles elle est mélangée. La section du sous-lieutenant Dumée (3e) hésite... Un bruit se répand : « *Les Allemands montent à gauche, et les nôtres s'en vont...* » Il n'en faut pas davantage, avec la fatigue d'une journée d'énervement, pour faire d'un brave un lâche et transformer l'enthousiasme en panique. Mais il suffit aussi d'un homme pour enrayer la peur. Le jeune

lieutenant Civrays (3e), dont la section est à côté de la section Dumée, s'est levé d'un bond. Il interpelle vigoureusement la section voisine, à qui il ordonne de se porter en avant. A la sienne, il commande avec calme des feux par salves, rasant la crête... Ces salves n'auront, sans doute, aucun effet utile sur l'ennemi que l'on ne voit pas dans le demi-jour qui s'assombrit très vite, mais leur brutal déchirement produit aux nôtres l'effet d'un puissant cordial. Comme ailleurs, tout à l'heure, le cri : « *En arrière !* » le cri « *En avant !* » poussé par le lieutenant Civrays, à l'adresse de la section Dumée, s'est transmis automatiquement de bouche en bouche. Le capitaine Collin (1re) l'a répété comme tout le monde, et le sabre à la main, il est devant les sections de première ligne. Le commandant Treillard le répète aussi et fait sonner la charge par le clairon Henry qui est près de lui, le bras troué d'une balle. Il a saisi le fusil d'un mort, et courant devant la section de l'adjudant Tusseau, de la compagnie Collin (1re), il conduit l'assaut du 1er bataillon.

A leur tour, les clairons du bataillon Blanc (3e) sonnent la charge, puis ceux du bataillon Mercadier (2e). Les baïonnettes étincellent. On court. Les officiers, très clairsemés, ne réussissent pas partout à se tenir devant leurs unités. Aucun commandement n'est écouté; tout le monde hurle; c'est un élan endiablé. On n'entend pas non plus les balles, qui ont recommencé à siffler et à claquer partout, et bien que tirées un peu haut, font des victimes.

Le colonel Jullien, ne sachant pas d'où est venu l'ordre de partir à l'assaut, ne songe aucunement à enrayer le mouvement. Ce n'est pas lui qui l'a préparé, mais il estime qu'il aurait tort de ne pas profiter d'un état d'âme général auquel la victoire, d'ordinaire, résiste peu. Le sabre à la main, il s'est porté en avant avec le drapeau, dont la pique et les franges d'or reflètent les dernières lueurs du jour. La musique est avec lui, et des cuivres jaillit la *Marseillaise*. On chante aussi, à tue-tête, sur la ligne, et voici comment :

« Nous sortons de nos trous de tirailleurs, écrit le lieu-

tenant Civrays, de la 3e compagnie (1), dans ses souvenirs manuscrits, écrits au jour le jour. Hénaux (sergent, chef de sa 1re demi-section) m'encadre à droite; Térouanne (sergent, chef de demi-section à la section Tusseau, de la compagnie Collin [1re]), m'encadre à gauche. Hénaux avait deux balles dans le bras. Il crie : « *Ah ! les salauds ! Je ne « peux plus porter mon fusil, mais ça ne fait rien : je ne vous « lâche pas, mon lieutenant !* » Nous marchons d'abord sous une grêle de balles. Térouanne est touché à son tour au bras et lâche son fusil, mais me suit toujours. Il est électrisé. J'entonne le *Chant du Départ*. Nous gagnons du terrain. Le feu des Allemands cesse. Térouanne me dit : « *Mon lieutenant, j'en ai trois ; je suis bien !* » Au *Chant du Départ*, tout le monde s'est rallié à moi. Nous sommes au pas. Il y a 200 hommes derrière moi. Je veux entonner la *Marseillaise*. Je ne sais pas commencer. Térouanne entonne; c'est un ton trop haut. J'entonne à mon tour et, cette fois, les 200 hommes chantent avec moi. Un Cyrard du 87e se présente correctement à moi, me salue et à très haute voix, me dit son nom. Je réponds : « Lieutenant « Civrays ! » Avec émotion, nous nous serrons la main. Jamais je n'oublierai ce brave petit Cyrard. Nous dévalons le ravin... »

Ce ravin, l'énorme et profonde dépression qui descend sur la Patte d'Oie, tout le monde ne le franchira pas. A droite de Civrays, le capitaine Collin conduisait 300 ou 400 hommes de sa compagnie (1re) et d'autres, de divers régiments. Or, la partie du ravin où il descendit était prise d'enfilade, de la direction de Robelmont, par des mitrailleuses et par des canons. L'épreuve est trop forte. La première vague, décimée, hésite et tourbillonne; les renforts y butent. Le désordre devient effroyable dans ce fond, les pertes aussi, de sorte que le capitaine Collin, pour éviter une panique, donne l'ordre de retourner sur les positions d'où l'on est parti. Aussi bien, si l'assaut échoue, on aura besoin, tout à l'heure, d'un repli solidement tenu.

(1) Tué à Arvillers, le 2 novembre 1914.

Toute une compagnie du bataillon Blanc (3e) s'est arrêtée aussi, avant même d'avoir subi des pertes : la compagnie Roy (11e). Sachant son chef de bataillon hors de combat, et se rendant compte tout de suite que c'est un mouvement irréfléchi qui précipite en avant, vers l'inconnu, des unités fatiguées, éprouvées et mélangées, le capitaine a arrêté ses quatre sections et les éléments du 87e dont il disposait. Il leur a fait prendre position sur la crête 270, prêt à recueillir, le cas échéant, les troupes engagées.

Pour la masse, la course folle a continué, sans pertes désormais, car le feu des Allemands a subitement cessé. Dans quelle direction marche-t-on? Nul ne le sait au juste, et maintenant que l'obscurité a envahi la campagne, on ne sait même pas où l'on est. On est parti face au nord, vers Robelmont. Des troupes du 2e corps, allant vers l'est, ont barré cette direction. Les deux mouvements se combinent et on va généralement vers le nord-est. On va, et après avoir parcouru, les uns 800 mètres, les autres 1.500, on finit par trouver des tranchées remplies de cadavres. Presque partout, les Allemands ont disparu. Devant la compagnie Morel (8e), on en a vu quelques-uns, mais c'étaient des retardataires, et ils s'enfuirent si précipitamment que le sergent Lefèvre qui courait, loin devant ses hommes, dut lancer son fusil pour en blesser un.

Tout à coup, les clairons répètent les sonneries *Cessez le feu* et *Halte-là !* D'où est parti le signal? Il a été impossible de le déterminer. Tout le monde a répété. Personne n'a reçu d'ordres. Personne n'en a donné... D'aucuns ont entendu, parmi les autres, des sonneries dont les finales traînaient un peu, et il est fort possible que le signal soit venu de l'ennemi. Ruse de guerre que l'on sut plus tard lui être familière quand il s'agissait de dénouer une situation difficile.

Ici, elle réussit pleinement. Les chants cessèrent. En plein élan, l'assaut qui dépassait les tranchées de première ligne de l'ennemi, s'arrêta net. Dans l'obscurité qui grandissait, comme un soir de grandes manœuvres, après une

journée bien remplie, on se cherchait, on s'appelait. La corne du colonel Jullien, les sifflets des commandants de compagnie dominaient les rumeurs. On se regroupait...

Quelques éléments qui avaient poussé trop loin en avant des autres, et jusqu'à une centaine de mètres de la nouvelle ligne de défense allemande, furent accueillis par des feux extrêmement violents, qui les décimèrent. Ils durent se coucher, pour attendre la fin des rafales, puis, en rampant, ils se replièrent. Sur ce plateau dénudé, le désordre était à son comble et si l'ennemi avait été en état d'en profiter, toutes les troupes qui étaient là auraient été irrémédiablement balayées. Mais les Allemands terrorisés n'eurent aucune réaction; ils demeurèrent tapis dans leurs tranchées; leur artillerie elle-même s'était tue.

Pour orienter ses unités, le colonel Jullien fit sonner le *Refrain du régiment* et le *Rassemblement*, et allumer de grands feux de javelles. Le 117e étant hors d'état de fournir un nouvel effort, il avait décidé de le replier sur Harnoncourt, pour l'y reconstituer.

Le capitaine Collin avait déjà groupé autour de lui la plus grande partie de sa 1re compagnie. Le lieutenant Civrays en avait fait une d'éléments des trois autres compagnies du bataillon Treillard. Avec ces deux compagnies, le capitaine Collin reçut l'ordre de tenir ferme, jusqu'à nouvel ordre, sur le plateau, pour permettre au régiment de s'écouler sur Harnoncourt.

Le détachement Collin n'est pas seul. A sa gauche, le commandant Chardoillet, qui n'a reçu aucun ordre, est resté sur le plateau, lui aussi, avec les débris du 3e bataillon du 87e. Il dresse un bivouac.

Une ligne de tirailleurs se forme, face à l'est et au nord-est, et derrière, les hommes, épuisés, font un repas de vivres de réserve, ou dorment. Garde sinistre. Le calme de cette nuit claire et constellée d'étoiles est troublé par les râles des mourants et par les appels déchirants des blessés restés entre les deux lignes. De temps en temps un coup de fusil, longuement répercuté par les bois : c'est

un blessé qui cherche à attirer l'attention... ou un patrouilleur allemand qui met fin à une agonie... Des feux jaunes percent l'obscurité, dans le lointain : ce sont les Allemands qui jalonnent leur ligne.

A *minuit*, des bruits de pas... Le capitaine Collin alerte ses tirailleurs qui, la baïonnette au canon, se lèveront quand l'ennemi paraîtra, exécuteront un feu de salve, au commandement du capitaine, puis se lanceront à l'assaut. Tout cela s'exécute dans le plus grand ordre. Ces éléments de dix compagnies sont dans la main de leurs nouveaux chefs et attentifs. L'ennemi est là... Un commandement bref : une salve déchire l'air et, au grand pas de course, les Allemands disparaissent.

A 2 heures du matin, un guide envoyé par le colonel Jullien venait se mettre à la disposition du capitaine Collin, pour le conduire à Harnoncourt. A la même heure, le commandant Chardoillet, du 87e, recevait du colonel Rauscher l'ordre de rallier son régiment à Sommethonne.

En somme, le magnifique assaut du 22 août au soir avait présenté tous les caractères d'un acte collectif spontané. Il était l'effet d'une instruction solide inculquée aux réflexes par le règlement de 1902 qui imposait jusqu'au dernier soldat du rang un esprit d'offensive à outrance et la volonté ferme d'aborder l'ennemi. Ces troupes, au feu depuis le matin, dans des conditions difficiles et très éprouvées, en étaient imprégnées. Il ne produisit pas les résultats qu'on aurait pu en attendre, parce qu'il n'avait été ni préparé, ni dirigé, ni appuyé, et qu'une ruse de l'ennemi parvint à l'arrêter en plein succès. Les Allemands n'en avaient pas moins évacué toutes leurs tranchées de première ligne et si, à gauche et au centre, ils avaient conservé leur deuxième ligne de défense, ils s'y tenaient terrés, ne songeant qu'à y défendre leur vie ou à s'enfuir. Quant à leur droite, elle avait reflué en toute hâte dans les bois où la consternation et le désordre étaient grands. L'ascendant moral était du côté français.

C. — Le dernier coup de canon

Le général Boëlle quitte le P. C. de 280. — Sur le mamelon 280, le général Boëlle et tout l'état-major du 4e corps avaient attendu, anxieux et impuissants, le résultat de la ruée dont le bruit était monté jusqu'à eux. Après la *Charge* et la *Marseillaise*, ils avaient entendu les sonneries de *Cessez le feu* et du *Rassemblement;* puis, un peu avant 20 heures, dans la nuit constellée d'étoiles dont des feux, signaux ou incendies, trouaient brutalement l'obscurité, le calme était revenu, profond et tragique.

Le général Boëlle se décida à s'arracher à son observatoire, d'où il ne voyait plus rien, mais d'où il dominait ces plateaux, dont la charge qu'il venait d'entendre affirmait qu'il était maître. S'approchant tout à coup de la batterie Guillet, du groupe Joly (3e) : « *Tirez une dernière salve*, ordonna-t-il au capitaine, *pour dire à ces gens-là que le champ de bataille nous appartient.* » Une salve ébranla l'air, quatre éclairs de feu s'allumèrent à la lisière des bois, vers Belmont, puis, lentement, on descendit vers Harnoncourt. Des officiers d'artillerie revenaient de reconnaissance. Le général arrêta au passage le capitaine Joly, commandant le 3e groupe du 31e : « *Je vous prie*, lui dit-il, *de faire tirer encore quelques coups de canon au moment de vous retirer, pour bien montrer aux Allemands que le terrain est à nous.* »

L'ordre fut exécuté. Au moment d'amener les avant-trains, pour aller bivouaquer à Harnoncourt, la 8e batterie, commandée à ce moment par le lieutenant René, en l'absence du capitaine Mars, non revenu de reconnaissance, tirait une salve sur Bellevue qui flambait. L'état-major allait arriver à Lamorteau. Le général Boëlle, consultant sa montre, fit remarquer au capitaine Leboiteux qui venait de le rejoindre, retour de sa mission auprès du général de Trentinian, qu'il était *20 h. 20.*

Le dernier coup de canon de la bataille nous appartenait; mais à *21 heures*, les Allemands dirigèrent le feu de leurs obusiers de 150mm sur l'ambulance du couvent Saint-Joseph. Ils devaient encore, le lendemain, enlever à la baïonnette les ambulances d'Ethe et de Gomery où il n'y avait que des blessés, et massacrer ces derniers ou les faire brûler vifs.

Les ordres pour le 23 août. — L'état-major du 4e corps arrivait à Lamorteau à *21 heures* et l'ordre préparatoire pour la journée du lendemain, déjà prêt, était immédiatement expédié. Voici cet ordre :

Q. G. de *Lamorteau*, 22 août, 19 heures.

Les troupes seront prêtes à partir à 2 heures du matin.

On devra être placé, à 3 h. 30, sur les positions qui seront indiquées après réception des ordres de l'armée.

Les trains régimentaires se replieront aussitôt après les distributions : ceux de la 7e division sur *Marville ;* ceux de la 8e division sur *Flavigny.*

A 23 heures, l'ordre de l'armée n'étant pas encore arrivé, le général commandant le 4e corps se décida à faire rédiger un ordre général d'opérations. Le voici :

Q. G. de *Lamorteau*, 22 août, 23 h. 30.

Ordre général d'opérations n° 19 pour la journée du 23 août.

I. — Devant le 4e corps, l'ennemi a été maintenu à gauche (ouest) au nord de Virton; à droite (est), la 7e division s'est reportée vers le sud-est. A la gauche du corps d'armée, le 2e corps a progressé vers le nord. A la droite du corps d'armée, le 5e corps s'est replié légèrement.

II. — Demain, le 4e corps continuera la lutte sur le front : *Couvreux* (2km 500, ouest de *Dampicourt*), *Montquintin*, *Lamorteau*, lisière sud du *bois Géline*, 303, rive gauche de la *Chiers*, ouest de *Vezin* (inclus). Les villages de *Dampicourt*, *Rouvroy*, *Harnoncourt*, *La Malmaison* seront organisés défensivement en avant du front.

La 8e division, en liaison avec le 2e corps, au nord-ouest de *Couvreux*, organisera très fortement le front *Couvreux*, *bois Géline*,

inclus; la 7e division, la hauteur *303* et *Vezin,* sur la rive gauche de la *Chiers.*

La 8e division disposera du génie de corps et du groupe d'artillerie de corps qui est avec elle.

Liaison entre les deux divisions : *Torgny,* appartenant à la 8e division.

L'artillerie de corps prendra position sur les hauteurs *Couvreux, Montquintin, 282.*

Toutes les troupes devront être en position à 3 h. 30. Le train de combat à *Verneuil* (800 m. S.-O. d'Écouviez), pour ravitailler en munitions la 8e division. Il devra y être à 6 heures. La 7e division se ravitaillera directement à *Vezin,* au 2e échelon du parc d'artillerie.

III. — P. C. à *Vélosnes,* à partir de 4 heures.

IV. — Les trains régimentaires se porteront, cette nuit, aussitôt après les distributions à *Flavigny* (8e division) par *Torgny, Vélosnes* et *Othe* et à *Marville* (7e division).

Boëlle.

Mieux que tout commentaire, ce document réflète l'idée que le général commandant le 4e corps se faisait du résultat général des chocs d'Ethe et de Virton. Pour lui, la lutte était indécise et il comptait bien la changer au plus vite en victoire; mais elle avait prouvé que l'ennemi était trop fort pour qu'on pût, sans autres précautions, continuer contre lui l'offensive à fond, commencée la veille. Une attitude provisoirement défensive était nécessaire, pour regrouper les unités.

Les pertes. — Les pertes étaient graves, en effet.

Le colonel Chabrol, commandant la 15e brigade, était mort.

Le 130e avait perdu le colonel Laffargue, tous ses officiers supérieurs et presque tous ses officiers subalternes. Ses débris formaient un faible bataillon, commandé par le capitaine de la Chesnelière.

Le 124e avait perdu ses trois chefs de bataillon et 770 hommes de troupe. Il n'avait presque plus d'officiers.

Au 115e, le bataillon Coquerelle (1er) était réduit à deux compagnies, et le commandant était mort.

Le 117e avait perdu un chef de bataillon et 725 officiers et soldats.

Sur les pertes subies par les régiments allemands, nous n'avons que des renseignements très vagues, les historiques de ces régiments (sauf celui du 19e) n'ayant pas paru. Elles furent certainement lourdes, surtout au 154e, si l'on en croit les récits de quelques soldats qui prirent part à l'action et la jugèrent « terrible et fort coûteuse ». Les seuls chiffres que nous possédions sont donnés par le capitaine Mutius, dans sa monographie de la *bataille de Longwy*, où il dit que la 18e brigade (7e grenadiers et 154e) perdit 40 officiers et 700 hommes de troupe. Ces chiffres, si on les accepte comme à peu près exacts, bien que cités dans une œuvre écrite à la gloire de l'armée allemande, se rapprochent des nôtres et expliquent pourquoi le Ve corps dut être, après cette épreuve, retiré du front pendant quelques jours.

Arrêt de la lutte au 2e corps. — Du côté du 2e corps aussi, la lutte a pris fin. Le 128e, dont l'attaque sur Robelmont avait été suspendue, était resté le long de la voie ferrée, attendant la reprise de l'opération.

Cette reprise, le général Regnault ne l'ordonna pas. Il s'attendait à voir déboucher à chaque instant une attaque sur son flanc gauche et il savait qu'il ne pouvait compter sur l'arrivée du 72e à la ferme du Hayon, avant *19 heures*. Il décida finalement de reporter l'opération au lendemain et de s'organiser pour la nuit sur le terrain.

En conséquence, les ordres suivants sont donnés :

— Au général Carré, commandant la 5e brigade, de tenir Villers-la-Loue, à tout prix, et jusqu'au dernier homme.

— Au colonel commandant le 17e régiment d'artillerie, de laisser en position les groupes Deslions (2e) et Montlebert (3e), tandis que le groupe Defrance (1er) irait bivouaquer près de Thonne-la-Long avec les deux groupes du 29e régiment d'artillerie de corps.

— Au colonel Leroux, commandant le 51e, de laisser

le bataillon Berthon (1er) à Meix-devant-Virton, où il n'était pas menacé et de grouper les bataillons Mayer-Samuel (2) et Agel (3e) à Villers-la-Loue, dont la défense avait été organisée par le bataillon Agel.

— Au colonel Rauscher, commandant le 87e, de conserver jusqu'à la nuit ses positions sur le mamelon 280, au nord d'Houdrigny, puis de replier ses deux bataillons sur Sommethonne.

Le 128e était très peu éprouvé; il n'avait perdu que 11 hommes tués et 30 blessés au cours de sa marche d'approche. Le 72e était intact. Toute la 5e brigade était réunie dans la main de son nouveau chef, prête à toutes les éventualités.

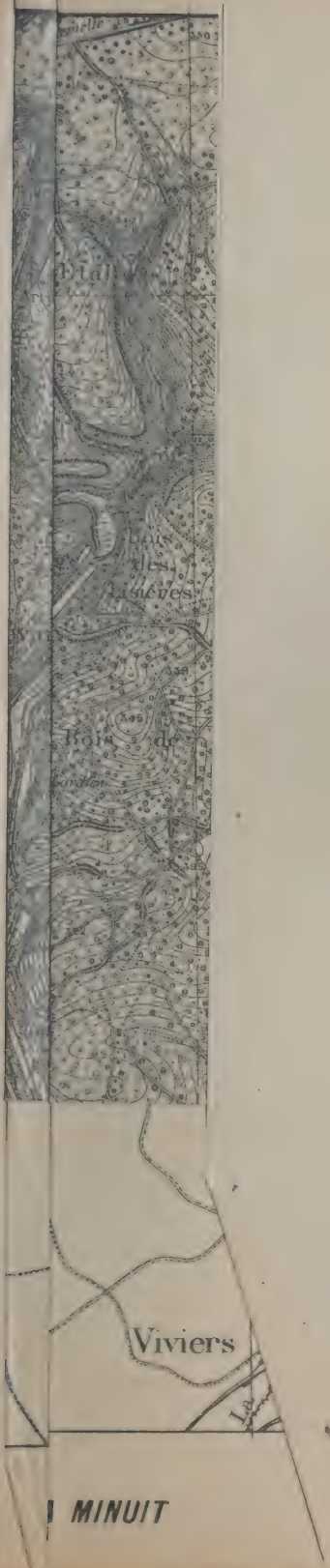
Tandis que le général Regnault installait à Sommethonne le quartier général de la 3e division, sous la garde du bataillon Caumel (3e) du 72e, laissé là dans ce but, les régiments gagnaient les emplacements qui leur avaient été assignés.

Le 72e arrivait au Hayon à *19 heures*, avec deux pelotons de l'escadron divisionnaire. Les 3e et 4e groupes du 29e d'artillerie de corps, qui s'y rendaient avec lui, avaient reçu, en route, l'ordre de rebrousser chemin et d'aller bivouaquer près de Sommethonne.

Le 128e arriva à la ferme du Hayon à *21 heures*. Il avait battu en retraite par échelons, sans être inquiété d'ailleurs par l'ennemi, et ramenait avec lui le bataillon Mayer-Samuel (3e) du 51e qu'il avait rallié et qui partit tout de suite pour Villers-la-Loue.

Dès l'arrivée du 128e, le colonel Toulorge, qui avait fait prendre au 72e un dispositif de couverture, face au nord, autour de la ferme du Hayon, envoya à Villers-la-Loue un bataillon du 128e, et par les deux autres bataillons de ce régiment, relia le 72e au Haut-Bois, de façon qu'en définitive, la ligne *Villers-la-Loue—Bois Lavaux—Meix-devant-Virton*, crêtes au nord de la ferme du Hayon, était occupée par nos troupes, à la nuit tombée.

Quant au 87e, il est en retard. Par le bataillon Char-


Bois
des
Rièves
Bois de
Viviers
MINUIT

Extrait de la carte d'État-major belge au 40 000e

CROQUIS N° 9 — *SITUATION GÉNÉRALE DANS LA RÉGION ETHE-VIRTON LE 22 AOUT A MINUIT*

doillet et quelques unités du bataillon Imard, il a pris part à l'assaut dont nous avons exposé les héroïques péripéties, et il a perdu 11 officiers, 196 soldats tués et 349 blessés. Avec le 91e, très éprouvé, lui aussi, il n'arrivera à Sommethonne qu'à *minuit*, pour s'y reconstituer.

Au total, la 3e division a peu souffert; son moral demeure très élevé et l'impression de tous, officiers et soldats, c'est que cette rude journée a été une victoire qu'il faudra compléter demain.

OBSERVATIONS

Nous avons essayé d'exposer les faits en les plaçant dans leur cadre. Chacun d'eux comporte des enseignements et un volume entier serait nécessaire pour les résumer tous. On pourra les dégager, en suivant l'action, en se mettant à chaque instant dans la situation matérielle et morale où étaient les combattants, avec les moyens dont ils disposaient, et en cherchant à comprendre pourquoi ils ont agi comme ils l'ont fait.

Il nous a cependant semblé utile d'appeler plus spécialement l'attention sur quelques points particulièrement intéressants.

I. — Le 4e corps était le corps de gauche de la 3e armée; le 2e corps, le corps de droite de la 4e. L'ordre no 18 du 4e corps d'armée avait prévu la liaison avec le 2e corps sur la transversale *Tintigny—Étalle—Chatillon.* On n'atteignit pas ces points et de toute la journée du 22 août, la liaison ne put s'établir entre les deux grandes unités; elle ne s'établit pas non plus entre les 3e et 8e divisions engagées côte à côte. Chacun des deux corps d'armée a combattu sans s'occuper du voisin, et poursuivant sa mission, qui était : pour le 2e corps, de continuer sa route vers le nord; pour le 4e corps, d'assurer le flanc droit et les derrières du 2e corps. A l'est d'Ethe, à la même heure, une situation identique se produisait du côté allemand.

Le XIIIe corps wurtembergeois avait Longwy pour objectif, droit au sud, et après les sanglants épisodes de Gévimont et de Bleid (1), le général von Fabeck, commandant ce corps d'armée, évidemment mal relié avec le géné-

(1) Voir *Ethe* (p. 75 et 97).

ral von Strantz, commandant le V^e^ corps, n'eut aucunement l'idée de pousser la brigade Moser (53^e^) vers l'ouest, sur Gomery, où cette brigade eût assuré l'enveloppement de notre brigade Felineau, enfermée dans Ethe.

Liaison insuffisante entre deux armées, entre deux corps d'armée voisins, et même entre deux divisions d'un même corps d'armée; commandement mal assuré aux points de jonction, tels sont les inconvénients mis en évidence par la double bataille d'Ethe-Virton.

Parce que la droite de son armée avait une avance d'une étape sur la gauche de la 3^e^, le général de Langle de Cary, commandant la 4^e^ armée, pour assurer la garde de son flanc droit, avait placé l'une derrière l'autre, au lieu de les laisser accolées, les deux divisions du 2^e^ corps, son corps de droite. Cette circonstance rendit disponible la 3^e^ division et lui permit d'intervenir sur le champ de bataille de Virton. Par là, nous nous trouvâmes avoir le nombre, au point de jonction des 3^e^ et 4^e^ armées, et sans cette circonstance heureuse, la 8^e^ division, après sa surprise du matin, aurait été probablement bousculée. Un commandement unique sur le champ de bataille n'en fit pas moins défaut à Virton, du côté français, comme à Ethe, du côté allemand, et cela parce que, quand une bataille est engagée, le commandement local ne peut guère plus, sous la pression des événements, que consacrer toutes ses facultés et toutes ses forces à l'accomplissement de sa mission. Il y a là une situation de fait, aux points de jonction de toutes les grandes unités, qui n'appellera jamais assez les réflexions du commandement à tous les degrés et l'attention constante des exécutants.

II. — La journée du 21 août comporte quelques enseignements au point de vue de la liaison des armes. Ces hésitations dans la marche, ces changements d'itinéraire qui font qu'un moment la colonne ne suit pas le même chemin que son avant-garde; ces déploiements continuels des bataillons de l'avant-garde; ces mises en batterie contre un ennemi imaginaire, tout ce temps perdu qui se

totalisera finalement le soir par quinze heures de fatigues employées uniquement à couvrir une étape de 25 kilomètres... sont les résultats d'un service de sûreté immédiate trop rapproché et d'une liaison imparfaite entre l'infanterie et la cavalerie. Nos cavaliers auraient dû escadronner déjà dans la région Ruette, Latour, Ethe et Gomery, au nord des bois de Ruette, et un détachement léger tenir le plateau de la Malmaison quand le gros de la 7e division se présenta pour franchir la Chiers. On aurait marché alors, sans à-coups, l'esprit tranquille, et on serait arrivé au gîte vers midi, au lieu d'y arriver entre 8 et 9 heures du soir.

On aurait eu le temps d'installer convenablement les avant-postes; on aurait tenu la ligne du Ton; on aurait pu pousser des reconnaissances vers Étalle... où l'on aurait peut-être découvert l'ennemi, de sorte que la surprise du lendemain n'aurait pas été possible.

Par surcroît, on eût marché moins vite et plus prudemment le lendemain, parce que si on poussa de l'avant dans le brouillard, c'est qu'on avait sur le cœur les piétinements inutiles de la veille...

III. — Il est inutile d'insister sur l'installation défectueuse des postes de commandement en 1914. Ici, ils n'avaient pas été prévus, puisqu'on allait « cantonner à Étalle »; ils furent pris au hasard de la surprise et se trouvèrent, toute la journée, sans moyens de communication ni avec les troupes ni entre eux. Il fallut employer les officiers d'état-major à peu près uniquement à porter des ordres. L'outillage nécessaire manquait, à cette époque, pour faire mieux.

La surprise du matin fut surtout le résultat de la volonté ferme de pousser en avant, en exécution d'ordres du commandement, et cela, en dépit du brouillard et des bois, qui rendaient aveugles avions et cavaliers; en dépit des avertissements formels des habitants, trop formels, justement et trop en contradiction avec les *Bulletins de renseignements de l'armée.* On ne croyait pas marcher à la

bataille; on y tomba en colonne de route, généraux en tête, et le passage de la colonne de route à la formation de combat dut s'effectuer dans le brouillard, sous le feu de l'ennemi déjà lancé à l'assaut.

Notre Service de renseignements, qui devait se développer et réaliser des merveilles pendant la guerre, était réduit, à cette époque, à des moyens qu'une trop stricte économie avait rendus insuffisants. Les Allemands étaient mieux dotés que nous à ce point de vue. En particulier, leurs espions pullulaient depuis plusieurs jours dans la région de Virton, et le soir de la bataille, l'état-major du général Boëlle put voir, à 22 heures, sur les hauteurs de Torgny, de grands feux marquant la limite arrière de nos cantonnements. Ceci prouve que ce n'est pas sur le Service des renseignements qu'il faut réaliser des économies dès le temps de paix.

IV. — Insuffisance de trois pelotons de cavalerie divisionnaire, même vigoureusement commandés, pour remplir leur mission d'éclaireurs dans des circonstances difficiles. Cette cavalerie ne peut rien sans l'appui d'éléments de feu, de groupes cyclistes ou d'infanterie portée en voiture. Remarquons, au surplus, que c'étaient ici des cavaliers réservistes montant des chevaux de réquisition non habitués au rang. Nous avons dit que, de l'autre côté, les uhlans étaient accompagnés par des sections d'infanterie venues en voiture.

V. — Manque de liaison morale entre la cavalerie et l'infanterie. L'escadron de Boisrouvray passe, à Bellevue, à travers la 12e compagnie du 115e qui venait de se battre, et ne s'enquiert pas autrement de la situation. Il y avait pourtant des morts sur le bord de la route, mais, au lieu de l'inciter à la prudence, le danger pousse le Français en campagne à ne s'étonner de rien. Ceci se reproduira demain. On a vu, au surplus, que mis en route trop tard, les cavaliers étaient talonnés par l'infanterie. Le renseignement qu'ils auraient recueilli à Bellevue ne pouvait

plus être d'une grande utilité à la colonne, dont la tête sortait déjà de Virton.

VI. — Le hasard voulut que ce jour-là, il y eut à l'avant-garde le 130e, très éprouvé à Mangiennes le 10 août et bourré de réservistes qui ne connaissaient pas leurs chefs et n'avaient pas encore pris l'habitude du rang. Que se passa-t-il dans le brouillard? On ne le sait, mais ce régiment, ayant perdu presque tous ses officiers, fut disloqué. Un document officiel du 154e régiment allemand (1) a accusé nos soldats d'avoir mal tiré et de s'être rendus facilement... En réponse à cette insolente rodomontade, nous observerons que le brave 130e, placé dans une situation effroyable, a tout de même, avant de disparaître, arrêté la ruée du beau régiment de grenadiers d'Oscar de Prusse, appuyé par un bataillon du 154e. Mais, cet hommage rendu à des gens qui ont fait leur devoir, il faut bien reconnaître que ce régiment de réservistes ne pouvait pas être en forme, le 22 août 1914, pour supporter un pareil choc. Privé de ses officiers, il se désagrégea plus vite que ne l'aurait fait un autre, ayant plus de cohésion. Nous aurons demain, avec le service militaire réduit, des troupes encore moins instruites et moins habituées au rang que les réservistes du 130e. Il sera sage de ne pas leur demander, dès les premiers jours de la campagne, l'exécution de mouvements offensifs vigoureux, tels que les exigeait le règlement de 1902. A Virton, si, au lieu de lancer le 130e à l'attaque dans le brouillard, on l'eût terré dans des trous de tirailleurs, en attendant d'y voir clair, il aurait certainement tenu, arrêté à moins de frais la ruée allemande et permis au général de division de prendre les mesures nécessitées par les circonstances.

Ajoutons que c'est ce même règlement de 1902, passé dans les réflexes de nos jeunes soldats de deux et de trois ans, qui permit le magnifique assaut du 117e, à la nuit tombante. C'est donc bien qu'il était adapté au tempéra-

(1) *Der deutsche Krieg in Feldpostheften : Um Longwy und Verdun* (4e vol.). Baptême du feu du IIIe bataillon du 5e régiment de Basse-Silésie (I. R. no 154).

ment de la race et on peut toujours compter qu'après les premiers chocs, une fois l'adaptation faite, il sera parfaitement possible d'obtenir des efforts et des sacrifices extrêmes de nos *miliciens* de demain.

VII. — L'assaut de 19 heures appelle quelques réflexions. Il prouve d'abord, encore une fois, que quels que soient la magnifique vaillance et l'enthousiasme des troupes, un assaut ne réussit pas s'il n'a pas été préparé par le commandement; s'il n'est ni dirigé, ni appuyé. Déclenché au hasard, comme il l'a été ce soir-là, il s'arrête au gré d'un incident fortuit... d'un coup de clairon de l'ennemi.

L'expérience des guerres anciennes avait semblé prouver qu'une troupe ayant perdu le quart de ses effectifs devait être retirée du feu et ne pouvait plus servir qu'à des missions défensives. Or le 87e, le 91e et le 117e avaient perdu le quart de leurs effectifs quand ils s'élancèrent à l'assaut, le soir du 22 août, après dix heures d'une lutte épuisante, et si cet assaut avait été préparé et conduit, la IXe division allemande était rejetée en déroute dans les bois.

VIII. — A remarquer l'absolue nécessité sur le champ de bataille d'un solide encadrement, même pour des troupes instruites. Ici, quand les officiers ont été mis hors de combat, les lignes de tirailleurs, immobilisées sous le feu, se sont vidées peu à peu et les unités se sont désagrégées. Une armée insuffisamment pourvue de cadres instruits, n'est pas apte à faire la guerre.

IX. — Difficulté extrême de la transmission des ordres sur la ligne de feu, dans la guerre de mouvement. Le colonel et les chefs de bataillon se déplacent, au gré du combat; il est difficile d'arriver jusqu'aux capitaines, qui sont dans le *no man's land*, et à peu près impossible de joindre les chefs de section, s'ils sont vivants. On n'accordera jamais assez d'attention aux moyens de liaison sur le champ de bataille : renforcement des agents de liaison auprès des capitaines; usage généralisé des signaux et

de sifflets à modulations diverses; emploi à outrance d'un téléphone très léger, de télégraphie par le sol, etc... Tout cela doit faire l'objet d'exercices minutieusement préparés et auxquels le temps ne soit pas marchandé.

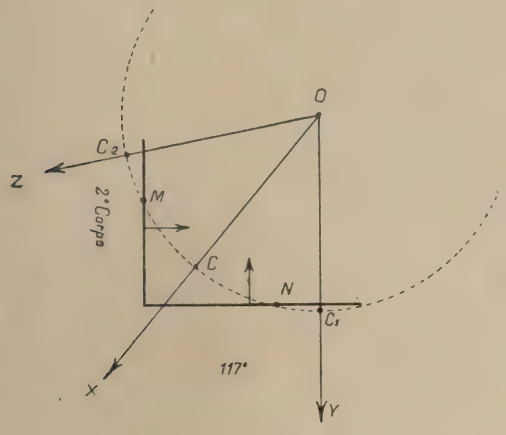
X. — Les hommes ont soif sur le champ de bataille, même si la lutte ne dure qu'un jour, et la soif, plus que la faim, amollit les énergies. Quand une action est probable, prendre à tout prix le temps de faire remplir les bidons, au même titre que l'on distribue les cartouches des voitures.

XI. — L'artillerie a été gênée, tout le cours de la journée, par l'insuffisance de ses jumelles, de ses lunettes de batterie et de ses mégaphones. Elle a perdu ainsi de magnifiques occasions de tir et n'a évité de tirer sur nos troupes que grâce à son extrême prudence; elle a dû prendre position sur des hauteurs, les capitaines ne pouvant autrement à la fois voir et se faire entendre de leurs chefs de section. Pour apprécier son action à toute sa valeur, il faut tenir compte de la faiblesse de ses moyens. Elle est mieux dotée aujourd'hui.

XII. — On ne familiarisera jamais assez, en temps de paix, les troupes et leurs cadres avec le phénomène du claquement de la balle. L'offensive des régiments du 2e corps et celle du 117e ont été gênées et même paralysées par l'impression nette que tout le monde avait, d'être fusillé dans le dos par des troupes amies.

Le schéma ci-contre fera comprendre ce qui se passait. Soit en O, un ennemi tirant suivant O X vers le point de jonction du 117e et des régiments du 2e corps. Le soldat M, du 2e corps, quand l'onde de claquement de la balle arrivait à sa hauteur entendait le bruit du claquement comme s'il fût émané de C et accusait les camarades du 117e de tirer sur lui. De même le soldat N, du 117e, au passage de la même onde de claquement, entendait aussi le bruit en C et accusait les camarades du 2e corps. Le soldat N, du 117e, au passage de l'onde de claquement d'une balle tirée suivant O Y, entendait le claquement

vers C_1 et accusait les camarades placés derrière sa droite, vers Virton. Dans le vacarme des éclatements d'obus, des claquements et des détonations, personne n'entendait le départ des coups en O et on s'abritait de C et de C_1 plus volontiers que de O. C'est ce qui est arrivé au capitaine Brémard, du 87e, blessé deux fois aux jambes, alors qu'il se croyait à l'abri. Il est fort possible aussi que le claquement des balles O Z, entendu de M comme si le tireur ennemi



eût été en C_2, ait fortement contribué à l'arrêt de l'offensive du détachement Deffontaines contre Robelmont.

Le claquement des balles, plus bref et plus strident que les détonations de départ qui sont plutôt sourdes, couvre ces dernières et donne au soldat du rang l'impression qu'il est au milieu d'un cercle de feux. Il rend par surcroît fort difficile au combattant la détermination du point d'origine d'un tir dont il a particulièrement à souffrir.

La parfaite connaissance de ces phénomènes est indispensable pour l'utiliser au besoin dans la défensive, et aussi prévenir des mouvements de panique, en faisant comprendre aux soldats que le danger n'est pas partout où ils entendent des détonations, mais qu'il peut fort bien être où on ne le soupçonne pas.

Conclusion. — En somme, une liaison plus étroite entre

les 2e et 4e corps, un commandement unique sur le champ de bataille, qui eût combiné, soudé et dirigé l'offensive du 128e contre Robelmont et l'assaut de 19 heures, eussent fait de Virton une belle victoire... une victoire sans lendemain, cependant, puisque, débordé à droite, dès 16 heures, par Tellancourt, le 4e corps fatigué ne pouvait plus se regrouper que derrière la Chiers, et que, tourné par Charleroi, notre dispositif général devait être amené tôt ou tard à chercher des positions plus en arrière. Cette journée aurait été un épisode victorieux, cependant, au lieu de la lutte indécise qu'elle fut.

La surprise tactique du matin, dans le brouillard, résultante directe à la fois de la surprise stratégique et de trop de fougue, avait été complète. Pourtant, on savait ce qu'il fallait faire pour ne pas se laisser surprendre, stratégiquement et tactiquement. Les fautes commises ici, depuis 1870, quarante générations d'officiers distingués et travailleurs les avaient caractérisées, cataloguées, définitivement condamnées... C'est que la surprise ne fut pas d'ordre technique, mais psychologique. Les Gaulois aimaient l'impression du danger; nous, leurs fils, nous ne croyons réellement au danger que quand nous en avons durement pâti. Alors, le réveil est magnifique : ce sera la Marne après la bataille des frontières... Une leçon de plus changera-t-elle cela? C'est douteux. En tout cas, celle-ci vaut qu'on la médite. L'étude et la maîtrise de soi peuvent arriver à discipliner le tempérament.

Ajoutons enfin qu'une impression puissamment réconfortante se dégage du récit des terribles journées d'Ethe et de Virton. Sur les deux champs de bataille, en dépit de la surprise et de l'infériorité des moyens en artillerie lourde et en mitrailleuses, le soir du choc, l'ascendant moral nous restait.

L'ennemi, ou bien se tenait coi dans ses tranchées, ou bien s'était réfugié dans les bois, et les habitants d'Étalle peuvent dire que les voitures des parcs et des convois du Ve corps étaient attelées, le 22 août, à la tombée de la nuit, attendant avec impatience l'ordre de se replier...

Sans connaître le chiffre exact de ses pertes, que tous les rapports disent avoir été considérables, nous savons que le V^e^ corps fut retiré du feu, le 29 août, et reporté en arrière, pour se reconstituer. Il n'entrera de nouveau en action que le 7 septembre, devant les Hauts de Meuse où il se montrera très prudent dans les régions du fort de Troyon et de Saint-Mihiel. Pendant ce temps, notre 4^e^ corps n'avait pas cessé de se battre vigoureusement, jour et nuit, et prenait sur l'Ourcq une part des plus brillantes à la bataille de la Marne.

On a parlé du « miracle » de la Marne. Ceux qui ont combattu à Ethe et à Virton savent bien qu'il n'y eut là aucun miracle, mais seulement un redressement stratégique bien combiné, que tout le monde attendait. Nos soldats avaient le sentiment qu'ils avaient dominé l'ennemi, en dépit de sa supériorité en matériel et qu'ils le battraient quand les circonstances particulières qui avaient lutté contre eux ne se reproduiraient plus. L'ennemi, de son côté, rudement malmené, se demandait comment il avait avancé.

Que demain, on nous donne une infanterie comparable à celle de 1914, chez qui les vertus guerrières de la race et le sentiment profond des devoirs envers la Patrie n'auront pas été affaiblis par des théories dissolvantes; à qui un temps raisonnable de service militaire aura permis de s'instruire; qu'appuiera un matériel perfectionné au maximum (canons, avions, chars d'assaut...), *suffisant* mais non *exagéré ;* qu'encadreront solidement assez d'officiers et de sous-officiers de carrière et de complément ardents, bien préparés techniquement, physiquement et moralement à leur mission... et alors, on pourra peut-être avoir des surprises désagréables; commettre des erreurs de doctrine, des fautes — qui n'en commet pas? — stratégiques ou tactiques, tout cela sera réparable, et en fin de compte, de nouveaux « miracles », de la nature de celui de la Marne, nous donneront encore la victoire.

taille de rencontre - Virton (22 août 1914)

Extrait de la carte d'État-major belge au 40 000e

CARTE D'ENSEMBLE DE LA RÉGION ETHE—VIRTON

ANNEXES

Nota. — Pour la composition du 4e corps d'armée au départ du Mans, le 5 août 1914 : quartier général, cavalerie, artillerie, génie, intendance, Service de Santé, Trésor et Postes, parc d'artillerie, etc., voir *Ethe* (Annexes 1, 2, 3).

ANNEXE N° 1

8e DIVISION D'INFANTERIE

Général commandant . .	Général DE LARTIGUE.
État-major de la D. I. .	Commandant DUBOST, chef d'état-major.
	Capitaine d'OTTON LOYEWSKI.
	Capitaine JOURDAIN.
	Capitaine MARTIN (Saumur).
Artillerie divisionnaire .	31e rég. d'artillerie, colonel WALLUT.
Escadron divisionnaire .	6e escadron du 14e hussards, capitaine DE LA BROSSE.
Génie divisionnaire. . .	Compagnie 4/2, capitaine VERRET.
Sous-intendant militaire.	M. TROUSSELLE.
Médecin divisionnaire. .	M. BERNARDY.
Payeur divisionnaire . .	M. LORGEOU.
Aumônier divisionnaire .	Abbé DE FORCEVILLE.

15e brigade.	*16e brigade.*
Colonel CHABROL, commandant p. i.	Colonel DESVAUX, commandant p. i.
Officier d'état-major : capitaine PAILLOT.	Officier d'état-major : capitaine DESHAIRES.
124e rég. d'infanterie : colonel FROPO.	115e rég. d'infanterie : colonel GAZAN.
130e rég. d'infanterie : colonel LAFFARGUE.	117e rég. d'infanterie : colonel JULLIEN.

ANNEXE N° 2

124e RÉGIMENT D'INFANTERIE
ORDRE DE BATAILLE A LA DATE DU 5 AOUT 1914

État-major du régiment.

Colonel	FROPO.
Lieutenant-colonel	DUBOSQ.
Médecin major de 1re classe . .	DAIREAUX.
Chef de musique.	PLANES.
Capitaine adjoint.	MABILLE DU CHESNE.
Officier de détails	Lieutenant CASTIEAU.
Officier d'approvisionnement . .	Lieutenant MORIN.
Porte-drapeau	Lieutenant BENOIT.
Chef du service téléphonique .	Lieutenant DE LA SAYETTE

1er bataillon.

Chef de bataillon	LAMBERT, blessé.
Médecin aide-major 2e classe. .	ANGER.

1re compagnie :	3e compagnie :
Capitaine GAILLARD.	Capitaine LE BOURGEOIS.
Lieutenant GUILLON.	Lieutenant BRUNETIÈRE, blessé.
Sous-lieutenant MEYER.	Sous-lieutenant DUPONT.
2e compagnie :	**4e compagnie :**
Capitaine MOURAUX.	Capitaine LE CHAUFF DE KERGUENEC.
Lieutenant JEANNEL.	Lieutenant FERRÉ.
Lieutenant HASSLER.	Sous-lieutenant BOUSCAT.

1re section de mitrailleuses : Lieutenant FOURTIER.

2e bataillon.

Chef de bataillon	BRUNET, tué le 22 août 1914, à Virton.
Médecin aide-major 2e classe. .	LOISELEUR.

5e compagnie :	6e compagnie :
Capitaine MOREL, blessé et pris. à Virton.	Capitaine ROZET, blessé à Virton.
Lieutenant DUFRASNE, tué à Virton.	Lieutenant PHELIZON.
S.-lieut. DURAND, tué à Virton.	Sous-lieutenant LEGAY.
	Sous-lieut. WOLF, blessé et pris. à Virton.

7e compagnie :	8e compagnie :
Capit. Borius, blessé à Virton.	Capitaine Lemaire.
Lieut. Mazé, pris. à Virton.	Lieut. Guillo-Lohan, tué à Virton.
Sous-lieutenant Laffargue.	Sous-lieutenant Lévy, pris. à Virton.
Sous-lieutenant Chardaigne.	Adjudant François.
	Sergent-major Geai.

2e section de mitrailleuses : Lieutenant Briand.

3e bataillon.

Chef de bataillon	Favier, tué à Virton.
Médecin aide-major 2e classe. .	Estrade.

9e compagnie :	11e compagnie :
Capitaine Moriceau.	Capitaine de Bertier de Sauvigny.
Lieutenant Roger, blessé et pris.	Lieut. Bugnet, blessé à Virton.
Sous-lieutenant Fouquet.	S.-lieut. Marchand, bl. à Virton.
Adjudant Motel.	

10e compagnie :	12e compagnie :
Capit. de Clerck, tué à Virton.	Capitaine Roussel.
Lieut. Guilbert, bl. à Virton.	Lieutenant Hersart de La Villemarqué.
	Lieutenant Chevallier.
	S.-lieutenant Jabraud.

3e section de mitrailleuses : Lieut. Morisson de La Bassetière.

ANNEXE N° 3

130e régiment d'infanterie
ordre de bataille a la date du 4 aout 1914

État-major du régiment.

Colonel	Lafargue, tué le 22 août 1914 à Virton.
Médecin-major de 1re classe . .	Labadie.
Chef de musique.	Paltot.

Capitaine adjoint. . . . . Ernoul de La Chénelière.
Officier payeur. . . . . Lieutenant Boulmer.
Officier d'approvisionnements . Lieutenant François.
Service téléphonique . . . . . Sous-lieut. Pesson-Didion, blessé le 10 août 1914.
Porte-drapeau . . . . . Sous-lieutenant Zany.

1er bataillon.

Chef de bataillon . . . . . de Busserolle, tué le 22 août.

1re compagnie :

Capitaine Besson, tué le 22 août.
Lieut. de Sagazan, disparu le 22 août.
Sous-lieut. Defrenay, tué le 10 août.
Sous-lieut. Batel, tué le 22 août.

2e compagnie.

Capitaine Isnard, tué le 10 août.
Lieut. François, pris. le 22 août
Sous-lieut. Guichard, blessé le 22 août.

3e compagnie :

Capit. Le Borgne, tué le 22 août
Lieutenant de Chaumontel, tué le 22 août.
Sous-lieutenant Hyon.

4e compagnie :

Capitaine Capiat, tué le 22 août.
Lieutenant Gambiez.
Sous-lieutenant Théry.

Section de mitrailleuses. . . . Lieut. du Breil de Pontbriand, tué le 22 août.

2e bataillon.

Chef de bataillon. . . . . Fadat, bl. et pris le 22 août 1914.

5e compagnie :

Capitaine Le Faou, tué le 22 août.
Lieutenant Le Bihan.
Sous-lieutenant Peltier.

6e compagnie :

Capit. Vignes, blessé le 10 août. Était remplacé à Virton par le sous-lieut. Dubourg (blessé le 22 août).
Adj.-chef Monnier, tué le 22 août.
Sous-lieutenant Michel, tué le 10 août.

7e compagnie :

Capitaine Thannberger, tué le 22 août.
Lieutenant Pacoule, blessé le 22 août.
Sous-lieutenant Colin.

8e compagnie :

Capitaine Sandaucourt, blessé le 10 août. Était remplacé à Virton par le sous-lieut. Visbecq (blessé le 22 août).
Lieut. Jabay, tué le 10 août.
Sous-lieut. Bedel, blessé le 10 août.

Section de mitrailleuses : Lieut. Ayme, blessé le 10 août.

3e bataillon.

Chef de bataillon : De Balincourt, passé au 315e le 21 août. Remplacé à Virton par le commandant Boureaux, du 315e (blessé le 22 août).

9e compagnie :

Capitaine de Goer, tué le 22 août.
Sous-lieut. Visbecq. Passé à la 8e compagnie (blessé le 22).
S.-lieut. Girard, tué le 22 août.

10e compagnie :

Capitaine Larère.
Sous-lieutenant François.
Sous-lieut. Relié, disparu le 22 août (pris.).

11e compagnie :

Capit. Gehin, blessé le 22 août.
Lieut. Lhote.
Sous-lieut. Dubourg, passé à la 6e compagnie (blessé le 22).
Sous-lieut. Chabrun, blessé le 22 août.

12e compagnie :

Capit. Wurt, blessé le 22 août à Virton.
Sous-lieut. de Sagazan, disparu le 22 août.

Section de mitrailleuses : Lieutenant Dufour.

ANNEXE N° 4

115e régiment d'infanterie
ordre de bataille a la date du 5 aout 1914

État-major du régiment.

Colonel . . . . . Gazan.
Capitaine adjoint. . . . . Ogier de Baulny.
Médecin aide-major de 1re cl. . Angue, évacué le 13 août 1914.
Lieut. officier d'approvisionn. . Morel.
Lieut. officier de détails . . . Alix.
Lieutenant porte-drapeau. . . Bentz.
Lieutenant téléphoniste. . . . Arnould.
Chef de musique. . . . . Manière.

1er bataillon.

Chef de bataillon . . . . . Travers.
Lieutenant mitrailleur . . . . Barbier.
Médecin aide-major. . . . . Butel.

1re compagnie :

Capitaine Maturie.
Lieutenant Beziau.
Lieutenant Kilmann.
Sous-lieutenant Bruyant.

2e compagnie :

Capitaine Maillefert.
Lieutenant Prioux.
Lieutenant de Franqueville, blessé à Virton.

3e compagnie :

Capitaine Clayeux.
Lieutenant Claus.
Sous-lieutenant Bonnel.

4e compagnie :

Capitaine Duboucher.
Lieutenant Tritschler.
Sous-lieutenant Brey.

2e bataillon.

Chef de bataillon . . . . . Graff.
Lieutenant mitrailleur . . . . de La Casinière.
Médecin aide-major. . . . . Tamalet.

5e compagnie :

Capitaine Hartmann, blessé à Virton.
Lieutenant Colcanap.
Sous-lieutenant Nio.

6e compagnie :

Capitaine de Lantivy de Tredion, tué à Virton.
Sous-lieutenant Lebocq.

7e compagnie :

Capitaine Frère.
Sous-lieutenant Launay.
Sous-lieutenant Guilleux.

8e compagnie :

Capitaine Menez.
Sous-lieut. Lucas-Gérardville, disparu à Virton.
Sous-lieut. Linteau, pris. à Virton.

3e bataillon.

Chef de bataillon. . . . . Coquerelle, tué le 22 août à Virton.
Lieutenant mitrailleur . . . . Lachaize.
Médecin aide-major. . . . . Altenback.

9e compagnie :

Capitaine Chancelle de Roquencourt Keravel, tué à Virton.
Lieutenant Chanderis, tué à Virton.
S.-lieut. Martin, tué à Virton.

10e compagnie :

Capitaine Lacombe.
Sous-lieutenant Prieur.
Sous-lieutenant Legueux.

11e compagnie :

Capitanie Fernagu.
Sous-lieutenant Bertin.

12e compagnie :

Capitaine Cousin.
Lieutenant Crut.
Sous-lieutenant Letrosne.

ANNEXE N° 5

117e régiment d'infanterie
ordre de bataille a la date du 5 aout 1914

État-major du régiment.

Colonel . . . . . Jullien.
Lieutenant-colonel . . . . . de Parscau du Plessis.
Médecin-major de 1re classe. . Sire.
Chef de musique. . . . . Decamp.

1er bataillon.

Capitaine . . . . . Treillard.

1re compagnie :

Capitaine Collin.
Sous lieutenant Lemarchand.
Adjudant Laffargue.
Adjudant Tusseau.

3e compagnie :

Capitaine de La Gasnerie.
Lieutenant Civrays.
Lieutenant Dumée.
Adjudant-chef Guérin.
Adjudant Laforest.

2e compagnie :

Capitaine Mourgeon.
Lieutenant Marchesseau.
Sous lieutenant de Genser.
Adjudant-chef Gaudineau.
Adjudant Croyaux.

4e compagnie :

Capitaine Guillo-Lohan, blessé à Virton.
Sous-lieut. Eisenman, blessé à Virton.
Sous-lieutenant Laure.
Adjudant-chef Graby.
Adjudant Albaret.

1re section de mitrailleuses : Lieutenant d'Aboville, présent au corps comme capitaine, blessé le 21 août, remplacé le 22 août par le lieutenant Ligier.

2e bataillon.

Commandant . . . . . MERCADIER.

5e compagnie :

Capitaine HÉBERT.
Lieutenant DURAND.
Lieutenant BRIÈRE.

7e compagnie :

Capitaine AVICE.
Lieutenant LE SAOS.
Lieutenant ROBILLARD.

6e compagnie :

Capitaine DIBINGER.
Lieutenant DU VERDIER DU GENOUILLAC.
Sous-lieutenant CAUVIÈRE.

8e compagnie :

Capit. MOREL, tué le 22 août 1914, à Virton.
Sous-lieut. PÉLISSIER, blessé à Virton.
Sous-lieutenant CONSCIENCE.
Sous-lieutenant LARMIGNAT.

2e section de mitrailleuses : Sous-lieut. EMÉE DE MARCIEU.

3e bataillon.

Commandant . . . . . BLANC, blessé le 22 août, à Virton.
Officier adjoint. . . . . Capitaine DE FORGEMOL.

9e compagnie :

Capitaine RIONDEL.
Sous-lieutenant LEBRETON.
Sous-lieutenant PAQUET.

11e compagnie :

Capitaine ROY.
Sous-lieutenant MOQUAIS.
Sous-lieut. CHALAUX, blessé à Virton.

10e compagnie :

Capitaine HUGOT, blessé à Virton.
Lieut. RUELLAN, tué à Virton.
Sous-lieutenant FOURRIER.

12e compagnie :

Capitaine NIVLET.
Lieutenant LEBLANC.

C. H. R.

Capitaine DETRIE.
Lieutenant MARCLE.
Lieutenant DARDE.

3e section de mitrailleuses : Lieutenant MONNIER.

ANNEXE N° 6

ORDRE DE BATAILLE DU 31e RÉGIMENT D'ARTILLERIE LE 5 AOUT 1914

Colonel WALLUT, commandant.

1er groupe.

Commandant GADOIST.
1re batterie : Capitaine SALLÉ.
2e batterie : Capitaine BONNET.
3e batterie : Capitaine BARREAU.

2e groupe.

Commandant BELLIER.
4e batterie : Capitaine LEJUMEAU DE KERGARADEC, bl. à Virton.
5e batterie : Capitaine BERNACHE-ASSOLANT.
6e batterie : Capitaine RICHARD.

3e groupe.

Capitaine JOLY.
7e batterie : Capit. GAUBERT, tué le 22 août à Virton.
8e batterie : Capitaine MARS.
9e batterie : Capitaine GUILLET.

ANNEXE N° 7

ORDRE DE BATAILLE DU 6e ESCADRON DU 14e HUSSARDS

Capitaine	DE LA BROSSE, commandant.
Lieutenant	GOSSELIN, tué le 22 août à Virton.
Lieutenant	DE LA ROCHEFOUCAULD.
Lieutenant	DES CARS.
Lieutenant	DE BOISROUVRAY.
Médecin aide-major de 2e classe.	DUTHEIL.
Vétérin. aide-major de 2e classe.	PELLETIER.

ANNEXE N° 8

ORDRE DE BATAILLE DE LA 3e DIVISION (2e CORPS D'ARMÉE) LE 5 AOUT 1914

Général commandant	Général de division REGNAULT.
État-major de la division . . .	Commandant LETELLIER, chef d'état-major.
	Capitaine PATOUX.
	Capitaine DUNOGIER.
	Capitaine DERESSE.
	Officier interprète BONHENRY.
Artillerie divisionnaire	17e régiment, colonel AUBRAT.
Escadron divisionnaire	Capitaine BAILLOT.
Génie divisionnaire.	Comp. 2/1 du 3e génie, capitaine LEVEAU.
Sous-intendant militaire	GUYON.
Médecin principal divisionnaire.	DOMMARTIN.

5e brigade.	*6e brigade.*
Général DEFFONTAINES, blessé mortellement à Virton.	Général CARÉ.
Officiers d'état-major : capitaine PONCELET; lieutenant CONSTANTIN.	51e rég. d'infanterie : colonel LEROUX.
72e rég. d'infanterie : colonel TOULORGE.	87e rég. d'infanterie : colonel RAUSCHER.
128e rég. d'infanterie : colonel LORILLARD.	

ANNEXE N° 9

ORDRE DE BATAILLE DU 128e RÉGIMENT D'INFANTERIE

État-major du régiment.

Colonel	LORILLARD.
Capitaine	PIAUROY.
Capitaine	LAMBERT.
Lieut. d'approvisionnements. .	COLINOT.
Lieut. porte-drapeau	BLANCHARD.
Sous-lieutenant téléphoniste. .	PHILIPPOT.

Sections de mitrailleuses.

1re section. . . . . Lieutenant Peralda.
2e section. . . . . Lieutenant Héliot.
3e section. . . . . Lieutenant Worbe.

1er bataillon.

Chef de bataillon . . . . . Élie.
Médecin aide-major. . . . . Labrunie.

1re compagnie :

Capitaine Richard.
Sous-lieutenant Coutillard.
Sous-lieutenant Rivière.

2e compagnie :

Capitaine Monloise.
Lieutenant Payen.
Lieutenant Antoine.
Sous-lieutenant Pézeux.

3e compagnie :

Capitaine Duroux.
Lieutenant Henry.
Lieutenant Hamon.
Sous-lieutenant Delahaye.

4e compagnie :

Capitaine Cordier.
Sous-lieutenant Lagache.
Sous-lieutenant Coquet.

2e bataillon.

Chef de bataillon . . . . . Roux.
Médecin-major. . . . . Caillet.

5e compagnie :

Capitaine Leloup.
Sous-lieutenant Leduc.
Sous-lieutenant Arnold.

6e compagnie :

Capitaine Annesley.
Lieutenant Debril.
Sous-lieutenant Dumont.
Sous-lieutenant Rousselet.

7e compagnie :

Capitaine Bourdin.

8e compagnie :

Capitaine Goret.
Sous-lieutenant Meyer.
Sous-lieutenant Noiret.

3e bataillon.

Chef de bataillon. . . . . Souty.

9e compagnie :

Capitaine Germain.
Lieutenant Noël.
Lieutenant Sollier.
Sous-lieutenant Malézieux.

10e compagnie :

Capitaine Meunier.
Sous-lieutenant Coutureau.
Sous-lieutenant Guiot.

11e compagnie :

Capitaine Desevaux.
Sous-lieutenant Gaillard.
Sous-lieutenant Jacquemard, blessé à Virton le 22 août.

12e compagnie :

Capitaine Ferté.
Sous-lieutenant de Franciosi.
Sous-lieutenant Gentis.

ANNEXE N° 10

ORDRE DE BATAILLE DU 51e RÉGIMENT D'INFANTERIE

État-major du régiment.

Colonel	Leroux.
Capitaine adjoint.	Laprun.
Lieut. chargé des détails . . .	Hennebicque.
Lieut. officier d'approvisionn. .	Barbenoire.
Lieut. chef du serv. téléphon. .	Vallet.
Lieutenant porte-drapeau. . .	Recuras-Massagant.
Médecin-major.	Mathieu.

1er bataillon.

Chef de bataillon	Agel.
Lieutenant mitrailleur	Salvan.
Médecin aide-major.	Leblanc.

1re compagnie :

Capitaine Fehner.

2e compagnie :

Capitaine Rolland.
Lieutenant Gibelin.
Sous-lieutenant Dourlens.

3e compagnie :

Capitaine Bayol.
Sous-lieutenant Noille.
Sous-lieutenant Paillette.
Sous-lieutenant Henry.

4e compagnie :

Capitaine Tarrit.
Lieutenant Provotelle.
Sous-lieutenant Fayn, disparu le 22 août.
Sous-lieutenant Cahen.

2e bataillon.

Chef de bataillon . . . . . BERTHON.
Médecin aide-major. . . . . FROY.

5e compagnie :

Capitaine MAZIN.
Lieutenant BELLOIN.
Sous-lieutenant GOUIN.

6e compagnie :

Capitaine VALLÉE, tué le 22 août.
Sous-lieut. GOUDON, blessé le 22 août.
Sous-lieutenant DEFFORGES.
Sous-lieutenant THUILLIER.

7e compagnie :

Capitaine PIERRON.
Lieutenant RAMPILLON.
Sous-lieutenant RAYNAL.
Sous-lieutenant KNOCKER.

8e compagnie :

Capitaine DUMAY.
Lieutenant GLEIZES.
Sous-lieutenant DE PERETTI.
Sous-lieutenant GUENDET.

3e bataillon.

Chef de bataillon . . . . . MAYER (Samuel).
Médecin aide-major. . . . . DUPUY, tué le 22 août 1914.

9e compagnie :

Capitaine HANGUILLART.
Lieutenant HUBERT.
Sous-lieutenant VERNEAUX.
Sous-lieutenant DE LA TREILLAIS.

10e compagnie :

Capitaine PARMENTIER.
Lieutenant DE VILLENAUT.
Sous-lieutenant ROISIN.

11e compagnie :

Capitaine PICART.
Sous-lieutenant POTHUAU.
Sous-lieutenant DE LA VIGERIE.

12e compagnie :

Capitaine HAYOT.
Lieutenant COTTE.
Sous-lieutenant BALLÉGUIER.

ANNEXE N° 11

ORDRE DE BATAILLE DU 87e RÉGIMENT D'INFANTERIE

État-major du régiment.

Colonel	RAUSCHER.
Capitaine adjoint.	POINTURIER.
Lieutenant chargé des détails .	FRANTZ.
Lieutenant d'approvisionn. . .	DUCORROY.
Lieut. chef du service téléph..	RENAUX.
Lieutenant porte-drapeau. . .	BOISSIN.
Médecin-major de 1re classe .	MARCHET.

1er bataillon (n'était pas à Virton).

Chef de bataillon . . . . . CUSSAC, tué à Longlier le 20 août.

1re compagnie :

Lieutenant BLARER.
Sous-lieutenant CHAPPEY.
Sous-lieutenant GALANTE.

2e compagnie :

Capitaine BRUCKERT.
Lieutenant EMONET.
Sous-lieutenant GARNIER.

3e compagnie :

Capitaine ASTRAUD.
Lieutenant D'ALBARET.
Sous-lieutenant AMÉ DE SAINT-DIDIER.

4e compagnie :

Capitaine BOUCHY.
Lieutenant BONNIN.
Lieutenant BEAURAIN.
Sous-lieutenant JOSSE.

2e bataillon.

Chef de bataillon. . . . . IMARD.

5e compagnie :

Capitaine LECLERCQ.
Lieutenant BRACQ.
Sous-lieutenant MOLLIEN.
Sous-lieutenant CLERC.

6e compagnie :

Capitaine ROBARDEY.
Lieutenant GABELLE.
Sous-lieutenant BIÈRE.

7e compagnie :

Capitaine LE DAVAY.
Lieutenant VERDAVAINE.
Sous-lieutenant LINDER.
Sous-lieutenant DESVIGNES.

8e compagnie :

Capitaine BRÉMARD.
Lieutenant QUÉQUET.
Sous-lieutenant ITTEL.

3e bataillon.

Chef de bataillon . . . . . Chardoillet.

9e compagnie :

Capitaine Maupoil.
Lieutenant de Préval.
Sous-lieutenant Dandré.

10e compagnie :

Capitaine Peuron.
Lieutenant Fombreteau.
Sous-lieutenant O'Kelly.
Sous-lieutenant Duflot.

11e compagnie :

Capitaine Humbel.
Lieutenant Paroissien.
Sous-lieutenant Pascault.
Sous-lieutenant Gourdin.

12e compagnie :

Capitaine Marchal.
Lieutenant Wervoaerde.
Sous-lieutenant Poirrier.
Sous-lieutenant Violand.

1re section de mitrailleuses : Lieutenant Lamy.
2e section de mitrailleuses : Lieutenant du Bonais de Couesbouc.
3e section de mitrailleuses : Lieutenant Ply.

ANNEXE No 12

ORDRE DE BATAILLE DU 17e RÉGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE

Colonel Aubrat.
Lieut.-colonel Dubuisson.
Capitaine instructeur Trancart.
Lieutenant Dusseris.
— de Lavergne.
— Allenic.
— Deville.

1er groupe.

Chef d'escadrons de Montlebert.

1re batterie :

Capitaine Mallaroni.
Lieutenant Harand.
Lieutenant Codine.

2e batterie :

Capitaine Buvignier.
Lieutenant Pierron.
Lieutenant Chouzy.

3e batterie :

Capitaine Bouillant.
Lieutenant Vavassen.
Lieutenant Gabez.

2e groupe :

Capitaine Deslions f. f. chef d'escadrons.

4e batterie :

Capitaine Belargent.
Lieutenant Carré.

5e batterie :

Capitaine Dazier.
Lieutenant Yung.
Sous-lieutenant Saigne.

6e batterie :

Capitaine Guimard.
Lieutenant de Courbon.
Lieutenant Bienaimé.

3e groupe.

Chef d'escadrons Defrance.

7e batterie :

Capitaine André.
Lieutenant Martin.
Lieutenant Pierret.

8e batterie :

Capitaine Lallemand.
Lieutenant Caillaud.
Lieutenant Martinet.

9e batterie :

Capitaine René.
Lieutenant Jury.
Lieutenant Duval.

ANNEXE N° 13

ORDRE DE BATAILLE SOMMAIRE DU Ve CORPS D'ARMÉE ALLEMAND

Général commandant. . . . . Général de l'infant. von Strantz.
Chef d'état-major . . . . . Lieutenant-colonel von Kessel.

IXe division d'infanterie.

Lieutenant général von Kosch.
Chef d'état-major, major Föhrenbach.

XVIIe brigade :

Generalmajor Melms.
19e rég. d'inf. : lieut.-colonel von Arnim.
58e rég. d'inf. : colonel Zwenger.

XVIIIe brigade :

Généralmajor Falkenheiner.
7e rég. grenadiers : prince Oscar de Prusse.
154e rég. d'inf. : colonel Daubert.
1er rég. uhlans : lieutenant-colonel von Koss.

Xe division d'infanterie.

Lieutenant général von Below.
Chef d'état-major major Aubert tué à Ethe le 22 août 1914.

XIXe brigade :

Generalmajor Liebeskind.
6e rég. grenadiers : lieut-colonel Heyn, tué à Ethe le 22 août.
46e rég. inf. : col. von Arenz.

XXe brigade :

Generalmajor von der Horst.
47e rég. d'inf. : col. Trieglaff.
50e rég. d'inf. : colonel Diestel.
1er rég. chasseurs royaux à cheval : major comte de Solms-Wildenfels.

IXe brigade d'art. : Generalmajor Müller
- 41e R. A. C. : colonel Meyfarth. — 2 groupes 77mm.
- 5e R. A. C. : colonel Kömer. — 1 groupe 77mm. ; 1 groupe à pied, obusiers 105.

2e et 3e compagnies du 5e pionniers.

Xe brigade d'art. : Gen.-major von Watter.
- 20e R. A. C. : lieut. col. von Schleicher, blessé à Ethe le 22 août. — 2 groupes 77 mm.
- 56e R. A. C. : colonel Lepper. — 1 groupe 77mm. ; 1 groupe à pied, obusiers 105.

1re compagnie du 5e pionniers.

5e régiment d'artillerie à pied (obusiers de 150mm).
1 compagnie de mitrailleuses.
19e détachement d'aviation.
5e bataillon de pionniers, major Adriani.
Détachement de téléphonistes.
6e régiment de mortiers.

ANNEXE N° 14

ORDRE DE BATAILLE SOMMAIRE DU XIIIe CORPS D'ARMÉE ALLEMAND QUI A PRIS PART A LA BATAILLE D'ETHE

De la XXVIIe division (Generalleutenant von Ppeil) :

LIIIe brigade : Generalmajor von Moser
- 123e rég. de grenadiers : colonel von Erpf.
- 124e rég. d'infanterie : colonel Haas.

LIVe brigade : Generalmajor Langer
- 120e rég. d'infanterie : colonel von Körbling.

19e régiment uhlans. . . — Major von Güttlingen, tué le 22 août 1914.

49e R. A. C. . . . . — Lieut.-colonel Burchardt, 1 groupe de 77mm.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS v

LES OPÉRATIONS DU 21 AOÛT AU 4e CORPS. . . . . .

A) *La 7e division marche vers Ethe* 1
Le 14e hussards se porte en avant 3
La mise en route de la 7e division 6
La marche de l'avant-garde jusqu'à La Malmaison. . . 7
La marche du gros de la division jusqu'à La Malmaison. 11
L'attaque de Latour 12
L'ordre de stationnement et de dislocation 14
Les avant-postes 17

B) *La 8e division marche vers Virton* 18
La 8e division reçoit l'ordre de se porter sur Virton. . . 18
La marche de l'escadron divisionnaire jusqu'à 10 heures. 18
Dispositions prises par le commandant de l'avant-garde à Torgny, à 10 heures. 20
Le commandant de l'avant-garde se dispose, à 11h 15, à attaquer Virton 23
Reconnaissance du peloton de Boisrouvray sur Virton (midi). 24
Le général de Lartigue arrête le gros de la division à Torgny (10h 30) 26
Le général de Lartigue décide d'appuyer l'avant-garde (midi). 27
L'attaque de Virton 28
Le général Boëlle, commandant le corps d'armée donne l'ordre de stationnement (15 heures). 31
L'entrée dans Virton (15h 30) 33
La dislocation et les avant-postes (16h 30) 34

LE 22 AOUT. — LA PRISE DE CONTACT A VIRTON 37
Situation générale le 21 août au soir 37
La 8e division se met en route. 39
L'escadron divisionnaire prend le contact de l'ennemi (5h 15) 43
La IXe division allemande marche sur Virton (minuit) . 44.

Pages

Les uhlans au contact des avant-postes français (3h 40). 46
L'avant-garde de la 8e division débouche de Virton (5h 30) 47
Les Allemands prennent l'offensive (5h 30). 48
Le bataillon de Busserolles (1er) du 130e, tête d'avant-garde, se heurte à l'ennemi 51
Le colonel Chabrol appuie par une compagnie du bataillon Fadac (2e) la droite du bataillon de Busserolle 52
La compagnie Visbecq 54
Le colonel Chabrol, commandant la 15e brigade pousse en avant tout le 130e 56
Mort des colonels Laffargue et Chabrol. Le 130e refoulé sur Virton. 59
Le gros de la 8e division s'arrête dans Virton 62
Les Allemands ne poussent pas sur Virton 63

L'intervention du 2e corps d'armée 66
Situation du 2e corps d'armée le 21 août au soir. . . . 67
Le 2e bataillon du 147e, quittant Robelmont (6h 30), est attaqué par l'ennemi 68
Engagement du 91e (7h 45). 71
L'arrêt de la 3e division 75
Le déploiement du 87e 76
L'escadron et l'artillerie divisionnaires 77
Le bataillon Saget (2e) du 147e quitte Meix, appelé vers Bellefontaine. 78
L'ennemi 80
L'occupation de la ferme de Bellevue (8 heures) 80
Le 58e allemand s'arrête devant Robelmont. 82
La IXe division allemande se met sur la défensive 83

La bataille au nord de Virton jusqu'a 10 heures . 85
Le général Boëlle arrive à Virton. 85
Avec le général de Lartigue. — Les ordres 86
L'artillerie de la 8e division. 88
L'engagement du 124e 89
Les trois bataillons du 124e essaient de refouler l'ennemi. 94
Les mouvements du 115e 98
Le 117e reçoit l'ordre d'attaquer Robelmont. 103
Situation autour de Virton à 10 heures. 105

La bataille de 10 heures a midi. 108
A) *La lutte au nord de Virton* 108
Le général Boëlle porte son P. C. sur le mamelon 280. . 108
L'ennemi 112
Le 124e s'accroche au nord de Virton 115

Pages

Le bataillon Graff (2e) du 115e se replie sur Virton . . . 116
Le colonel Gazan conduit à 280 les 5 compagnies disponibles du 115e 119
Le général de Lartigue rejoint le général Boëlle sur le mamelon 280. 119
L'offensive du 117e jusqu'à *midi*. Mélange avec le 2e corps d'armée 120
L'artillerie. *a*) Le 44e régiment d'artillerie de corps . . 125
b) Le 31e régiment d'artillerie divisionnaire. 127

B) *Au 2e corps d'armée* 128
L'action du 91e 129
L'engagement du 87e 130
L'engagement du 51e 131
Le général Gérard prépare une masse de manœuvre à la ferme du Hayon 132
Situation générale à *midi* 133

Autour de Virton jusqu'à 18 heures 135

A) *Le repli sur la position 280 — Montquintin* 135
Repli du 124e 136
Repli du 130e 139
Repli du 115e 140
Organisation de la position 280 — Montquintin. Situation à 15 heures 141
L'artillerie. 143

B) *Avec le général Boëlle sur le mamelon 280* 146
Le P. C. jusqu'à 14 heures. 146
La liaison avec la 7e division 148
Les instructions de la 3e armée 150

C) *Vers la 7e division*. 151
La mission du capitaine Le Boiteux 151
Avec le bataillon Boone (6e) du 317e. 152

D) *L'ordre de stationnement (18h 30)* 153

La bataille est indécise 156

A) *La manœuvre sur Robelmont* 156
Situation à 13 heures à l'ouest de Virton 156
L'offensive du 51e sur Meix-devant-Virton 157
Opération du détachement Deffontaines contre Robelmont 159
La situation de midi à 19 heures entre Houdigny et Robelmont 162

Pages

Le 117e 163
Le 87e 165
Le 91e 167

B) *L'assaut de 19 heures* 168

C) *Le dernier coup de canon.* 176
Le général Boëlle quitte le P. C. de 280. 176
Les ordres pour le 23 août 177
Les pertes. 178
Arrêt de la lutte au 2e corps 179

Observations. 182

Annexes

I. Composition de la 8e division d'infanterie 193
II. Ordre de bataille du 124e régiment d'infanterie. . . 194
III. — du 130e — . . . 195
IV. — du 115e — 197
V. — du 117e — 199
VI. — du 31e régiment d'artillerie 201
VII. — du 6e escadron du 14e hussards . . 201
VIII. — de la 3e division (2e corps d'armée). . 202
IX. — du 128e régiment d'infanterie. . . . 202
X. — du 51e — 204
XI. — du 87e — 206
XII. — du 17e régiment d'artillerie 207
XIII. — du Ve corps d'armée allemand. . . 208
XIV. — du XIIIe corps wurtembergeois . . 209

TABLE DES CROQUIS ET CARTE

Pages

Croquis n° 1. — Situation générale dans la région de Longwy le 21 août 1914 au soir. 37

— n° 2. — Itinéraires et cantonnements des 7e et 8e D. I. le 21 août 37

— n° 3. — Virton. Situation vers 7 heures au nord de Virton dans le brouillard. 66

— n° 4. — Situation générale dans la région Ethe-Virton le 22 août à 8 heures. 84

— n° 5. — Situation générale à 10 heures à Ethe et à Virton 107

— n° 6. — Situation générale à midi à Ethe et à Virton. 135

— n° 7. — Situation générale à 15 heures à Ethe et à Virton 151

— n° 8. — Situation générale à 18 heures à Ethe et à Virton 168

— n° 9. — Situation générale à minuit à Ethe et à Virton. 181

Carte d'ensemble de la région Ethe—Virton (1/40000e belge). 192

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG —1925

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

NANCY	PARIS	STRASBOURG
18, Rue des Glacis	136, Boul. St-Germain (VI^e^)	23, Place Broglie

La Guerre en Action. **Un Combat de rencontre : Neufchâteau (22 août 1914).** Préface du général Buat. 3^e^ édition. 1924. Volume grand in-8, avec 5 croquis, dont 4 hors texte . . . . . **5 fr.**

La Guerre en Action. **Le 22 août 1914 au 4^e^ corps d'armée. ★ Ethe.** 1924. Volume grand in-8, avec 1 carte et 15 croquis hors texte. . . . . **7 fr. 50**

Les Massacres d'Ethe et de Gomery (*août 1914*). 1919. In-12, avec 1 carte . **75 c.**

Vingt jours de Guerre aux Temps héroïques. *Carnet de route d'un commandant de compagnie* (*août 1914*). 1919. Volume in-12, avec une carte et un croquis . . . . . **5 fr. 75**

La Guerre d'Espagne (1807-1813). Tome I : *Octobre 1807 avril 1808.* 1914. Volume grand in-8, avec 4 planches, 4 cartes et 7 tableaux hors texte (Publication de la Section historique de l'État-major de l'armée) . . . . . **22 fr. 50**
— Tome II. 1925. Volume grand in-8, avec 4 croquis et 1 carte hors texte **20 fr.**

Préceptes et Jugements du Maréchal Foch. *Extraits de ses œuvres, précédés d'une étude sur la vie militaire du Maréchal.* 1919. Volume in-12, avec un portrait et 4 cartes . . . . . **6 fr.**

Le Maréchal Foch. 1919. Volume in-12, avec un portrait et 6 cartes. . . **2 fr.**

Batailles des Ardennes et de la Sambre, 22-25 août 1914 (*La Grande Guerre sur le front occidental*. Tome III), par le général Palat (Pierre Lehautcourt). 1918. Volume in-8, avec 8 cartes, dont 4 hors texte . . . . **11 fr. 25**

Emploi tactique des grandes unités. *L'infanterie d'après-guerre en France et en Allemagne*, par le colonel G. Becker, breveté d'état-major. 1924. Volume in-8 . . . . . **2 fr. 50**

Le Haut Commandement allemand en 1914, *du point de vue allemand*, par le général Dupont, ancien chef du 2^e^ bureau de l'État-major de l'armée. Préface du maréchal Joffre. 1922. Volume in-8, avec une carte . . . . . **5 fr.**

L'Armée allemande pendant la guerre de 1914-1918. *Grandeur et décadence. Manœuvres en lignes intérieures*, par le général Buat. 1921. Volume in-8. **4 fr.**

L'Armée allemande avant et pendant la guerre de 1914-1918, par P. Camena d'Almeida, professeur à l'Université de Bordeaux. 1919. Volume in-8 . . **18 fr.**

L'Évolution des idées tactiques en France et en Allemagne pendant la guerre de 1914-1918, par le lieutenant-colonel Lucas, breveté d'état-major. 2^e^ édition. 1924. Volume grand in-8 . . . . . **15 fr.**

La Bataille de Montdidier, par le commandant M. Daille. 2^e^ édition. 1924. Volume in-8, avec 15 croquis ou cartes hors texte. . . . . **15 fr.**

La Guerre mondiale, 1914-1918, par le commandant H. Dufestre, instructeur militaire à l'Université de Strasbourg. 1924. Volume in-8, avec 4 croquis . **5 fr.**

Les Grandes Étapes de la Victoire 1914-1918, par le lieutenant-colonel de Witt-Guizot. *Cours professé à l'Université de Strasbourg.* 1923. Volume in-8, avec 19 cartes hors texte . . . . . **10 fr.**

Précis de la Guerre de 1914, par E. Guillot, agrégé d'histoire, professeur honoraire au lycée Charlemagne. 3 volumes in-16, cartonnés.
— Tome I. *Août 1914-octobre 1915.* Avec 10 cartes. . . . . **6 fr. 50**
— Tome II. *Octobre 1915-février 1917.* Avec 10 cartes . . . . . **6 fr. 50**
— Tome III. *1917-1919.* Avec 10 cartes. . . . . **7 fr. 50**
Souscriptions des ministères de l'Instruction publique et de la Guerre.

La Guerre mondiale 1914-1918, par H. Corda, lieutenant-colonel d'artillerie breveté. Préface de M. Lacour-Gayet, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 1922. Volume grand in-8, avec un atlas de 85 croquis. . . . . **25 fr.**
Couronné par l'Académie Française (Prix Audiffred).

Histoire générale et anecdotique de la Guerre de 1914, par Jean-Bernard. 8 volumes in-8 (3.255 pages), avec 1.225 gravures, 200 portraits et 46 cartes.
Chaque volume broché . . . . . **9 fr.**
Relié en percaline . . . . . **12 fr.**
Prix d'ensemble des 8 volumes, brochés . . . . . **60 fr.**
Reliés en percaline . . . . . **80 fr.**

Les prix des ouvrages annoncés comprennent toute majoration.

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG — 1925

BOUND BY
HNM

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 055055492